

Pyrénées : organe officiel du
Musée pyrénéen du Château-
fort de Lourdes, de la
Fédération franco-espagnole
des sociétés [...]

Société des amis du Musée pyrénéen. Auteur du texte. Pyrénées : organe officiel du Musée pyrénéen du Château-fort de Lourdes, de la Fédération franco-espagnole des sociétés pyrénéistes, du G.P.H.M. / Société des amis du Musée pyrénéen. 1962-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

N° 50



R. RITTER, PHOT.

PAYS BASQUE
VIEILLES MAISONS LABOURDINES
A AINHOA (B.-P.)

AVRIL - JUIN 1962

PYRÉNÉES

REVUE TRIMESTRIELLE

Organe Officiel
 du Musée Pyrénéen du Château-Fort de Lourdes,
 des Amis du Musée Pyrénéen,
 du Comité Pyrénéen Franco-Espagnol, du G. P. H. M.,
 de la Fédération Pyrénéenne de Ski
 et de la Confédération Pyrénéenne touristique,
 thermale et climatique.

Siège Social : Château-Fort de Lourdes

Administration : Société des Amis du Musée Pyrénéen,
 Chambre de Commerce, Tarbes

Compte Chèques Postaux : 414-25 Toulouse

AVIS IMPORTANT. - La rédaction (Raymond Ritter) est transférée
 35, avenue Gaston-Phœbus, à Pau - Téléphone : 27.79.94.

Les manuscrits non insérés ne sont renvoyés aux auteurs qu'à condition que ceux-ci les réclament en joignant le montant de l'affranchissement de retour.

SOMMAIRE

La Femme nue des Pyrénées	P. DE GORSSE	73
Pierre Benoit	R. RITTER	78
Connaître l'Andorre	R. R.	87
Encore l'Ile des Faisans	R. R.	88
Les Pyrénées dans l'œuvre et dans la vie de Joan Maragall (fin)	R. RITTER	89
Hommage à Joan Maragall		110
Au Musée Pyrénéen — A l'Exposition Henry IV		111
Les mille et un pics : Le Marboré	A. NORAC	113
Vide	A. JOSUAT	114
IV ^e Congrès International d'Etudes Pyrénéennes		115
A propos de l'Histoire des noms de Bigorre	R. CUZACQ	116
Henri Heine à Barèges		124
Chroniques : Pyrénéisme		125
Tourisme et Thermalisme		129
La vie culturelle		134
La vie religieuse		142

Abonnements

Les abonnements sont valables pour l'année entière. Le montant en a été fixé pour **1962**, par l'Assemblée Générale de la *Société des Amis du Musée Pyrénéen*. Les Membres de la Société des Amis du Musée Pyrénéen reçoivent la Revue.

Abonnements : France et Union Française : Un an..... **12 NF.**
 Autres Pays : — **14 NF.**

Envoyer les fonds de préférence par Chèque Postal, *Compte 414-25 Toulouse, à la Société des Amis du Musée Pyrénéen, Chambre de Commerce à Tarbes.*

Les numéros déjà parus peuvent être fournis au prix de **3 NF.** le numéro.

La Femme nue des Pyrénées

1. — L'HISTOIRE

Le *Journal de l'Empire*, qui quelques semaines plus tard allait transformer son titre pour devenir le *Journal des Débats*, apporta à ses lecteurs, dans son numéro du 17 janvier 1814, une nouvelle bien sensationnelle. Reproduisant un article publié dix jours avant dans le *Journal de l'Ariège*, sous la signature de Bascle de Lagrèze, ancien sous-préfet de Foix, ce docte quotidien révélait que, quelques années auparavant, d'intrépides chasseurs s'étant aventurés sur les pentes pratiquement inaccessibles du Montcalm, cime de plus de 3.000 mètres dans les Pyrénées ariégeoises, y avaient eu la surprise de voir soudain se dresser devant eux, au sommet d'un promontoire dominant un impressionnant abîme, une femme entièrement nue. Elle était de taille élancée, sa peau était halée, et une abondante chevelure descendait bas sur ses épaules et son dos. Les braves ariégeois n'en crurent pas leurs yeux et songèrent tout d'abord être victimes d'une hallucination collective. Puis, ils tentèrent d'atteindre cette apparition imprévue, mais, à leur approche, la femme poussa un cri strident, et, bondissant de roche en roche avec une agilité stupéfiante, disparut dans l'envol de sa splendide chevelure.

Rentrés au village de Suc, dans la vallée de Vicdessos, ces hommes racontèrent leur découverte, mais nul ne voulut les croire. Ils furent cependant tellement affirmatifs que les habitants décidèrent d'organiser une expédition pour vérifier d'aussi invraisemblables déclarations. Une battue fut décidée afin de retrouver les traces d'un aussi étrange animal, et une embuscade habilement établie dans le secteur où s'était produite cette apparition, permit de capturer effectivement une femme entièrement nue. On lui présenta aussitôt des vêtements, qu'elle s'empressa de rejeter et déchira même avec violence. Ses yeux lançant des éclairs, ses mouvements étant désordonnés, et convulsifs, on dut la ficeler comme un saucisson pour la descendre au village.

Là, le brave abbé Joseph Dandine, curé de Suc, fut invité à interroger cette singulière pénitente. Il s'y employa avec beaucoup de douceur, lui adressant des paroles de réconfort et d'apaisement qui ne parvinrent pas à faire sortir la femme de son mutisme

obstiné. Cependant des larmes perlèrent dans les yeux de l'inconnue, elle chancela et, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle s'écria « Dieux ! que dira mon malheureux époux ? » On lui offrit des aliments qu'elle refusa, des vêtements qu'elle repoussa. Toutefois chacun fut surpris par l'air de distinction de cette femme, et, malgré la nudité dans laquelle elle se trouvait, par une dignité qui paraissait bien éloignée d'un manque de pudeur. Le fait qu'elle s'exprimait en français, alors que ce langage n'était pas courant à cette époque dans cette vallée reculée, fit penser qu'on se trouvait en présence d'une personne étrangère au pays. Le mystère se faisait de plus en plus obscur.

Le curé Dandine estima que le mieux était de laisser la femme retrouver ses esprits, et de lui permettre de prendre un peu de repos. Du linge, des vêtements et des aliments furent disposés auprès d'elle dans une chambre garnie d'un lit et dans laquelle le prêtre enferma l'inconnue, se proposant de poursuivre son interrogatoire le lendemain. Lorsqu'au petit jour il rouvrit la porte avec mille précautions, il trouva la pièce vide : la prisonnière s'était évadée par la fenêtre qui cependant était haute au-dessus du sol. Sur les sentiers de la montagne on trouva quelques lambeaux des vêtements mis à sa disposition.

On multiplia les tentatives pour la reprendre, mais celles-ci demeurèrent infructueuses et on renonça aux recherches. Cependant on aperçut à nouveau la femme nue, arrachant des herbes sur le flanc des montagnes, ou surplombant les précipices « dans l'attitude de la réflexion et de la douleur, semblable à une statue immobile comme le roc sur lequel elle s'était fixée ».

L'hiver vint, et on parla souvent de cette mystérieuse inconnue durant les longues veillées. Interprétant les quelques paroles prononcées par elle, on pensa qu'elle devait être l'épouse d'un français que les circonstances avaient obligé à fuir en Espagne. On imagina qu'après son exil, le couple avait dû essayer de regagner la France, qu'il s'était égaré, qu'il avait été attaqué par des bandits, que le mari avait été tué et que, devant cet affreux malheur, la femme, devenue folle, avait vécu comme une sauvagesse dans la montagne.

On plaignait cette pauvre femme qui, pensait-on, n'avait pu supporter les froids de cet hiver particulièrement rigoureux ; mais lorsqu'au printemps quelques montagnards partirent à la recherche de son cadavre, quelle ne fut pas leur surprise de la retrouver, toujours aussi nue, sautant avec autant d'agilité à travers les escarpements les plus vertigineux. La chose tenait réellement du prodige, aussi M. Vergniès, juge de paix du canton de Vicedessos, estima-t-il qu'il se devait d'intervenir. Une troupe de traqueurs

fut recrutée et le magistrat devenant stratège organisa tout un plan de campagne. Pour la seconde fois, la femme nue fut capturée, on la descendit jusqu'à Vicedessos, solidement enchaînée, et le juge de paix se mit en devoir de l'interroger. Il l'alimenta tout d'abord avec des herbes, du poisson frais, de la viande crue, puis il chercha à la mettre en confiance, afin de « lui dérober le secret de son malheur ». Ses efforts et sa bonne volonté restèrent vains. C'est à peine s'il put obtenir de la prisonnière ces quelques mots : « *Probo, probo* », qu'elle répéta à plusieurs reprises. Pourtant, lui ayant demandé comment il se faisait qu'elle n'eût pas été dévorée par les ours, la femme répondit : « Les ours ! ils sont mes amis ; ils me réchauffaient ». Le juge discerna un drame mystérieux, et décida de faire transférer à Foix l'infortunée jeune femme.

L'auteur de l'article poursuivait son récit en indiquant que l'inconnue fut « déposée à l'hospice, d'où on la retira quelques jours après sous le prétexte qu'elle en troublait l'ordre, et on la conduisit à l'ancien château fort » qui servait de prison. Les geoliers, importunés par cette folle, la placèrent dans un cul de basse-fosse où, un beau matin, on la découvrit sans vie.

Histoire rocambolesque, dira-t-on, et cependant authentique, car Bascle de Lagrèze, qui déclarait avoir eu tous les documents et témoignages en mains, rapportait l'exacte vérité ; le malheur est qu'il ait conservé par devers lui tout ce dossier lorsqu'il fut relevé de ses fonctions en 1815, et que, depuis lors, ces pièces soient demeurées introuvables. Cependant « l'affaire de la femme nue du Montcalm » a laissé des traces et les Archives Nationales (F⁷ - 81515, et F^{1b} - 156) en conservent la preuve.

Le préfet de l'Ariège, M. Brun, informé de cette découverte, en rendit compte aussitôt au ministre de la Police Fouché, dans un rapport circonstancié, daté du 17 août 1808. Après avoir relaté la première capture, l'évasion, la seconde arrestation, il indiquait qu'il avait renvoyé cette femme devant M. le Magistrat de Sûreté afin qu'il l'interroge et la fasse retenir comme vagabonde. Toutefois il ne cachait pas combien « cette étrangère est infiniment embarrassante pour les autorités. Cette malheureuse n'appartenant à personne dans ce département n'est réclamée de qui que ce soit, et quoiqu'elle ne soit coupable d'aucun délit, on ne peut, pour la sûreté publique et la sienne, lui assigner d'autre asile que les prisons », l'Ariège ne possédant alors aucun asile d'aliénés, cette femme, « après avoir fait cinquante extravagances » n'avait pu être gardée par les religieuses de l'hospice. Le registre des entrées de cet établissement mentionne en effet qu'y séjourna du 24 juin au 20 juillet « une femme inconnue », sortie par évasion (donc la

seconde) et rattrapée le 2 août à Arignac, à dix-sept kilomètres de Foix, en direction de la montagne; c'est ce qui fit décider de l'incarcérer « aux Tours », c'est-à-dire dans la prison départementale, installée dans l'ancien château féodal des comtes de Foix.

Le préfet Brun fut muté avant d'avoir reçu réponse à la demande d'instructions qu'il sollicitait du ministre à la Police. Toujours sans nouvelles de Paris au sujet de cette affaire, le 4 octobre 1808, le nouveau préfet Dupont-Delporte s'adressa cette fois au ministre de l'Intérieur. « Il faudrait enfermer cette femme dans une maison destinée à la réunion des insensés », disait-il. Or que faire puisque le département de l'Ariège n'en possédait point ? Le Préfet insistait sur le fait « que cette femme ne peut supporter aucun vêtement, de sorte qu'elle est exposée aux plus grands dangers dans l'état qu'elle (sic) se trouve ».

Le 5 octobre, le préfet signalait au procureur impérial qu'« on a été obligé de la laisser seule, et nue, entre deux portes dans l'escalier de la Tour Ronde », et sollicitait « le moyen de procurer du secours à cette infortunée ». Hormis le préfet Dupont-Delporte, qui s'employait en vain à trouver une solution, les fonctionnaires ne manifestaient que fort peu d'empressement à faire quelque chose. Le préfet de la Haute-Garonne ne voulait entendre parler de cette pauvre femme, puisqu'elle était étrangère à son département; le sous-préfet de Pamiers répondait que l'hospice de cette ville ne pouvait recueillir cette démente; le sous-préfet de Saint-Girons faisait savoir que l'hospitalisation à Saint-Lizier ne pouvait être envisagée « à raison du peu de ressources qu'offre l'établissement »; d'ailleurs une levée d'écrou était nécessaire à la sortie de la prisonnière, et le préfet la réclamait encore au procureur impérial le 13 octobre.

Enfin, après deux mois, Paris se décida à répondre. M. Saulnier, secrétaire général du Ministère de la Police, informait le préfet de l'Ariège, par dépêche du 3 octobre, que cette femme ne lui semblait pas aussi aliénée qu'on se plaisait à le prétendre. Sa volonté de ne répondre à aucun interrogatoire, ses diverses évasions, montraient, selon lui, « qu'elle a agi dans la circonstance avec une sorte d'intention réfléchie qui n'est pas du fait d'une insensée ». Qu'on l'interroge donc jusqu'à ce qu'on parvienne à obtenir des éclaircissements, et qu'on s'assure « si l'aliénation supposée par son esprit est bien réelle ou ne serait pas plutôt le résultat d'une feinte et d'une opiniâtreté dont il conviendrait surtout de découvrir le motif secret ». On procéda donc à de nouveaux interrogatoires, et, le 17 octobre, le commissaire des prisons de la ville de Foix, un sieur Séré, dressait un nouveau procès-verbal de carence. Le 18, le



Que vois-je ! plusieurs hommes à quelque distance
de moi, l'aspect d'un tigre furieux ne m'eut pas
inspiré plus d'épouvante .

LA FEMME NUE DES PYRENEES
Frontispice du tome I^{er} de *Vie et*
fin déplorable de Madame de Budoy



préfet écrivit au conseiller d'Etat chargé de la Police générale pour lui faire savoir que M. le Magistrat de Sûreté avait cherché à obtenir de cette femme des éclaircissements, sans succès, qu'elle ne lui avait jamais répondu que par des sanglots, entrecoupés par le mot de mari, « ce qui annonce qu'elle a perdu le bon sens par suite de quelque grand malheur. Il serait instant, Monsieur le Conseiller d'Etat, concluait-il, qu'on prît une détermination à l'égard de cette femme ».

A nouveau le préfet insistait pour démontrer qu'il s'agissait bien d'une insensée, « la circonstance que cette femme s'obstine à rester toujours nue dans un lieu très froid, et qu'elle faisait de même sur les montagnes de Suc, où elle est restée pendant deux ans, pourrait faire penser qu'il n'y a rien de feint ni de supposé dans l'état de démence où elle paraît-être ». C'était la logique même, mais non point celle du ministre Fouché.

De guerre lasse, le préfet s'adressa le 21 octobre au ministre de l'Intérieur qui plus prompt que son collègue de la Police, répondit le 29 du même mois, envisageant le transfert dans un hospice; mais ce même jour l'officier de l'état-civil de la Ville de Foix recevait la déclaration à lui faite par Arnaud Bourthol, concierge des prisons, et Pierre Birobent, guichetier des prisons, l'avisant « que ce jourd'hui, à une heure du matin, est décédée une femme inconnue dont on ignore les nom, prénoms, profession, lieu de naissance et domicile, paraissant âgée d'environ quarante-cinq ans, écrouée depuis le 9 août dernier ».

Le 31 octobre, le préfet informa M. le Conseiller d'Etat chargé de la Police générale de l'Empire, du décès qui allait mettre un terme à toutes les préoccupations administratives. Le document conservé aux Archives Nationales porte inscrit d'une grosse écriture le mot « Classer » qui libérait définitivement les ronds-de-cuir. Cependant l'affaire si heureusement terminée pour le Ministre de la Police, n'était pas achevée aux yeux du Ministre de l'Intérieur, puisqu'à la date du 5 janvier 1809 celui-ci écrivait à son collègue de la Police pour solliciter « ses propositions » en vue de l'élargissement de la prisonnière, estimant « de nécessité indispensable de ne pas la retenir plus longtemps en prison et de lui faire donner tous les soins dont elle a besoin ». On mesure le dédain avec lequel le Conseiller d'Etat chargé de la Police inscrivit sur ce dernier document la mention : « Cette femme est morte. Classer ».

(La fin au prochain numéro).

PIERRE DE GORSSE.

Ci-contre : CHATEAU DE FOIX (Ariège). — Lithographie de J.D. Harding, extraite des Voyages Pittoresques et Romantiques - Languedoc, de Taylor et Nodier. A gauche, la Tour Ronde, où fut enfermée la « Femme nue ».

Pierre BENOIT

Ainsi, en ce cimetière de Socoa, penché sur la baie qui, dans les bras de ses falaises, unit la triple merveille du flot, du rivage marin et des monts, entre la colline de Guéthary où un rosier tordu veille sur la cendre de Toulet, et le mystérieux jardin hendayais dont les palmes frémirent au dernier souffle de Loti, dans la rayonnante sérénité d'une fin de matinée d'hiver azurée déjà des promesses du printemps, la dépouille mortelle de Pierre Benoit est-elle allée retrouver, dans la paix de la tombe, celle de ses amours défuntes.

Cette terre où il avait fixé sa demeure de plaisance et élu le lieu de sa sépulture, prolonge d'ailleurs celle où il avait toutes ses racines. Si, comme pour Franz Toussaint, les hasards de la carrière de son père avaient fait déclarer sa naissance à la mairie d'Albi, son sang était tout ensemble dacquois et bayonnais, donc doublement gascon. On a surtout insisté sur ses origines landaises, qui, à la vérité, ont puissamment marqué sa vie et son œuvre. Il ne faudrait pourtant pas négliger celles qui le rattachaient à Bayonne. Je me souviens fort bien qu'à l'époque où la renommée de l'auteur de *Koenigsmark* commençait à s'affirmer, feu Paul Labrousse, dans un de ces messages, tapés sur un papier presque impalpable — il n'y avait pas de petites économies, pour ce curieux et si divertissant type d'érudit bohème et agité... — dont il avait le secret, me fit l'honneur de me donner la généalogie bayonnaise de Pierre Benoit. Puissé-je la retrouver quelque jour dans l'immense fouillis de mes papiers : elle apporterait peut-être quelques compléments aux résultats des importantes recherches de René Cuzacq ⁽¹⁾ en collaboration avec B. Detchepare.

(1) Voir ses *Etudes landaises et gasconnes* (Mont-de-Marsan, Jean-Lacoste, 1936, in-8°, pp. 232-237).

Sans vouloir le moins du monde faire de Pierre Benoit un écrivain « régionaliste » ce qui serait parfaitement arbitraire et ridicule, sans même essayer de dresser l'inventaire de tout ce qui, au principal ou accessoirement, se rapporte, dans ses romans, au sud-ouest aquitain, je crois cependant qu'il n'est pas oiseux de définir les aspects de son tempérament et de son art où se révèle l'influence profonde de la race et du terroir.

Je n'ignore pas que le mot « art » risque de faire sursauter certains de mes lecteurs. La réussite du romancier avait été trop éclatante pour que la jalousie ne fît pas son œuvre et pour que les petits « mais » qui ouvrent insidieusement la voie des approbations réticentes et faux-semblants perfides, ne vinssent engager le bon public à se méfier de son engouement. Personne, évidemment, n'osa écrire : « Benoit passera comme le café », mais, parmi les chers confrères, on sut s'arranger pour le faire penser. Et tel « salonnard », qui, toutes portes fermées, lisait d'un trait le « dernier Benoit » le jour même de sa mise en vente, était des premiers, le lendemain, au thé de Mme X..., auquel avait été invité le plus solidement ennuyeux des « Quarante », à faire sa cour au maître et à se donner des airs avertis, en disant, du coin des lèvres : « Oui, c'est assez amusant, cela fait passer quelques heures dans le train... et puis en arrivant, on le laisse sur la banquette, parce qu'on n'y pense déjà plus ».

Le destin d'un Pierre Benoit, aura été de souffrir d'un déséquilibre injuste entre un immense succès d'auteur et une réputation contestée d'écrivain. De ce succès, la « gendeletterie » et le troupeau conformiste des braves gens toujours prêts à emboîter le pas aux oracles brevetés, ont en effet tiré un argument facile pour arriver à en conclure que des tirages à tant de milliers d'exemplaires ne correspondaient pas à une valeur littéraire réelle. Ainsi Benoit a-t-il été classé, une fois pour toutes, comme un romancier « de masse », à peine supérieur aux romanciers populaires, une sorte d'Alexandre Dumas père « rafraîchi » au goût des années 1920-1930. Et, déjà, sur son cercueil, comme si l'enterrement de son corps ne suffisait pas à désencombrer assez vite le chemin des grimauds et des profiteurs pressés, on a insinué que sa gloire, parce qu'elle aurait été surtout une chance et une mode, n'était plus qu'un déclin.

Je veux bien que, de propos délibéré, Pierre Benoit ait renoncé à être un pur artiste, pour gagner d'autre manière les suffrages des foules. Celles-ci sont ainsi faites qu'elles étaient restées indifférentes à ses poèmes. Est-ce la déception qu'il en retira certainement qui le poussa comme on l'a dit, vers un genre littéraire plus accessible ? Je répète que je le veux bien.

Mais est-ce là une véritable abdication ? Pas autant, peut-être, qu'il y paraît. Un artiste ne déserte jamais totalement. Aussi, même lorsqu'il a semblé tomber dans les pires procédés du roman-feuilleton, Pierre Benoit a-t-il su, grâce au don qu'il continuait de porter en lui, à son métier extraordinairement habile, enfin à cette verve spécifiquement gasconne qui — en dépit de ce que pouvait affirmer Charles Maurras, qu'il admirait d'ailleurs profondément — savait allier l'ironie à la poésie, réserver à l'intention de ceux de ses lecteurs qui les méritaient, des plaisirs d'intelligence d'un rare raffinement.

Qu'on relise, comme je viens de le relire, *Pour Don Carlos*. Non point parce que c'est le plus pyrénéen de ses romans, mais parce que c'est, je crois, le plus caractéristique des défauts qu'on s'est complu à lui prêter, et des qualités exceptionnelles dont un lettré aimait découvrir chez lui mille preuves brillantes. Considéré d'un certain point de vue, *Pour Don Carlos* est sans doute le plus mauvais de ses livres. Dès son début, les invraisemblances les plus abracadabrantes s'y accumulent, les ficelles les plus voyantes s'y multiplient, enfin le drame ne se dessine que pour dégénérer dans le pire des mélodrames.

Rien de plus évident. C'est du Zévaco, du « western », tout ce qu'on voudra, sauf une œuvre littéraire. Mais comment expliquer que cela se lise avec un attrait si vif ? Dira-t-on :

Vive le mélodrame où Margot a pleuré ?

Pourquoi pas ? Mais il y a autre chose. D'abord le mouvement, le brio, avec lesquels cette histoire à dormir debout est enlevée à la pointe de la plume. On a dit souvent de Pierre Benoit, et toujours avec le même parti-pris de dénigrement, qu'il était un merveilleux « amuseur ». On l'a également dit de Sacha Guitry, et avec la même arrière-pensée. Mon Dieu, si l'un et l'autre n'avaient été que cela, ce ne serait point si mal ! Toujours est-il que, de quelque mot qu'on la qualifie, cette faculté de captiver le lecteur est celle qui prime toutes les autres chez un romancier digne de ce nom. Mais, justement, objectera-t-on, est-il digne de ce romancier d'abuser de son emprise sur l'esprit de ce lecteur pour, annihilant chez lui, à force d'artifice, tout sens critique, lui faire prendre des marionnettes pour des êtres vivants et la farce pour une tragédie ? Quant à moi, fiction pour fiction, je ne vois absolument pas en quoi leur différence de degré de « crédibilité » peut influencer sur ce que les pédants appellent la « moralité de l'art ». Mettons, si l'on veut, que Benoit était essentiellement un « conteur » : de Boccace et de Rabelais à Cervantès, à Perrault, à la comtesse de Ségur, ce ne serait pas se trouver en si mauvaise compagnie !

Pour Don Carlos, si l'on s'en tient aux dogmes du genre, ne doit donc pas être pris au sérieux. Mais, justement, c'est à cause de cela que, sur un autre plan, il apparaît un chef-d'œuvre. De ce tissu d'absurdités, cousu du fil rouge des « trucs » les plus usés, faire non seulement une lecture attachante, mais encore conduire celle-ci jusqu'à l'émotion, ce serait déjà un tour de force peu banal. Mais il y a mieux : il y a le divertissement supérieur que l'écrivain a voulu se donner à lui-même et offrir à ceux qui sauraient vraiment pénétrer son dessein. *Pour Don Carlos* est, en effet, un pastiche génial du roman à la Ponson du Terrail, traité par un fantaisiste et un humoriste du meilleur cru de Gascogne. N'ayons pas peur des mots : c'est une énorme, une prodigieuse gasconnade, et c'est par là que ce livre, dédaigné des gens sérieux, est délicieux. Il faut voir comme, immédiatement après avoir fait verser à cette bonne Margot sans complexe des torrents de larmes, Benoit brosse le chapitre hilarant intitulé « Les prévenances d'Anabitarte ». Dans ce décor, dans ce milieu bayonnais, évoqués de main de maître, l'arrivée de ce grand niguedouille d'Olivier de Préneste quand on attend Don Carlos, quelle bouffonnerie sublime ! J'imagine volontiers que cet épisode a été pour le romancier le meilleur moment qu'il ait passé en écrivant son livre. Je ne serais d'ailleurs pas autrement étonné de savoir qu'il ne l'a conçu que pour faire subir à ses lecteurs cette douche écossaise à la manière du Grand-Guignol.

Dans un article mi-figue, mi-raisin, M. Jacques de Lacretelle a déclaré que Benoit « était un conteur, un conteur amusé par son récit, où, parfois, il plaçait malicieusement des attrapes ». Malgré la condescendance agaçante du ton, l'observation — à condition de ne pas l'étendre à l'excès — ne manque pas de pertinence. Et, en effet, *Pour Don Carlos* est, d'un bout à l'autre, tout farci d'attrapes.

Il me souvient que, comme ce roman venait de paraître, il fut largement commenté dans une espèce de petit cercle littéraire où j'étais assidu. On y débattit largement la question de définir exactement la nature des relations d'Allegría — pourquoi Benoit avait-il écrit ce nom assez paradoxal avec une faute d'orthographe ? — et de Lucile. Bien que la chose m'apparaisse aujourd'hui fort claire, ce grave débat n'ayant pas abouti à des conclusions précises, je me vis partant pour Paris, chargé de l'importante mission de m'éclaircir de ce problème délicat auprès de Pierre Benoit lui-même.

En interrogeant ma mémoire, je crois bien que ce fut Paul Vinson, le fils du célèbre basquisant Julien Vinson, qui m'introduisit chez Benoit. Celui-ci me reçut sans me faire faire longue antichambre et sans aucune espèce de cérémonie — *rara avis* entre les paons et les dindons de la gent littéraire — dans son cabinet du ministère de

l'Instruction publique, où il exerçait encore les fonctions manifestement peu absorbantes de bibliothécaire. C'était un matin de l'adorable printemps parisien — celui, mais oui, de l'an 1920, et pourtant je le revis encore, cet instant, dans sa lumière même, si plaisante; Benoit, en effet, était d'une telle simplicité, d'une gentillesse si naturelle, qu'il méritait que l'on se souvînt de lui. Familièrement, il m'entraîna vers une fenêtre ouverte, et nous nous accoudâmes côte-à-côte au-dessus d'un jardin planté de marronniers où les oiseaux semblaient ne chanter avec tant d'amour que pour rendre grâce au ciel d'être d'un bleu si pur. Enfin, quand il me parut convenable de prendre congé, je posai la fameuse question. Et Benoit de me répondre, avec le plus épanoui des sourires :

— Mais, bien entendu...

De ces « attrapes », puisqu'attrapes il y avait, l'exemple sans doute le plus parfait réside dans le dénouement de *La Chaussée des Géants* : mystifiés tout au long, l'un de l'aventure, l'autre du récit, le héros et le lecteur apprennent en même temps qu'ils n'ont cesse d'être bernés.

Cependant, pour autant que Pierre Benoit se fût délecté à ces jeux, et eût le sens aigu des mille aspects ridicules ou burlesques de la comédie humaine et des fantoches qui s'agitent autour de ses acteurs, le racinien qu'il était et qu'il demeura jusqu'au bout, ne s'est pas montré inférieur à son propos quand il lui a plu de peindre les conflits et les orages des grandes passions. D'aucuns admettent que, s'il ne fut ni Stendhal, ni Balzac, ni Flaubert, il a « quand même » su écrire *Mademoiselle de la Ferté*. Voilà un roman excellent, assurément, et s'il eût été signé François Mauriac — mais Mauriac n'y aurait pas glissé l'épisode, le *sketch* (si l'on tient décidément à parler anglais, là où il conviendrait plutôt d'avoir l'accent de Dax) moliéresque de la consultation médicale... — tout le monde eût crié au chef-d'œuvre. S'agissant de Benoit, on a, insidieusement, applaudi l'« exception ». Mais, après avoir reconnu pour une fois chez le conteur un romancier véritable, on l'a aussitôt mis au tombeau en accumulant sur lui la répétition de ce seul titre, comme si, ayant forcé avec bonheur son talent, il eût été à cet égard l'homme d'un seul livre. Même si *Mademoiselle de La Ferté* constituait une réussite isolée, on pourrait citer, au parnasse de nos grands romanciers, ceux à qui, comme l'abbé Prévost, comme Laclos, comme Benjamin Constant, comme Fromentin, il a suffi d'avoir une seule fois la même chance pour que leur nom reste inscrit dans les manuels d'histoire littéraire. Mais il y a aussi *Alberte*, il y a encore *Axelle*. Il y a, jusque dans les récits qui — comme *La Dame de l'Ouest* — sont les jongleries, d'ailleurs inimitables, qu'un grand

ironiste a tirées des réminiscences de ses lectures d'enfance, des personnages, non point sans doute, burinés, fouillés, disséqués — le ton, l'allure de leurs aventures, d'une action dont les ressorts procèdent, consciemment, volontairement, de l'imagination en pleine liberté et non d'un souci de psychologie radicalement incompatible avec le genre, ne s'y prêtant point — mais ébauchés, croqués, parfois même dessinés d'une main guidée par un cerveau et par un regard aptes à pénétrer le mystère intérieur des êtres. Je n'en chercherai d'autre exemple que, dans *Le Lac salé*, l'étonnante, la pathétique figure du père d'Exiles. Comment refuser la qualité d'artiste à l'écrivain qui, avec un tact, une délicatesse, une sobriété admirable, avec une puissance magistrale, a réalisé, en traits tout ensemble si fins et si forts, un tel portrait ?

*
**

Bien des choses resteraient encore à examiner chez le conteur et chez le romancier : son habileté dans la conduite et dans la coupe du récit, dans la mise en scène des péripéties et dans les dialogues, dans la suggestion de l'atmosphère, dans l'évocation de ces paysages dépouillés, aquatiques, sous les rafales et sous la pluie... Mais je dois me borner là, car il me reste encore à dire un mot de l'homme.

On a vanté, au premier rang de ses qualités morales, sa fidélité à l'amitié, manifestée par sa conduite dans les incidents qui entraînèrent le retrait de la candidature de M. Paul Morand à l'Académie française. Peut-être aurait-on pu mettre moins de prudence à proclamer que cette marque de fidélité était en même temps une très noble preuve de cette vertu si rare : le caractère. Quand on sait ce qui s'est exactement passé alors, l'effrayante médiocrité d'esprit et de cœur que cette affaire a révélée chez tant de personnages comblés de tout, et qui n'avaient rien à perdre à montrer — d'ailleurs sans nul risque — un peu d'indépendance, rien « fors l'honneur », on juge d'autant plus honorable la leçon que Pierre Benoit donna alors à ceux qui, si haut placés fussent-ils, la méritaient, et qu'il maintint inébranlablement.

Pour ma part, je ne puis que redire sa charmante simplicité. Je sais hélas ! beaucoup de gens, pour qui cela ne compte guère : ils ignorent que c'est peut-être la plus sûre pierre de touche des natures d'élite.

Ayant trop l'expérience de ce que, neuf fois sur dix, la vanité du succès et le maléfice de la richesse, font de l'écrivain « arrivé » — arrivé, oui, à ce point où son égoïsme ne daigne plus sourire qu'à

de plats courtisans ou à des éditeurs au carnet de chèques facile — je n'avais jamais cherché à revoir Pierre Benoit depuis notre rencontre de 1920, craignant trop qu'au bout du pont des Arts il eût renié le temps sans façon de la rue de Grenelle.

Or, il y a quelque cinq ou six ans de cela, séjournant à Paris, je reconnus tout de suite au téléphone la voix, la belle voix sonore et amicale de Léon Bérard :

— Etes-vous libre tel soir pour venir dîner à la maison ?... Vous y rencontrerez les Benoit.

Mais comment donc : Pierre Benoit chez Léon Bérard, voilà un rendez-vous, certes, à ne point manquer ! Aussi bien la caution est-elle rassurante : si Pierre Benoit n'était pas resté lui-même, il ne serait pas prié rue des Saints-Pères !

Si je me gardai naturellement de lui rappeler notre demi-heure de conversation du temps où il y avait encore des équipages, que, malgré sa mémoire d'or, il avait les raisons les plus naturelles d'avoir oubliée, je confrontai, avec la mélancolie de la notion de la fuite des jours, l'image que je conservais de l'homme jeune avec les apparences physiques de ce sexagénaire épaissi, alourdi, congestionné, qui s'assit pesamment et resta d'abord peu loquace. Quand il parlait, c'était d'une voix sourde, monocorde.

Mais, à mesure que la soirée s'avavançait et qu'entre les hôtes de M. et de Mme Léon Bérard la conversation s'animait, je pus constater que Pierre Benoit portait allègrement le poids de sa quarantaine de romans, et ne cherchait nullement à s'en faire une pyramide pour se hisser au sommet de celle-ci et, y dénudant son nombril, l'offrir à l'adoration des multitudes. Aussi incroyable que la chose puisse être pour quiconque a peu ou prou fréquenté la gendeleterie, j'atteste qu'il ne parla de lui qu'une seule fois, et encore pour lancer cette boutade qui n'était que le plus spirituel des paradoxes :

— Mon métier, c'est d'écrire des histoires vraies, qui ont l'air d'être fausses...

Le nom de Hugo ayant été prononcé, Benoit s'échauffa. Sur un ton toujours contenu mais qui éleva peu à peu le feu de l'incantation, il se mit à réciter des vers du poète. Puis il passa à Racine. Ce que l'on a si souvent répété à ce sujet, était parfaitement vrai : l'auteur de *Diadumène* — et celui de *Seigneur, j'ai tout prévu...* laissant au lecteur, du moins si ce dernier en était capable, le soin d'enchaîner : *...pour un destin si juste* — paraissait savoir par cœur, d'*Andromaque* à *Athalie*, tous les chefs-d'œuvre du divin tragique, et sur ses lèvres ferventes, les rythmes prenaient l'accent

d'une prière. Ah ! Iphigénie, Roxane, Bérénice, Phèdre, comme vous vous pressiez, ardentes ou touchantes, autour de lui ! Mais s'il regardait au-delà de vous, vers une autre forme, il ne vous était pas pour autant infidèle : il vous retrouvait, toutes, en une seule figure vivante.

Dans sa robe de velours noir uni où quelques diamants d'une eau pure comme ne peut être aussi pur que l'éclat des étoiles au fond des nuits d'hiver, Mme Pierre Benoit resplendissait. Moins que belle, mais mieux que belle, elle irradiait un charme féérique. Si les chants de Racine montaient vers elle, elle, elle paraissait avoir choisi de descendre du *Printemps* de Botticelli, car elle était avant tout la jeunesse et la joie. La jeunesse ? Sottement, j'essayais de faire un compte, de chercher des jalons dans le temps, pour en arriver à me dire qu'elle n'était plus la femme de trente ans dont elle donnait l'illusion.

Mais l'illusion n'est-elle pas la vérité des poètes ? Unamuno l'a bien vu : le rêve, c'est la réalité. Il n'y avait point, ce soir-là, dans ce salon parisien, une femme encore jeune et un vieux poète : il y avait la jeunesse riant à la poésie.

La tendresse paraît facilement un peu bête. Celle que Pierre Benoit montrait pour sa femme, si puérile qu'en pût être parfois l'expression, était au contraire émouvante. Un homme heureux, c'est si rare ! Et l'on sentait que celui-là l'était de tout son cœur, de toute son âme, de toute la reconnaissance de son crépuscule pour cette lumière humaine qui en chassait les ombres. Et l'on comprenait que la mort lui serait douce si ces mains aimées lui fermaient les yeux...

Comme il se faisait fort tard, les Benoit, apprenant que leur chemin était en partie le mien, m'offrirent le plus gracieusement du monde de me ramener dans mon quartier. Mme Pierre Benoit prit le volant de sa petite voiture, nous suivîmes les quais à toute allure, la Seine traversée nous fûmes bientôt à la place du Trocadéro. En refermant la portière, je vis briller une dernière fois le sourire d'un charmant visage féminin, une dernière fois je regardai le visage d'un homme heureux.

*
**

Si je me rappelle cette soirée, je ne puis m'empêcher de penser que cette femme qui n'avait cessé d'y faire preuve de la gaité la plus exubérante, devait pourtant commencer dès lors à éprouver les

premières atteintes du mal affreux qui allait la ronger lentement, implacablement. On sait qu'elle accepta son sort avec courage.

Lui, après la séparation, il connut, non seulement qu'il n'était plus qu'un vieil homme, mais un homme qui avait perdu son unique richesse. Et le bruit courut qu'il avait résolu de faire retraite définitive sur la colline de Bordagain...

... Le jour où, vêtu de deuil, il repassa pour la première fois le seuil d'« Alegria », dans le déchirement de son irrémédiable solitude, j'imagine qu'il dut, et avec quelle poignante douleur, se souvenir de cette dernière page de *Pour Don Carlos*, dont il semble qu'il l'ait écrite en un moment de prémonition. Sur ce même rivage basque, dans la villa où son destin l'a entraîné, Olivier de Préneste entend Anabitarte chanter la plaintive romance béarnaise :

*E you plé de tristesse,
Lou co tout enclabat
En quitan ma mestresse
Parti desesperat...*

Tandis que se prolonge le chant, si bien accordé à son tourment, Préneste s'assied devant une baie ouverte sur l'horizon marin derrière lequel a disparu le navire qui emportait Alegria. « Puis, accoudé, les yeux fixés sur la mer vide, il commença son attente ».

Les yeux fixés sur un tombeau, Pierre Benoit commença lui aussi son attente. Mais, plus fortuné que son héros, avec la certitude qu'elle ne serait point vaine. Si la mort, en effet, lui avait refusé la grâce qu'il souhaitait d'elle, elle n'en devrait pas moins venir, à l'heure que Dieu voudrait, le prendre par la main pour le conduire au cimetière, au terme du seul chemin de l'espérance.

RAYMOND RITTER.

Connaître l'Andorre

Au moment de paraître, nous apprenons que les deuxièmes « Jeux Pyrénéens », dont le succès fut extraordinaire, à Font-Romeu, l'an dernier, se dérouleront cette année en Andorre, les 8 et 9 septembre.

Il y aura alors grande affluence dans les Vallées. Bonne occasion, aussi bien pour ceux qui en savent de longue date le chemin que pour leurs visiteurs nouveaux, de lire le très remarquable ouvrage de Don Josep Maria Guilera : *Una Història d'Andorra* (Barcelona, Editorial Aedos — diposit : Casa del Llibre, Ronda Sant Pere, 3 — un vol. in-8°, rel. toile, sous jaquette illustrée, 340 pp., 11 pl. hors-texte, 19 grav. dans le texte). Publié, il y a près de deux ans déjà, sous le patronage du Conseil général des Vallées, nous n'en avons eu connaissance qu'avec un très long retard. Mais, fort heureusement, un tel livre ne dépend pas de l'actualité éphémère ; tous au contraire, son intérêt demeurera toujours aussi grand pour la connaissance du curieux petit état pyrénéen, en raison de la haute valeur des études qu'il réunit. Il devra donc figurer dans toute bibliothèque pyrénéenne sérieusement composée.

Grand technicien des installations mécaniques de sports d'hiver — et, à cet égard, il a consacré, en 1958, une brève mais très précise étude à trois de nos stations alpines : Chamrousse, La Clusaz et Chamonix — M. Guilera est un montagnard fervent et chevronné — on l'a vu jusque sur les cimes du Mont-Blanc, du Tyrol et des Dolomites — à qui a été attribuée par la Fédération espagnole de la Montagne sa médaille d'argent, doublé d'un journaliste et d'un écrivain de grande classe. A qui ne l'a pas encore faite, on ne saurait trop recommander la lecture de *Excursions pels Pirineus i el Alps*, du *Carnet d'un esquiator*, de *El Pirineu a trossos*, et de *Excursions pels Pirineus*. Ce fut donc à très juste titre qu'en 1960, au concours journalistique de « La Montagne italienne », le Comité olympique national d'Italie lui décerna son prix.

En rendant compte de son dernier livre, il convient tout d'abord de dissiper une équivoque possible : il ne s'agit pas, en effet, de l'histoire au sens ordinaire du terme, de l'Andorre, mais d'« une » histoire d'Andorre, composée de divers travaux bien distincts, mais qui se rapportent tous étroitement aux Vallées, et que précède une intelligente présentation du « fait » andorran et de son originalité irréductible. Après quelques notes sur la première histoire d'Andorre, constituée par le *Manual Digest*, d'Antoni Fiter i Rossell (1748), et sur le *Polítar Andorrà*, d'Antoni Puig, et sur ce qu'il faut retenir de ces deux manuscrits relativement aux annales et aux institutions andorranes (sans oublier la contrebande), l'auteur aborde la partie principale de son œuvre, c'est-à-dire une vue très complète de l'Andorre du XIX^e siècle, à travers, d'abord, les précurseurs et « découvreurs », du catalan Francisco de Zamora, de l'allemand Parrot et des français Thiers et Chausenque, à Léon Jaybert et à Victorin Vidal — l'une des révélations de l'ouvrage — en passant par les Boucoiran, les Tonnellé et les Russell. Vient ensuite la fondation du Club Alpin Français, et se succèdent Bladé, Laporte, Lequeutre, Gourdon, Saint-Saud, Sutter-Laumann et Marcaillou d'Aymeric. L'enquête faite auprès des voyageurs anglais, de Bentham et d'Erskine Murray à Hilaire Belloc et à Bernard Newmann, truffée comme les chapitres précédents, de citations bien choisies, et également accompagnée de commentaires excellents, n'a pas été moins heureuse. Parmi les

noms des excursionnistes des deux associations catalanes, se détache naturellement, avec un éclat souverain, celui de « mossèn » Jacint Verdaguer, qui parcourut l'Andorre à deux reprises, en 1882 et 1883. Dans le chapitre relatif aux écrivains espagnols, nos compatriotes, s'ils n'ignorent pas l'existence de l'opéra-comique de Halévy, *Le Val d'Andorre* (1848), liront avec curiosité ce que M. Guilera révèle du plagiat de cette œuvre lyrique par le musicien espagnol Joaquín Gaztambide.

A travers les juristes espagnols, la transition s'opère aisément avec les pages consacrées aux origines du « principat » et à l'ensemble de la « question d'Andorre », sous les réserves faites sur la portée de cette expression par l'auteur. Là encore, celui-ci a dirigé ses recherches hors des sentiers battus, ce qui lui a permis de découvrir, dans la bibliothèque du monastère du Montserrat, un exemplaire, unique semble-t-il, de la consultation — imprimée à Foix, en 1867, et reproduite intégralement par M. Guilera — donnée par quatre avocats de la Seo de Urgel sur la question de la concession d'exploitation des eaux thermales, des établissements et des casinos — et par conséquent des jeux, nœud de l'affaire — que recherchait la banque Duvivier, de Paris, avec l'espoir de faire de l'Andorre des « hommes d'airain » un autre Monaco... La « fin du siècle » nous conduit jusqu'à Marcel Chevalier et à l'analyse de son étude sur la vie pastorale et la transhumance dans les Vallées. Les pages finales offrent un magistral tableau de l'Andorre du XX^e siècle, à travers laquelle, témoignant ainsi de sa vaste culture, M. Guilera a suggéré le tracé d'une route romane pour la visite des trésors d'art de cette période que possède ce pays.

De nombreuses et précieuses illustrations, des appendices donnant le texte d'importants documents historiques, une carte des vallées, une très utile bibliographie, complètent ce volume, édité avec beaucoup de soin et un goût parfait. Écrit, avec autant de distinction que d'agrément en catalan — qui est la langue des Vallées — préfacé par Don Josep Maria Trias de Bes, président de l'Académie de jurisprudence et de législation de Barcelone, membre de l'Académie royale des sciences morales et politiques, qui en a souligné l'extrême valeur, c'est un durable monument que M. Guilera — qui nous fait l'honneur d'être un très fidèle ami du Musée Pyrénéen et de « Pyrénées » — a dédié à ces vallées d'Andorre, qui, pour n'avoir plus leur auréole romantique, n'en conservent pas moins une rare puissance d'attraction.

R. R.

Encore l'île des Faisans

Continuons à verser au dossier de cette question — rétrospectivement, puisqu'elle a été réglée une fois (et même plusieurs) pour toutes — les notules que nous recueillons au fil de nos lectures.

Le célèbre avocat au parlement de Paris, Mathieu Marais, écrit, à la date du 9 janvier 1722, ceci, qui est fort clair : « L'échange s'est fait aujourd'hui de Mlle de Montpensier, qui va épouser le prince des Asturies, avec l'infante d'Espagne, qui est destinée au Roi. Cela s'est fait dans l'île des Faisans, où se fit autrefois le mariage du Roi [Louis XIV]. Cette île n'a que vingt-cinq toises en tout. On y a fait une maison de cinq toises et une chambre mi-partie par un tapis de deux couleurs, pour faire l'échange juste » (*Journal et Mémoires de Mathieu Marais...*, 4 vol. in-8°, Paris, Didot; tome II, 1864, p. 222).

R. R.

Ci-contre : ANDORRE-LA-VIEILLE : La Maison des Vallées », siège du Conseil de celles-ci.

(R. RITTER phot.)





LES PYRÉNÉES

dans l'œuvre et dans la vie de

JOAN MARAGALL

(FIN)

DU RIVAGE CATALAN AUX MONTAGNES DE BIGORRE

Sur la fin du printemps de 1906, Maragall retourne avec les siens à Blanès, l'aimable plage, déroulée au pied d'une haute colline couronnée d'une tour ruinée, si paisible encore à cette époque. Par la grâce de la lumière et de l'horizon méditerranéen, dans l'épanouissement de la nature et la senteur des genêts, le poète retrouve cette âme en fleur qui s'épanche avec une fraîcheur et une vivacité exquise dans une lettre du 18 juin à Pijoan : « *Jo aquí vaig omplint-me plàcidament de sensacions tranquil·les : davant de ma finestra, el mar va mudant de color amb les hores, mentres jo llegeixo el seu Virgili [L'Enéide] o vaig traduint, a poc a poc, Novalis. Després, cap al tard, me'n vaig amb les nenes a la dolça platgeta de Sant Francesc, ara tota plena d'olor de ginesta; o a l'altra banda, al bosquet de pins tan senzill i auster, a veure morir-hi el dia; i al vespre a casa, llegint i explicant a les tres grans la crònica d'en Muntaner ⁽¹⁾, que les deixa totes meravellades* ». Grâce à un message, antérieur de six jours, adressé à Enric de Fuentes, quelques touches s'ajoutent à ce tableau : « *Miro al mar estès en terra, anem amb les nenes a collir ginesta per les costes, i amb la muller a caçar aviram per les cases de pagès, i estic content de la meva pau... i que durí* ».

Dans cette grande paix qu'il goûte si pleinement, écrire la suite de sa traduction de Novalis — dont la première partie, on l'a déjà noté, a été achevée l'année précédente à Cauterets, et qui est restée interrompue depuis lors — est pour Maragall un heureux délasse-

(1) Est-il utile de rappeler que l'inestimable chronique de Ramon Muntaner (1265-1328), imprimée en 1558, est le premier grand monument de la langue et des lettres catalanes ?

ment, comme il le déclarera à Fuentes : « *Aquesta que jo faig, si que és vida tranquilla; perquè no es pensi pas que el traduir Novalis em siga un treball: és més aviat una recreació, i vaig fent-ho amb una sàvia lentitud (encara que m'estiga mal el dir-ho) davant la majestuosa ratlla de l'horitzó marí, veient les pausades feines dels pescadors en la platja i sentint els xiscles de les criatures i les orenetes* ». Et, sans transition, Maragall annonce à son correspondant : « *A primers de julio ja mudaré de vida: passaré per Barcelona per a anar-me'n a Cauterets* ».

Ainsi en sera-t-il. Mais, une fois de plus, le poète sentira ses pensées s'assombrir dans la notion de l'inanité du milieu dont il est prisonnier pour vingt-et-un jours : « *Aquí — écrit-il à Pijoan, le 9 juillet, et toujours de l'hôtel Continental — em fé fent aquelles tres setmanes de vida ensopida que ja conec també de cada any, i que de segur que em deuen fer molt profit. I aquest any fins he suprimit el treball que en altres anava fent amb calma, perquè fins ara no he sentit apetència de treballar. Me'n vaig endur les notes per a fer el pròleg de Novalis i el discurs del Congrés de la Llengua Catalana* ⁽¹⁾; *però, lo que és fins ara, el cor no m'ha dit: comença, ni de l'un ni de l'altre. Dec estar cansat de... no fer tampoc res durant l'hivern. Sóc un encantat. Però, a més, aquí estic triste. I això veig que és un mal general dels balnearis. S'hi veuen unes cares d'avorriments! Y tanta illusió que fa el venir-hi! Es un exemple de lo que fóra aquella Arcàdia ideal si ens hi trobéssim sense més ni més* ». Pour toute distraction, Maragall n'a que la lecture des journaux et des romans. Le nom d'Anatole France domine alors les lettres françaises. Le jugement du Catalan — dans la même lettre à Pijoan — ne saurait surprendre de la part de cet homme de foi brûlante et d'infinie sensibilité : « *M'he agafat amb l'Anatole France, que coneixia poc, i m'estranya, i em sap greu, la passió que molts li tenen entre nosaltres; perquè el trobo... massa francès; nèt de Voltaire, refinat i lleugerament eternit, però d'un sentiment tant mediocre de la vida, que espanta la influència que puga tenir en els que si encaterinin massa; No li sembla que la mediocritat d'esperit és una cosa essencialment francesa, almenys en art i literatura?* » Sans doute est-ce faire trop bon marché de la France des cathédrales et de Pascal. Mais cette opinion, pour injuste qu'elle soit en sa généralisation outrancière, est naturelle

(1) Ce discours, intitulé : « *En pro de les varietats dialectals* » (*Obres completes, Obra catalana*, pp. 805-809) devait être lu par Maragall au mois d'octobre suivant. De Cauterets « *del cim de les muntaynes* », Maragall devait adresser aux gens de Blanès un bref message en vers, à l'occasion de la fête de cette petite ville (*ibidem*, p. 187).

chez un homme du tempérament et de la race de Maragall, quand elle exprime sa réaction contre une certaine forme d'esprit qui constitue à la vérité l'un des aspects de l'intelligence française sans pour autant devoir être tenue pour l'une de ses dominantes, encore que les circonstances et les modes l'aient quelquefois aidée à faire illusion sur son rôle et sur son influence. Ce n'est pas ici le lieu d'ouvrir un débat sur ce point : qu'il me suffise d'observer que malgré tout le prestige qu'elle devait à un art achevé d'écrire, c'est en vérité à cause de son absence de générosité et de grandeur que l'œuvre d'Anatole France n'a connu qu'une gloire si éphémère.

Ayant quitté Cauterets le 21 juillet, Maragall passera la majeure partie d'août à Blanès, d'où il n'éprouve aucune envie de s'éloigner. Il ne peut, en effet, écrit-il à Pijoan, se décider à s'arracher à « *aquest non-non del mar, que la seva seducció em va perseguir per tot el temps que vaig ésser a Cauterets i no em deixà repòs fins a tornar-me aquí. Resoltament la meva bèstia és casolana. Tota la meva illusió d'anar pel món es resumeix en anar d'una casa a una altra* ».

Mais, dès le 22 août, il lui faut regagner Barcelone. C'est là qu'en octobre il rencontre Miguel de Unamuno. Entre les deux grands écrivains, entre le Basque et le Catalan, si différents à bien des égards, mais, malgré leurs contraires, si capables de reconnaître réciproquement l'égale noblesse de leur âme et de leur art, une très forte amitié se noue aussitôt. En novembre, Unamuno dédiera son « Ode à la cathédrale de Barcelone » à Maragall, dont il traduira d'autre part « La Vache aveugle » ce petit poème composé vingt-trois ans plus tôt à Sant Joan de les Abadesses.

A L'OMBRE DU PIN MARIN ET DES HETRES MONTAGNARDS

En 1907, Maragall ne quitte pas la Catalogne. C'est à Caldetes (autrement dit : Caldes d'Estrac), plage où on l'a déjà vu séjourner en 1901 et 1902, qu'à partir du 10 juin il commence à passer le temps de ses vacances, en famille, dans la maison louée par ses sœurs. Il mène là « la vie tranquille accoutumée », s'égayant aux plaisirs de ses enfants ou attentif à les instruire, ou rêvant à l'ombre d'un pin — l'arbre-roi ⁽¹⁾, sans doute, sous lequel il aura « un

(1) Maragall le célébra magnifiquement dans « El pi d'Estrac » (*Obres completes, Obra Catalana*, pp. 111-113), dont il transcrira la première strophe — il y a entre les deux textes quelques légères variantes — dans une lettre à S. Albert, du 21 septembre 1910 (*ibidem*, p. 925). Voir en outre quelques petites pièces, de la suite des « Vistes al mar », et diverses notations poétiques de la même veine, écrites à Blanès ou à Caldetes, dans le même recueil, pp. 108-114.

gran duo » avec Salvador Albert, autre poète — ou contemplant le mouvement des barques de pêche.

*Ara semblen flors del mar,
veles que sortiu enfora
a l'hora que el sol es pon
i el mar té un color de rosa...*

Là, les feux de la Saint-Jean lui inspirent le thème d'une pièce où il reprend la conclusion de la « Glosa », avec un accent plus immédiat, plus pressant :

*Miracle ! gent d'Occitània
l'esprit d'Oc s'ha despertat !
Tots la passarem en vetlla,
eixa nit de Sant Joan.*

Et le poète de voir, au pied des Pyrénées, d'une mer à l'autre, l'union des « fils d'une [même] mère », les « hommes d'un seul parler », et d'entendre monter des lieux les plus éloignés « un cri de Liberté » ! Cet amour passionné, cette foi, cette glorification de la langue, le grand Catalan les exalte plus éloquemment encore, en ces jours, dans une « lettre ouverte » à son ami, l'écrivain Pere Corominas. Celui-ci ayant lancé l'idée d'une exposition latine, Maragall d'exulter. « *Una Exposició llatina ! En comparació d'això, una Exposició Universal és una cosa ben innocent, de tan pretentiosa, i una Exposició nacional, massa esquifida. Una Exposició ibèrica ja faria més goig... però no encara. Una Exposició llatina... i aquí !... ara ! heu estat inspirat, Corominas* ». Dans la suite de l'article, il va exprimer le fond même de sa pensée : « *Ara sabreu el meu somni. Per a mi la nació és la llengua. No dic l'Estat, ni tampoc dic la pàtria, és la llengua : dic la nació ; és dir, lo nadiu social, ¿ com us ho diré ? l'esperit del poble. ¿ Hi ha alguna cosa exterior que vingui més de l'esperit que el parlar ? Els que naturalment s'enlenen parlant per fora és que són tots uns per dintre* ». Et, ce parler, de le magnifier ainsi : « *Al votant del Pirineu i més lluny escampant-se pels plans cap a Tolosa i cap a Pau i també tot arran del mar cap a Marsella i més enllà ; i de la nostra banda igualment per la costa i les illes fins a les fronteres de la « conquesta de Castella », Múrcia, hi ha una llengua dolça, dolça, molt difosa i matisada, virolada diriem, alterada per tants accidents i tantes influències, però fonamentalment una i sincera, i que en el seu fonament es recorda del llatí com cap altra ; o potser és que el llatí, des del fons de la tomba silenciosa, pensa amb elle més que amb cap més, i la vol per hereva i no pot dir-ho. Les fronteres d'eixa llengua són la francesa, la italiana i la castellana, més granades*

entorn, però no tan pures, ni que es puguin dir, tant com ella, llatines. És l'antigua llengua d'oc, avui moderna i variada en boca de gascons, tolosans, provençals, catalans, valencians, mallorquins i amb vagues llunyanies levantines mar enllà; però una en son fons, una i sencera.

« Aquesta llengua és la senyal d'una nació : Occitània. I ara dieu-me si gascons i provençals, catalans i mallorquins i valencians, no tenim tots efectivament un mateix tirat d'esperit, un sentit planer de claredat i enteniment amb un gra de folia que ens fa ben germans i hereus d'aquells que feren el dret civil i s'ullpren-gueren de la llum de Grècia... ».

« (...) Nou empori llatí, oh ! Barcelona ! Barcelona nostra, catalana, occitana, llatina, ¿ qui pot avui cridar com tu a les nacions germanes a rebaptisar-se llatines en la nostra Europa i en el món de demà ? »

Aux premiers jours d'août, c'est le départ pour Olot. Maragall y recevra la visite de son cher Antoni Roura. Rompant avec cette humeur casanière qu'il s'imputait un an plus tôt, il fera, avec sa famille, avec Roura et un autre de ses amis, Josep Llimona, de nombreuses excursions, notamment à Santa Pau, au Prat de Cuni, à Verntallat, à Batet. Mais rien ne le charme autant que, tout près d'Olot, sur la route de Santa Pau, la splendide hêtraie (*fageda*) d'En Jordà.

L'an suivant, 1908, dans une lettre adressée à Enric de Fuentes et datée du 1^{er} août, Maragall décrit la vie paisible qu'il mène à Caldetes depuis le début de juillet : « *Al dematí fem classe amb les noies i el noi gran* ⁽¹⁾. *A la tarda m'entretinc en escriure una cosa que podria ésser que resultés una tragèdia clàssica* ⁽²⁾. *Alvespre llegeixo o toco el piano. Entremig, passeig i platja* ».

Le 19 août, accompagné de ses trois filles aînées, il se rend à Olot, où ses beaux-parents se sont installés durant les chaleurs. Là, il déclare ne faire rien que se promener avec ses enfants, lire à celles-ci des histoires, et regarder danser la sardane. « *Només*, écrit-il à Fuentes — *aquests últims dies se m'ha tornat a aparèixer el Comte l'Arnau, que ja em pensava haver-lo desparat cap a*

(1) L'aîné de ses fils, Josep, alors âgé de huit ans, « *tot morenot* ».

(2) *Nausica*, « tragédie en trois actes sur un thème de *L'Odyssée* » que Maragall a commencé d'écrire au début du mois précédent, comme il le déclare dans les vers liminaires que voici :

*Dia quint de juliol, a mitja tarda.
Cel pur, aire suau, mar plana i dolça.
El sol brilla pertot, els ocells canten,
I s'ouen veus d'infants en la marina
i allà dalt, les campanes del diumenge.*

l'eternitat, però es veu que encara volta... i que voltarà; si no per mi, per altres ». Le 1^{er} septembre, dans une lettre à Pijoan, il écrit qu'avec ses filles il lit un peu Bossuet, Plutarque, « *i com els agrada Homer !* », et, à l'intention de son ami, il transcrit un long passage de la suite qu'il est en train de donner à la légende dramatique du Comte Arnau.

Après avoir terminé ses vacances à Caldetes, il rentre à Barcelone, où, en octobre, il évoque les souvenirs qu'il a rapportés de ses nouvelles rêveries sous les beaux hêtres des environs d'Olot, dans ce charmant poème;

LA FAGEDA D'EN JORDA

*Saps on és la fageda d'En Jordà ?
Si vas pels volts d'Olot, amunt del pla,
trobaràs un indret verd i profund
com mai cap més n'hagis trobat al món :
un vert com d'aigua endins profund i clar;
el verd de la fageda d'En Jordà.
El caminant, quan entra en aquest lloc,
comença a caminar-hi a poc a poc;
compta els seus passos en la gran quietud,
s'atura, i no sent res, i està perdut.
Li agafa un dolç oblit de tot lo món
en el silenci d'aquell lloc profund,
i no pensa en sortir, o hi pensa en va :
és pres de la fageda d'En Jordà,
presoner del silenci i la verdor.
Oh companyia ! Oh deslliurant presó !*

Quand l'été de 1909 s'annonce, ce n'est point vers le *Maresme* que se dirige d'abord Maragall. Avec sa famille, toujours plus nombreuse — un douzième enfant, un garçon, est né à son foyer le 18 mars — il s'établit pour quelques semaines à Tona, sur la route de Vic et à petite distance au sud de cette ville. L'évêque de celle-ci, le docteur Torras i Bages, grand ami du poète, tenait en effet à baptiser lui-même le nouveau-né.

Le site est d'une prenante beauté et Maragall, en dépit du mauvais temps qui sévit, s'en montre tout émerveillé. En peu de mots, sur une carte postale, il le décrit à Pijoan, le 9 juin : « *Això gairebé és la felicitat. Tanta terra que es veu i tanta quietud. Del cim de Tagamanent a les Muralles de Collsacabra, am tot el Montseny al mig, i la Guilleria al peu, és un gran escenari on no hi passen sino les nuvolades silencioses i els jocs de llum; i a davant el pla tot*

verd de blats i en les faldes dos poblets, lluny, Seva i Taradell, que sempre hi toca el sol. I tot tant quiet. Quin repos ! M'encanto hores i hores a la finestra, mentres els petits ploren tranquil·lament a dins. Ha plogut molt i he sortit poc. »

Sur l'invitation que lui adresse par ce billet Maragall, Pijoan ne se fait pas tirer l'oreille pour venir passer trois ou quatre jours chez ses amis. De là, la veille de son départ, fixé au 20 juin, il les accompagne, avec quatre ou cinq de leurs enfants, pris parmi les aînés, au marché de Vic, « *que és cosa famosa* » proclame Maragall. On visite le musée, aux précieux primitifs, et les deux hommes vont rendre leurs respects à l'évêque. Il est convenu avec le prélat que celui-ci confirmera en sa cathédrale, le 26 juin, « *tots els petits* ». Pour leur parrain, Maragall désigne Antoni Roura, qu'il adjure d'être présent à la cérémonie, tandis que les sœurs du poète seront les marraines.

En juillet, c'est l'habituel départ pour Caldetes. « *Aquí — écrit Maragall à Fuentes, le 15 juillet, — en estem com cada any, prenent banys les criatures i nosaltres paciència* ». Travailler ? Oui, quelque peu. « *Per lo demés un xic de llegir i un xic de passeig i de badar davant del mar* ».

Mais l'agitation sociale grandit, s'aggrave à Barcelone et en d'autres points de la Catalogne, et, à peu de jours de là, la grande ville est ensanglantée par la « semaine tragique ». Si, à Caldetes, rien ne trouble la tranquillité matérielle, Maragall ne se sent pas moins déchiré par l'horreur des événements. Ecrivant quelque temps plus tard à Rahola, il emploiera le mot français « dégoûtant » pour qualifier ce qui vient de se passer.

Le 16 août, il part pour Olot, tenir compagnie durant deux ou trois semaines à ses beaux-parents qui s'y trouvent seuls, et, après un nouveau séjour à Caldetes, il ramène sa femme et ses enfants à Barcelone le 25 septembre.

Les premières semaines de 1910 vont frapper au cœur Maragall : Antoni Roura, frappé d'un mal qui ne pardonne point, meurt le 19 février. Ainsi s'achève douloureusement une amitié exemplaire, nouée dès le temps de leurs études supérieures, entre ces deux êtres d'élite.

Au citoyen, puis à l'ami, mais toujours dans son humanité profonde, le temps qui vient de s'écouler a procuré les pires tristesses. Le poète — parce qu'il est vraiment un poète — grandira d'autant. Comme il le déclarera lui-même à l'automne suivant, Maragall, hier encore écrivain « engagé » — mais, déjà, son refus d'entrer dans la lice électorale était significatif d'une position essentiellement spé-

culative — se trouve « dans un état d'indifférence spirituelle à l'égard de tout ce que l'on a accoutumé d'appeler la chose publique ». Traduisant Homère, Pindare, Goethe, il semble n'avoir plus les regards tournés que vers le zénith de l'art. Il met la dernière main à sa *Nausica*, et il travaille à un recueil de son œuvre poétique des cinq dernières années.

Ainsi, méditant ou travaillant, passera-t-il encore l'été à Caldetes, devant cette mer où il distingue toujours le sillage de la nef d'Ulysse, et dont les voix lui donnent l'illusion d'entendre les noms harmonieux de Paros, de Délos et de Chypre. D'ailleurs cet enchantement se prolonge incessamment pour lui dans la lecture assidue des belles traductions du grec de Leconte de Lisle. Sur la fin de juillet cependant, il fuira la chaleur torride du *Maresme*, pour aller passer une vingtaine de jours chez l'une de ses sœurs, veuve — la saison le verra donc, comme il le dit, « *de casa de germanes en casa de germanes* » — à Castellterçol, bourg pittoresque, l'un des lieux d'élection de la tradition populaire catalane, et le berceau de l'homme politique Enric Prat de la Riba. Le site, entre le Montseny au nord-est, la montagne de Moià au nord, la sierra Granera au sud, est sévère. « *És un país alt, fresc, trist, que m'ha fet una bona alternació d'aquesta costa tan calenta i lluent i esbojarrada* », écrit-il à Fuentes.

Au contraire de son ami Pijoan, qui court le monde, Maragall semble donc bien décidé à ne plus s'éloigner de la terre catalane. Avec Pascal, il tend à penser que « tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre ».

DERNIER RETOUR A CAUTERETS

Le 4 septembre 1910, Maragall, répondant sans doute à une question que lui avait posée Pijoan, écrivait à ce dernier : « *Jo no he anat a Cauterets perquè, no havent-hi una vertadera necessitat, set o vuit-cents francs cregu'm que em fan de molt bon estalviar* ».

Ce souci d'économie est fort compréhensible chez un père de douze enfants. Aussi, alors qu'un treizième a vu le jour le 27 janvier 1911, si, l'été suivant, Maragall, après six ans, décide de revenir à Cauterets, faut-il évidemment en conclure que la nécessité d'une nouvelle cure thermale s'impose maintenant à lui.

Après avoir installé les siens à Caldetes, aux premiers jours de juillet 1911, il se sépara d'eux, plus à contre-cœur que jamais, pour franchir la frontière.





Il revit cette terre française, il en éprouva le nouveau la tendre séduction, employant une fois de plus pour en exprimer le charme les mots de « douce France », y voyant « une sorte d'élysée merveilleux », sans pour autant être infidèle à son propre sol, plus âpre, « mais non dépourvu pour son cœur d'une douceur autre, mieux cachée et plus pénétrante » (1). Le 13 juillet il arrivait à Cauterets, où, cette fois, il logea à l'hôtel de France.

Encore que son médecin lui eût prescrit de travailler le moins possible, Maragall, toujours si laborieux, n'allait pas laisser inoccupés les moments de liberté que lui lassait le traitement. Ne s'était-il pas engagé à donner chaque semaine un article au « *Diari de Barcelona* », et à rédiger une étude destinée à l'« *Institut d'Estudis Catalans* » — qui, deux mois plus tôt, l'avait appelé à siéger dans sa section de langue catalane ?

Des deux articles, écrits en castillan, qu'il compose durant son séjour en Bigorre, le premier, intitulé « *Beatriz* » ne se rattache que très accessoirement au sujet qui se trouve traité ici. Il n'a en effet, d'autre thème que les impressions d'une jeune fille anglaise qui, à l'établissement thermal, trouve à l'eau qu'elle boit un goût désagréable, et les observations qu'elle est censée faire sur les personnes qu'elle voit se presser autour de la buvette.

Par contre, l'autre page — elle porte la date du 27 juillet — offre un intérêt capital. Encore qu'elle comporte certaines longueurs, je crois devoir en donner la traduction intégrale.

(1) On a vu, dès 1898, le poète parler de ce « *dolç país de França* ». Le 20 décembre 1904, reprenant une impression évidemment rapportée de son voyage de l'été précédent, il avait écrit ces quatre vers :

*Volàvem sobre els ferros de la febrosa via.
Ardent igual que un hèroe el jorn d'estiu moria.
Entre el fullatge immòbil que el sol ponent daurava
el dolç país de França fugia i s'allunyava.*

L'article — daté du 10 août 1911 — dans lequel Maragall a repris cette expression, demeuré jusqu'ici inédit — sans doute la rédaction du « *Diario de Barcelona* » avait-elle jugé inopportun de le publier, à cause de la thèse excessive et blessante qui y était présentée — a été publié dans le numéro 73 (septembre 1961) de la revue « *Amitié franco-espagnole* ». L'écrivain catalan y développait sans ménagement son sentiment, tel qu'il l'avait déjà laissé paraître dans ses impressions relatives à Montaigne et à Anatole France, sur le matérialisme et sur le manque d'idéal d'un peuple incapable « d'obéir au cri de l'âme ».

A noter que, dans cette même page, Maragall fait clairement allusion à un arrêt à Toulouse, où il raconte qu'ayant demandé à un passant ce que représentait certaine statue — la description précise qu'il en donne permet de reconnaître le monument du poète Pierre Goudoulin; mais il semble fort extraordinaire que ce Catalan, si instruit de tout ce qui se rapporte à l'Occitanie, éprouve une telle perplexité — devant laquelle il s'était arrêté, le quidam lui aurait répondu qu'il s'agissait d'un « véritable jouisseur » resté fameux pour son art de pêcher la truite, sans pouvoir dire si le personnage n'aurait pas été, en outre, un écrivain, et, peut-être, un poète.

LE MOMENT THERMAL

Le lieu où je me trouve est entre de hautes montagnes, si hautes que pour en considérer les cimes il faut lever avec ses regards la tête (car, en outre, elles sont toutes proches et se redressent au-dessus de vous); si hautes et abruptes sont-elles, et si rocheuses, que les eaux des sommets descendent en chutes, écumantes et menant grand fracas, et nous arrivent sans avoir perdu rien de leur pureté, de sorte que, quand elles s'étendent un peu dans un espace où elles s'apaisent, et que l'écume s'évapore, on les voit de couleur vert clair comme des yeux de fée nous regardant à travers un voile d'une extrême blancheur, et elles sont froides comme les neiges d'où elles viennent. Si hautes sont ces montagnes que, lorsqu'il fait déjà nuit ici et que sur les pentes les bois sont tout noirs; un livide reflet du jour brille encore sur leurs crêtes dénudées et sur leurs neiges. Ces montagnes sont très hautes.

La nuit on ne les voit que comme un entourage d'obscurité; mais, en levant les yeux au ciel étoilé, qui paraît briller, très lointain, pour un autre monde, on le voit, ce ciel, comme découpé par de grands voiles noirs fermant tous les horizons : ce sont les montagnes. Alors l'une d'entre elles se détache avec plus de relief et s'avance sur la vallée comme un fantôme géant veillant sur notre sommeil bercé par la grande rumeur invisible des eaux...

Mais, le jour, toutes semblent des autels, avec leurs bois de sapins alignés comme des milliers de candélabres fumant de vapeur au soleil de juillet, avec le vert damas brillant de leurs hauts pâturages, et la blancheur de leurs cascades suspendues comme immobiles au loin; avec leurs cimes dénudées qui paraissent déjà choses du ciel plus que de la terre. Il en est certaines qui se montrent, plus éloignées, au fond d'une échancrure, étalant la sérénité de leurs neiges sous l'ardeur du soleil, qui semblent échapper à nos lois naturelles; je ne crois pas qu'il soit possible d'y atteindre ⁽¹⁾...

Comment des gens ont-ils osé faire de cela une station thermale à la mode ? Oui, on vient ici prendre les eaux; mais ce sont d'autres eaux; non point celles que j'ai dites, par lesquelles viennent, bondissantes, les fées de la neige qui nous regardent avec leurs yeux verts sous leurs voiles blancs brillant au soleil, mais des eaux troubles, très chaudes, qui sourdent subrepticement de lieux cachés et obscurs, et qui paraissent sortir de l'enfer, sentant le soufre et ayant le goût de mille choses corrompues et dégoûtantes : des eaux diaboliques.

⁽¹⁾ Il s'agit des pics de Cestrède (2.946 m.) et de Culaous (2.812 m.), dominant à l'est la vallée de Lutour, et très visibles de Cauterets.

Hier, entra dans la grotte ⁽²⁾ une jeune fille, presque une enfant, blanche, blonde, avec des yeux clairs et un regard ferme et décidé; elle entra en parlant anglais, se dirigea tout droit vers la source et se fit servir un verre de l'eau de celle-ci, mais à peine l'eut-elle porté à sa bouche si fraîche qu'elle poussa un cri guttural d'horreur, et qu'elle sortit en courant, comme possédée, les lèvres serrées jusqu'à ce qu'elle arrive dehors et rejette ce qu'elle avait dans la bouche et crache à plusieurs reprises tout reste de ce goût. Ensuite, elle rentra à nouveau, et tous ceux qui étaient là pouffaient de rire. Mais elle, elle ne riait point; elle se borna à s'asseoir sur un banc, et elle passa un moment à observer, du regard ferme et décidé de ses yeux clairs, comment les gens prenaient avec résignation... ça. Puis elle se leva et sortit dédaigneusement sans sonner mot; je crois que dans son for intérieur elle avait raison.

Ces eaux, toutefois, guérissent et guérissent beaucoup de maux; à ce qu'on dit. Il faut en conclure que le mal se guérit par le mal : c'est la loi mystérieuse de l'expiation; seulement, ici, elle s'accomplit avec des rites étranges, avec l'exhibition de toutes les misères humaines; de la vanité, de la gourmandise, de la cupidité, du gaspillage, du dégoût, de l'oisiveté stupide, du bavardage futile, du ridicule dans l'habillement, du maquillage, de tout ce qu'il peut tenir de sottise dans l'homme. De façon telle que ce que perd le mal dans les humeurs du corps, il le regagne dans les humeurs de l'âme, et davantage, je crois. Et cela, comment et quand l'expie-t-on?

Ah ! peut-être s'expie-t-il un peu dès à présent. Je crois que ces gens sont venus ici en rêvant d'Arcadie. Ils ont laissé le train-train quotidien de leur vie routinière. leurs occupations, leurs affaires, leurs affections ou leurs ennuis habituels, et sont accourus vers une vie idéale, indépendante, nouvelle, faite d'oubli et d'espérance. Et ils espèrent. Je les vois par ici, sur les bancs des jardins, aux promenades, par les chemins, se regardant les uns les autres, affectés, composés, presque déguisés, dans l'attente du plaisir spirituel qu'ils se sont promis de ces loisirs, mendiant du regard de sublimes sensations aux montagnes, de sublimes évanouissements pour leur propre esprit, de sublimes passions. Ils se regardent, et se reconnaissent mutuellement impuissants; leur âme ne veut pas prendre son essor; elle demeure là dans son coin, endormie, privée de ces stimulants accoutumés qui semblaient un fardeau, mais hors lesquels ne trouvant pas un but plus important, elle sommeille.

(2) La buvette de Manhurat, creusée dans le roc, au griffon de cette source, dont la saveur, caractéristique certes, est cependant loin d'être aussi accentuée que l'imaginaire Maragall le prétend

Ainsi ces gens se regardent-ils les uns les autres, désespérés de ne point se trouver au ciel; et c'est alors qu'ils se rejettent furieusement vers leurs vanités, leurs gourmandises, leurs gaspillages, leurs vices, vers une agitation insensée et sans objet. Mais ils souffrent; ils souffrent de leur désillusion et de leur impuissance, et ainsi expient-ils le péché même qu'ils commettent.

Et ils aspirent à la rédemption, ils cherchent et ils cherchent. — Un morceau d'idéal, pour l'amour de Dieu ! — Ils considèrent les montagnes : elles ne leur disent rien. Ils contemplent les cascades... de l'eau qui tombe. Ils regardent les neiges... taches de chaux sur la roche. Ils gravissent par les sentiers... un peu plus de bois et de montagne et de fatigue. Ils montent à cheval, ils vont en voiture, ils déjeunent au bord du lac, ils mangent au casino... Quoi qu'ils fassent, c'est toujours la même chose. Ils se regardent les uns les autres : — un morceau d'idéal, pour l'amour de Dieu ! — Rien; ou la luxure. Ils ne peuvent rien donner d'eux-mêmes : l'âme est endormie.

Alors le jeu, les cartes, le joli petit cheval, le journal, l'absinthe, la toilette, les cancons, et — heureux qui peut dormir beaucoup ! — le sommeil.

Mais pourquoi ne s'en vont-ils point ? Et quand ils s'en sont allés, pourquoi reviennent-ils tous les ans ? A cause de cette illusion d'Arcadie, à cause de cet idéal de l'idéal, à cause de l'espérance qui ne meurt pas. A peine s'éloignent-ils ou songent-ils à s'éloigner, tout cela s'anime et se renouvelle en eux-mêmes : ce sont à présent d'autres femmes et d'autres hommes; des paroles qui doivent être prononcées; des béatitudes ineffables et des rencontres dont on rêve. Ils reviennent, et tout est pareil; ils s'en vont, et tout recommence à être nouveau « La réalité fut la douleur — et l'idéal fut le songe ». Ah ! oui; mais un seul moment — et il y en a, ils le savent — vivre l'idéal dans la réalité, et voilà qui suffit pour une vie tout entière ! ils le savent, et c'est pour cela qu'ils reviennent.

D'aucuns reviennent à cause des eaux; mais la plupart reviennent à cause de cela. Ils savent que l'idéal est à chaque tournant; quelqu'un l'a vu; il suffit d'un moment de grâce, et voici que toute la montagne se fait poésie; un moment de grâce, et le hasard place devant les yeux de la jouvencelle le prince de ses rêveries; un moment, et le vieillard se trouve accordé à Dieu jusqu'à la mort.

J'ai vu un cas émouvant. Un ex-boutiquier, riche maintenant, mûr, alourdi, dépensait ses loisirs thermaux dans la gourmandise et les digestions laborieuses. Aujourd'hui, dans les horreurs de celles-ci, au crépuscule, il a vu sur les neiges le pâle adieu du jour;

il l'a vu si beau qu'il lui a semblé trop beau pour lui, et il a couru (il a couru, oui, le pauvre vieux dyspeptique !) à son hôtel chercher son compagnon de table, dont il sait qu'il est quelque peu artiste, et l'a fait sortir pour lui montrer le beau spectacle; et l'autre est resté en extase; et lui, le pauvre boutiquier, à présent il ne regardait plus les cimes, mais il regardait son compagnon, et on comprenait qu'il pensait : — Puisque je ne peux pas, qu'il aille au ciel du moins celui qui peut.

Oh ! brave boutiquier ! Ton humilité est plus belle que les neiges ensoleillées. Je crois qu'en ce moment tu as atteint plus haut que l'artiste; je crois que maintenant tu t'es sauvé.

C'est là une page extraordinaire, l'une des plus inspirées que Maragall ait écrites, et qui témoigne le mieux de l'évolution transcendente de sa pensée. Si, dans son « *Cant espiritual* » ⁽¹⁾, de résonance si profonde, il avait confessé :

*Home so i és humana ma mesura
per tot quant puga creure i esperar,*

avec quelle âpre violence il fouaille maintenant les serfs précisément de cette condition humaine ! Ah ! comme, dévoré, consumé du feu mystique qui couvait en lui et qui vient de jaillir du secret de son être, il est bien de la race des Ramon Lull ! A son front éclate le sceau fulgurant que Dieu impose à ceux qu'il a choisis pour les exalter à Lui.

Il est donc naturel que, sur le plan des choses purement humaines, dans un platonisme qui n'est qu'un aspect de son mysticisme, Maragall aspire à se détacher du réel pour atteindre à l'amour purement idéal. La veille même du jour où il devait signer « Le moment thermal », n'avait-il pas composé cette petite pièce, moins originale, sans doute, mais si révélatrice quand on l'en rapproche :

*Nodreix l'amor de pensaments i absència,
i aixís traurà meravellosa flor;
menysprea el pas de tota complacència
que no et vinga per via del dolor.
No esperis altre do que el de tes llàgrimes*

(1) Du recueil *Seqüències*, paru en février précédent, comme je l'ai dit plus haut (*Obres completes — Obra catalana*, p. 177) — Il est intéressant de lire, dans une lettre de Maragall à Rahola, du 16 août : « *Lligar lo temporal a lo etern i lo etern a lo temporal, aquesta és la tensio del meu esperit* ». et, dans deux autres messages, l'un à Mgr Torras i Bages (17 septembre), l'autre à Rahola (19 septembre), les explications qu'il donne sur « l'esprit, l'accent » de ses « cris d'alarme », ainsi qu'il qualifie ses articles d'alors.

*ni vulles més consol que els teus sospirs :
la paraula millor la tens a l'ànima,
i el bes més dolç te'l daren els zefirs.
Mai seria l'aimada en sa presència
com és ara en la teva adoració.
Nodreix l'amor de pensaments i absència,
i aixís traurà meravellosa flor.*

Enfin, comme il arrive aux derniers jours de sa cure, Maragall célèbre dans un poème qui restera malheureusement inachevé, la belle cascade de Lutour dont, en face des thermes de La Raillère, s'étage magnifiquement la longue succession de chutes écumantes.

*¿ Veus, endins la selva obscura,
una tofa de blancura
bellugant-se entre els avets ?
Ella és, que va atansant-se,
ella és, que ve posant-se
sos penjolls i collarets.
Mira-la com ja s'avança,
¿ No la veus que ve, que dansa
tota nua, tota blanca,
tota sola entre els avets ?
Ja és aquí; i s'adreça al caire
del penyal i es llença al fons :
la corona li va en l'aire
collarets de caire en caire
desgranant-se a rodolons.
I ella canta i salta i grua
per damunt la roca crua;
tota blanca, tota nua,
tota escuma avall al fons.
Ja és al fons i estira els braços,
i després obre els ulls verds.
Mira al cel.
.
.
Salta filla; canta, canta.
Tu nos saps, ni sabràs mai,
com t'assembles, oh cascada !
a una flor ben esclatada,
a una nit molt estelada,
a una dona molt amada
i al meu cor en son esplai.*

« AMUNT, AMUNT ! »

Après avoir fait à son départ de Cauterets un rapide crochet par Pau, Maragall est de retour à Caldetes, en cet infernal mois d'août 1911, où la terre est si embrasée des ardeurs du jour que la nuit elle en brûle encore.

Le 9, il écrit à Carles Rahola : « *Estic molt content de que el meu article « Beatriz » li fes la impressió que em diu. Fou escrit a Cauterets en un moment de passió, de reacció contra la tristesa de la soledat en què em sentia enmig de les turbes d'estació termal* ».

Avec ses deux filles aînées, il part, le 18, pour Castellterçol, où il va passer de nouveau chez ses sœurs quelque dix ou douze jours. Bien que ces séparations répétées soient très douloureuses pour *na Clara*, c'est celle-ci qui a voulu que son mari s'éloigne de cette côte où il était accablé par la chaleur. « *Jo realment — confie-t-il à Enric de Fuentes — fa temps que me sento fluix, però tampoc puc queixar-me de res més determinat. Jo crec que son alts i baixos de la naturalesa que un hom no hi pot fer gran cosa; la fi no serà res que Déu no vulla* ».

Rentré le 24 septembre, avec les siens, à Barcelone, il ne semble point préoccupé de son état de santé durant les premières semaines de l'automne. Mais novembre, si perfide dans ses relents de pourriture végétale, lui fait éprouver un grave fléchissement physique. Le 18, il écrit à Pere Bosch : « *Ja sap la vida retirada que faig, i més ara que em trobo un xic decaigut de salut, dispèptic, amagrit, dolorit de tot el cos... en fin una marfuga d'aquelles que un hom passa de tant en tant, fins que s'hi queda. Jo espero, no obstant, que, si Déu vol, sortiré d'aquesta, perquè l'ànimo és bos i això és lo principal* ». Mais, s'il poursuit sans défaillance son labeur littéraire, Maragall, dans certaines des pages qu'il rédige alors, laisse percer le pressentiment plus explicite de sa fin prochaine.

Rien de plus émouvant que la dernière photographie qui ait été faite de lui. Le col du veston frileusement relevé, les revers rapprochés, serrés dans une crispation de la main droite, geste instinctif de défense, l'homme ne peut dissimuler le frisson, la blessure intérieure, la souffrance de sa chair. Mais le port volontaire de la tête, la flamme vive et claire du regard, attestent la toute-puissance de l'esprit : « *L'ànimo és bo* » !

La beauté de ce visage est saisissante. Ce n'est plus, sans doute, cette beauté fière et impérieuse d'émir qui, au front de ce poète,

semblait appeler le turban ou le casque. Emacié, creusé, meurtri, ce masque rayonne de la noblesse suprême, celle des élus. En le considérant, on serait tenté de le comparer à celui du *Caballero de la mano al pecho*, de Greco, s'il ne l'emportait sur ce dernier par l'éclat fulgurant du regard où se révèle l'étincelle divine. Le chevalier croit, commence peut-être à pressentir le Message, le poète, lui, croit, entend et voit. Hier encore, il tenait trop passionnément à ce monde pour accepter d'imaginer que le royaume céleste pût être plus beau que

aquest cel blau damunt de les muntanyes.

Il lui-était si pénible encore de penser devoir être arraché à cette patrie terrestre à laquelle il tenait par son être tout entier, corps et âme même. Certes, à cette révolte de l'instinct opposant sa foi chrétienne, il avait finalement prié le Seigneur, à l'heure terrible où il fermerait les yeux, de lui en ouvrir de plus grands

per contemplar la vostra faç immensa,

terminant sa prière dans ce cri d'amour et d'espérance :

Sia'm la mort una major naixença !

Mais, aujourd'hui, ce qui n'était qu'une prière, se trouve exaucé, accompli, dans la certitude. Non, ce n'est pas le chevalier qui n'a pas su encore abandonner son épée qu'il faut évoquer, mais bien les voyants dont, à Santo Tomé de Tolède, le Greco a fait les témoins du miracle de l'enterrement du comte d'Orgaz, et qui n'ont plus besoin d'armes puisqu'ils ont franchi le seuil de la conquête éternelle. Et je songe encore aux anges du visionnaire prodigieux, à ces anges si différents des séraphins suaves de l'Angelico, jaillis de l'au-delà comme des flèches tirées sur sa proie humaine par l'Archer qui la frappe pour la sauver, qui la tue pour la ressusciter. A Cauterets, n'était-ce point l'ange d'une autre annonce qui éveillait la fureur sacrée du poète, dans la promesse de l'enfantement douloureux de la Révélation ? A présent, voici les anges qui vont trouer la ténèbre, éteindre la flamme lugubre des cierges mortuaires, transporter une âme à la lumière, au triomphe.

Le 26 novembre, trois médecins se réunissent pour examiner Joan Maragall : celui-ci est mortellement atteint, telle est, hélas ! la conclusion de cette consultation.

Cinq jours plus tard, le malade ne peut plus se lever. Le 5 décembre, l'aggravation de son état apparaît si inquiétante que *na Clara* lui propose d'appeler un prêtre à son chevet. « J'y ai moi aussi pensé », répond Joan. Et désormais, il se prépare à la mort avec

une sérénité égale à sa piété. Le 17, après avoir reçu le viatique, en présence de sa femme, de ses enfants, de plusieurs de ses amis, il dit : « J'ai tous les miens ici, en cet instant. Souvenez-vous toujours d'un acte si beau, que je survive ou non ». Et il dit à *na* Clara sa gratitude de lui avoir donné « le moment le plus heureux de la vie ». Le lendemain, après l'extrême-onction, le mourant bénit ses treize enfants, et leur fait ses dernières recommandations. Il demande ensuite à être revêtu de la bure des tertiaires de Saint-François, et, s'adressant à sa femme : « Et pour toi, l'habit de Sainte-Claire ». Un peu plus tard, il murmura :

— Quelle paix ! Je veux la paix, la paix...

Et, quand il sort encore du silence, c'est pour prononcer ces mots :

— Quelle mort si douce, mon Dieu !

Le 19, il fait appeler le père Miguel d'Esplugues, qui n'a cessé de lui porter ses consolations. L'évêque de Barcelone, deux religieux, d'autres amis viennent serrer doucement ses mains fiévreuses. On l'entend réciter à plusieurs reprises des *Avé Maria*.

Bien avant l'aube tardive du 20 décembre, la nuit s'achève pour Joan Maragall. Son dernier souffle s'est épuisé dans ce cri :

— *Amunt, amunt !*

*
**

« *Sagrat a la memoria d'en Joan Maragall...* », tels sont les simples mots gravés dans le granit du monolithe érigé le 10 septembre 1932, au cœur de la hêtraie d'En Jordà. A la Font del Cubilà, à Sant Joan de les Abadesses, un autre bloc, plus modeste, s'élève au lieu où Maragall conçut *La vaca cega*. Et bientôt, à Cauterets, une pierre, venue de Catalogne, perpétuera le souvenir des séjours du poète dans cette vallée de Bigorre.

Nuls lieux ne pouvaient être choisis mieux que ceux-là pour y marquer le passage de l'écrivain qui les a aimés et célébrés.

*Jo no sé lo que teniu
que us estimi tant muntanyes...*

(1) Vingt-deux ans plus tard, ce religieux devait porter sur « Le Joan Maragall essentiel » un témoignage capital dont je détache ces quelques lignes : « Maragall est mort comme n'a su mourir personne de notre génération. D'autres peuvent être morts aussi chrétiennement que lui, mais nul d'une manière plus splendide, et la splendeur de sa mort n'a été que l'éclat qui couronne la splendeur de sa vie ». (*Obres completes. Obra catalana*, p. 1185).

cette notule poétique suffirait à attester le lien si puissant qui a attaché Maragall aux sierras catalanes et à leurs suzeraines majestueuses, les Pyrénées proprement dites.

Certes, comme je l'ai dit au début de cette étude, faut-il se garder de toute exagération. Ne serait-ce pas diminuer l'étendue et la valeur de l'œuvre maragallienne que d'y faire une part hors de toute mesure à ce qu'elle doit à l'amour de la montagne ?

Il n'en reste pas moins, outre tant de preuves déjà rassemblées de l'influence que ce sentiment si fort a exercée sur l'homme et sur le poète, que Maragall a lui-même défini la prééminence de ce sentiment — associé à une autre inclination, toute voisine et si naturelle chez un Catalan, c'est-à-dire à l'amour de la mer — dans une lettre du 10 février 1904. Après avoir fait l'inventaire de ses rares et rapides déplacements hors de la terre natale — Gênes, Florence et Pise, visitées au fort de l'hiver et en voyage de nocces; en Andalousie, « le moins andalou », Grenade, en hiver encore, et à seize ans, Grenade dont il ne se souvient que comme dans la brume d'un songe; Paris et Madrid, où il est allé « comme n'importe quel bourgeois » — il proclame nettement : « *Lo que he fruit més fundament han sigut els Pirineus i el Cantàbric* ».

Tant de beaux vers, tant de fortes proses l'ont bien montré. Maragall, pourtant, s'est demandé s'il n'y avait pas trop sacrifié à l'art pour l'art. Au printemps de 1903, écrivant à Pijoan, il chante, avec un accent virgilien, les souvenirs et les images des jours qu'il a passés, l'année précédente, à la *masia* du Montseny ⁽¹⁾, puis manifeste brusquement ce scrupule : « *Ai, amic Pijoan, i que literari queda encara tot això ! Dèu meu ! ¿ On és l'expressió pura i plena ? ¿ Com desempallegar-se de tantes i tantes capes sobreposades de literatura perquè aparegui en sa puresa la guspira de llum que hi ha a dins ?* »

Pourtant, s'agissant d'un écrivain qui a su ne déroger jamais à la dignité de son art ⁽²⁾, il ne peut s'agir de « littérature », au sens péjoratif qu'il faut parfois, trop justement, donner à ce terme quand il s'applique à ceux qui usent de leur plume à des fins mercantiles ou pernicieuses.

(1) Ce début de lettre est en réalité un poème que Maragall envoie — en « marquant les vers », avec de légères variantes — à « *L'Il·lustració Catalana* » (*Obres completes. Obra Catalana*, p. 102).

(2) Voir son magistral « *Eloge de la Poésie* » (1907-1909; *Obres completes. Obra catalana*, pp. 668-682) et ce qu'il y a dit des conditions de la sincérité du poète et de sa responsabilité morale.

Est-ce « littérature » qu'une impression recueillie, comme celle-ci, sur une page de carnet, dans l'instant même qu'elle a été éprouvée :

*Vida immortal en les rosades bromes
Del sol ponent damunt de les muntanyes ?*

A coup sûr ce n'est point « littérature » quand, aux premiers jours du printemps de 1906, à peine son fils Ramon vient-il de naître, Maragall écrit, dans une adorable épître en vers à la petite Lola Grau, de la *masia* de La Figuera :

*... el [Ramon] vull acostumar
a correr per la muntanya
(això, és clar, quan serà gran).
I no forà cosa estranya
que l'enviés al Montseny
quan ja siga ben refet.
Ja sabrà que cosa és fred...*

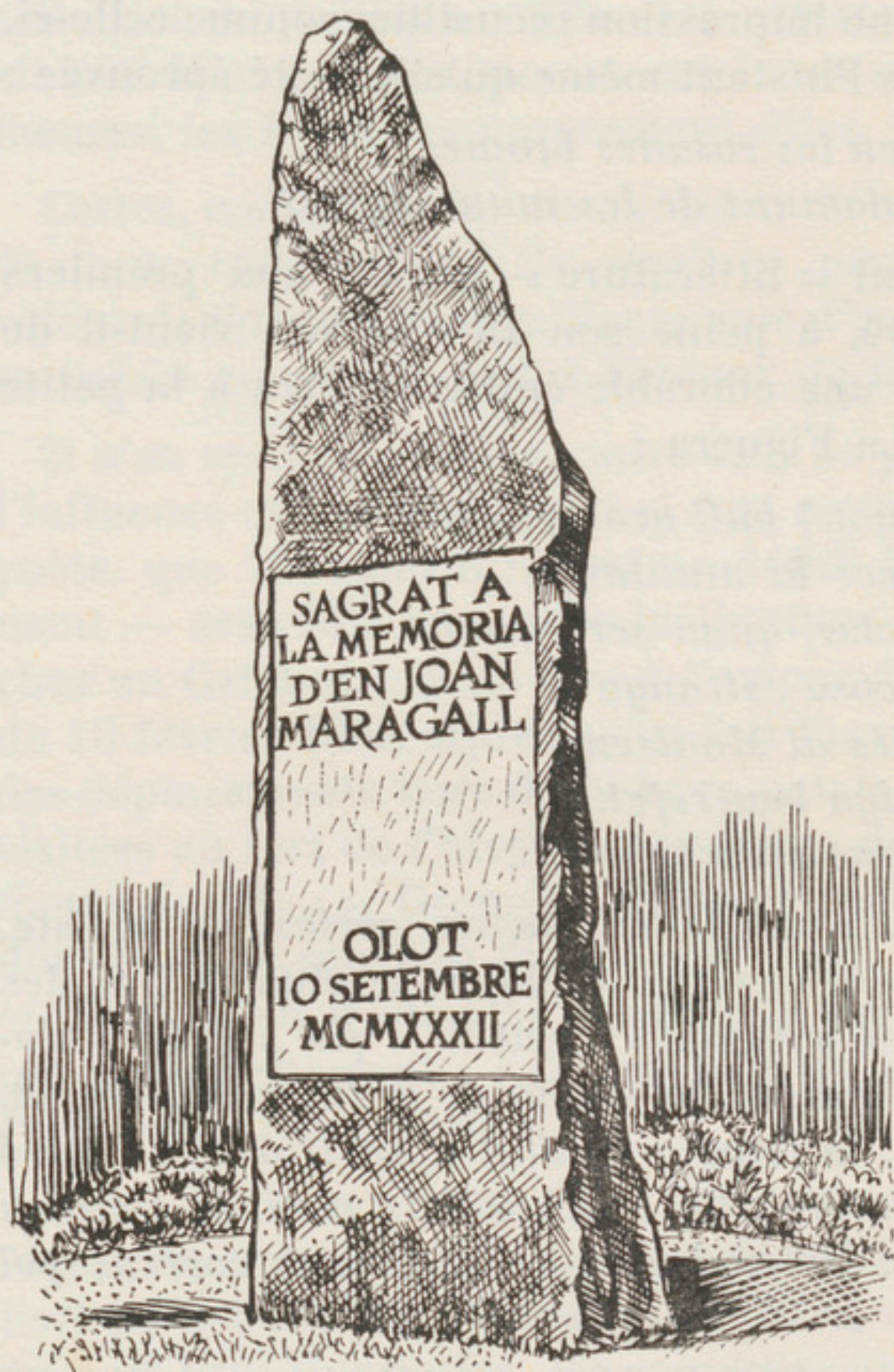
Laissons cela. Maragall a aimé la montagne, certes, en artiste. Mais il y a trouvé bien autre chose que le plaisir le plus raffiné des sens. Là, dans cette « auguste solitude », écrit-il, « *què són les doloroses complicacions del pensament, la passió de la lluita ciutadana, les ferides de l'amor, propi, la frívola vanitat d'un triomf i l'acció sobre excitada, davant de la senzilla dretura dels pins, la flairosa humilitat de les mates i la dolça harmonia del vent corrent pel bosc ?*

« *Tot s'asserena en una contemplació suau, tot s'aproporciona i resta viu : viu, però amb pau. Llavors l'home es pesa i es mesura; sap que el val i el que li manca valer; sent la seva petitesa i la seva grandesa; no es menysprea ni es prea amb excès. Mig riu a les seves febleses, i estima sa força sense orgull; apaigava seus rancors, i es sent superior al dolor de les ferides i perdona a aquell que les causaren.*

« *I ho veu tot tan senzill... No cal més sinó deixar-se pujar dret com els pins i anar lliure i harmoniós com el vent; deixar-se daurar pel sol com les muntanyes i donar humilment, com les mates, l'aroma pròpia...*

« *L'home de ciutat se'n torna a ciutat portant en son cor la mida de si mateix i la d'ella. I els seus amics i els seus enemics veuran en son front la serenitat de les carenes, i en sos ulls, la mirada de les llargues distàncies i la llum dels horitzons llunyans. I davant d'això, l'adulació i l'enveja restaran impotents » (1).*

(1) Ce passage est extrait de « *La Muntanya* », l'un des textes écrits par Maragall pour le livre *Tréa*, destiné aux enfants, paru en 1909 (*Obres completes, Obra catalana*, pp. 727-728).



A Maragall, « plus âme que corps », comme l'a défini si justement Joaquim Ruyra, la montagne a fait connaître les plus hautes exaltations. Si elle n'a pas eu à lui apporter une révélation qu'il n'eût déjà reçue, elle l'a aidé à se rapprocher de cet idéal de pureté et de plénitude auquel il aspirait passionnément, en lui rendant plus évidente et plus immédiate la présence de Dieu. Si, du haut du pic de Costabona, en 1901, il avait déjà entrevu une « splendeur d'éternité », dix ans après, sa méditation de Cauterets le montre plus près du ciel que de la terre qu'il semble déjà avoir quittée.

Dans un poème émouvant, Josep Pijoan lui a prêté ces mots :

*« ¿ Recordes d'aquell dia, dalt la serra,
pujant pel caminet en coste suau,
que el prat era tot verd i resplendia
i ens va semblar que tot allí es fonia,
i vèiem Déu en un esquinc del blau ? »*

... Là-bas, sous les hêtres d'Olot, le bloc géant qui veille sur la mémoire du poète, tendu vers le ciel comme le doigt d'un mage, propose aux hommes qui passent d'entendre le sens de la parole suprême de Joan Maragall, à l'heure où s'achevait son ascension :

« Amunt, amunt ! »

RAYMOND RITTER.

*
**

NOTE

Tantôt grâce aux dates qu'elles portent explicitement, tantôt par comparaison avec d'autres textes ou par rapport à des circonstances déterminées, les poèmes ou les articles utilisés dans le présent travail, ont pu d'une façon générale être situés exactement dans le temps et dans l'espace.

Cela a été malheureusement impossible pour la suite intitulée « *Pirenenques* ». J'incline à penser que ces vers sont antérieurs aux premiers séjours de Maragall à Caunterets, mais ce n'est qu'une opinion toute personnelle. Quant à la petite pièce « *A un torrent* », je ne saurais émettre la moindre supposition.

Les six vers que l'on va lire pourraient fort bien s'appliquer au site de la tour de Blanès, tel que le montre l'une des photographies qui illustrent cette brochure :

*Ai ! caminet, caminet,
ai ! caminet de muntanya
tot carregat de sentors,
dret per la costa solana
no tens més ombra que els pins
ni més flor que l'argelaga.*

Pour ce qui suit, pas de difficulté quant au lieu :

*Les muntanyes (a Olot).
Molts cops me us en veniu cap a damunt
que sembleu una mar esvalotada.*

Mais où et quand Maragall a-t-il ébauché ce portrait :

*El seu rostre de verge muntaynenca
Té quelcom de l'isard, però amb amor ?*

Et il faut poser le même point d'interrogation pour ce quatrain :

*A la llum del sol de Déu,
brillaven al lluny formoses
unes muntanyes blavoses
totes clapades de neu.*

Etudes sur Jean Maragall

En appendice à l'essai que notre rédacteur en chef a consacré au grand poète catalan et qui s'achève dans le présent fascicule, nous croyons intéressant de reproduire ci-après le sommaire du numéro spécial (11-12, année 1961) que la belle revue des Bénédictins du Montserrat a publié à l'occasion du cinquantième de la mort de Maragall :

Paraules de Carles Riba. Maragall ciutada, par Josep Benet; *La poésie de Maragall, aujourd'hui*, par Joan Triadu, Nuria Sales, Joan Argenté, Francisco Vallverdú, Antonio Sala Cornado, Joan Colomines; *Sur le langage de Maragall*, par Maurice Serrahima; *Joan Maragall, et Felip Pedrell : un aspect du Comte Arnáu*, par Arthur Terry; *Maragall devant les problèmes pastoraux de l'Eglise*, par Dom Jordi M. Pinell; *El malentes del « Cant Espiritual »*, par Tomás Garcés; *Comment Maragall entendait la critique*, par Josep M. Capdevila; *Maragall dans la perspective de la plastique actuelle*, par Alexandre Cirici-Pellicer; *« Nausica » fin d'étape*, par Jordi Carbonell; *Une enquête : le souvenir de Maragall. Maragall avant et maintenant*, par Joan Teixidor; *Comment j'ai vu Maragall, l'homme*, par Gençal Lloveras; *La grandeur de Maragall*, par Geoffrey W. Ribbaus; *La pensée sociale de Joan Maragall*, par Salvador Giner; *Joan Maragall et « la jeune génération d'écrivains castillans »*, par Joaquín Molas; *Joan Maragall et Francisco Giner*, par Jordi Cots i Moner; *Considérations sur la bibliographie de Joan Maragall*, par Rafael Tasis.

HOMMAGE A JOAN MARAGALL

Dans sa séance du 19 mai, le comité local d'administration du Musée Pyrénéen de Lourdes, a, sur la proposition de son président, M. Raymond Ritter, décidé de prendre à sa charge les frais de la plaque rappelant les séjours du poète Joan Maragall à Cauterets, qui sera inaugurée dans cette station au cours de l'été 1963.

Ce sera, bien entendu, l'occasion d'un rassemblement, qui s'annonce très important, l'idée ayant déjà reçu l'accueil le plus favorable à Barcelone et à Toulouse, et devant, à n'en point douter, être saluée avec enthousiasme par l'Occitanie tout entière dont Maragall fut le fils fervent et le chanfre passionné.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des travaux du comité d'organisation qui va être constitué d'ici peu et qui, des monts d'Auvergne aux jardins de Murcie, des dunes du golfe de Gascogne et des vignobles du pays bordelais aux vallées du Dauphiné et aux rivages de Provence et de Catalogne, groupera, des deux côtés des Pyrénées, les représentants les plus qualifiés des élites occitanes.

Au Musée Pyrénéen

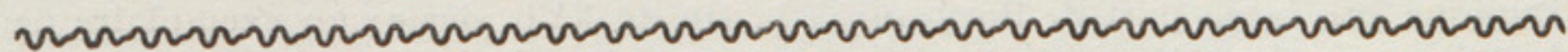
Le Comité local d'administration s'est réuni au château fort, le 19 mai.

Au cours de cette séance dont l'ordre du jour était très chargé, les dernières acquisitions réalisées ont été présentées.

En premier lieu, la section artistique s'est enrichie de deux pièces de très grande valeur : d'abord une étude extrêmement poussée de Jules Dupré, représentant le Cirque de Gavarnie, vu sur le déclin de l'après-midi; ensuite une notation, rapide et lumineuse de Paul Huet — le grand paysagiste, précurseur des impressionnistes, dont une vente récente a attesté le rang élevé qui est le sien dans l'école française du XIX^e siècle — évoquant à l'automne le panorama que l'on découvre du haut du parc national de Pau sur le château et la vallée du Gave.

Les collections folkloriques ont reçu une mée de « pèle-porc » (travail des confins béarno-bigourdans), une grande salière en bois à couvercle (travail basque), et des lanternes qui d'ores et déjà prennent place dans la salle du luminaire.

Pour la bibliothèque, parmi les plus récents achats, on remarque principalement un registre municipal de la ville de Foix, du XV^e siècle, en tête duquel figure un texte de la chronique romane d'Arnaud Esquerrier plus correct que celui qui fut jadis publié, d'après une copie très postérieure, par Henri Courteault et Félix Pasquier, deux lettres, très importantes de Ramond, et les feuillets au complet du guide célèbre de Charles Packe, avec les corrections et additions manuscrites de l'auteur, le tout constituant le texte de la seconde édition de l'ouvrage, avec d'importants documents joints, notamment des lettres autographes du comte Henry Russell.



A l'Exposition Henry IV

Comme nous l'avions annoncé voici six mois, l'exposition Henry IV au château fort de Lourdes avait obtenu, l'an dernier, un succès si retentissant que les Comités du Musée Pyrénéen et de l'Association des amis de celui-ci, ont été amenés à en décider la « reconduction » en 1962.

Depuis plusieurs semaines déjà, elle a donc rouvert ses portes, pour les refermer irrévocablement à la mi-octobre prochaine.

Ses visiteurs de 1961 y retrouveront la plupart des peintures, objets d'art, meubles, livres autographes, etc... qu'ils y avaient admirés alors. Toutefois, quelques-uns des musées ou collectionneurs qui y avaient contribué n'ayant pas cru devoir renouveler leur contribution, il a fallu remplacer les pièces manquantes par d'autres d'intérêt égal, chose qui n'est certes pas allée sans difficulté, mais qui a cependant été finalement réalisée de telle façon que l'exposition, dans sa formule actuelle, ne le cède en rien, croyons-nous, à sa présentation initiale.

C'est ainsi que si l'on n'y retrouve point le portrait de Henry IV, qui avait été envoyé par le Musée des Augustins de Toulouse, ni celui, peint par Porbus, qui provenait du Musée Fabre, de Montpellier, ces deux peintures ont pu être remplacées respectivement par une belle toile de l'école de Philippe de Champaigne, figurant le Roi à la fin de sa vie, et par un portrait du prince, vêtu de satin blanc, d'un intérêt iconographique de premier ordre, provenant du château de Goulaine, près de Nantes, qui reçut la visite du Béarnais, œuvre généreusement prêtée par le marquis de Goulaine.

Le portrait de Sully, de la collection de M. P. de La Raudière, ne se retrouve plus à Lourdes. Mais la Bibliothèque Nationale et M. Pierre Lamicq ont prêté deux exemplaires de la célèbre gravure de Paul de La Houve figurant les traits du célèbre ministre, dont le second a été très soigneusement et très joliment enluminé au XVII^e siècle.

Si le merveilleux manuscrit de l'*Initiatore instruction*, exécuté pour Marguerite de Navarre, aïeule de Henry IV, n'est plus évoqué que par deux diapositives en couleurs, exécutées d'après ses deux plus belles miniatures, la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier — grâces en soient rendues à M. François Pitangue, conservateur en chef — a envoyé le fameux manuscrit de la *Chirurgie* d'Albucassis, ayant appartenu à Gaston Fébus, dont l'écu et la devise — « *Febus avant !* » — sont peints à la partie inférieure de l'encadrement de son premier feuillet de parchemin, tandis que les archives municipales de Toulouse consentaient le prêt d'un de leurs trésors, un volume des *Annales* de la grande cité languedocienne, dans sa magnifique reliure originale, ouvert à la miniature en pleine page, œuvre de Carles Galleri, qui, au-dessus des portraits en pied des quatre capitouls de 1600-1601, montre Henry IV et Marie de Médicis tenant entre eux un amour.

Signalons encore, ici et là, une très précieuse lettre du cardinal d'Ossat, sur l'absolution donnée au Roi par le Pape (archives départementales des Hautes-Pyrénées); la missive de Guy du Faur de Pibrac, dont nous avons mentionné la récente acquisition par le Musée Pyrénéen; une très remarquable vue panoramique gravée du port de Bordeaux à la fin du XVI^e siècle; un exemplaire de la très rare plaquette dans laquelle se trouve imprimée l'oraison funèbre de Henry IV, prononcée à Florence en 1610; une photographie de la magnifique malle du souverain, conservée au château de Cheverny; les comptes des travaux et embellissements exécutés au château d'Issy, près de Paris, et à son « petit Olympe », pour la reine Margot, etc...

Ci-contre : Monuments des Pyrénées. — ST-BERTRAND-DE-COMMINGES (H.-G.) :
Porte de l'ancienne salle capitulaire, au cloître de la cathédrale.

(R. RITTER phot.)





LES MILLE ET UN PICS

LE MARBORÉ

(3.253 m.)

Ah ! non, vous pouvez m'en croire, cette enquête dont j'ai eu l'innocence de me laisser charger, ce n'est pas un « job » de tout repos ! Non seulement j'ai failli m'y rompre le cou, déjà, une bonne demi-douzaine de fois, mais encore j'y ai perdu un piolet, usé trois paires de souliers de première qualité, et presque entièrement dilapidé un trésor de patience que je me sens incapable de reconstituer.

Si encore, au terme de ces escalades harassantes, on avait la certitude d'être payé moralement de ses peines, de trouver un accueil sinon cordial du moins poli. Mais, vous le voyez bien, la plupart du temps, on est reçu plutôt fraîchement, dans tous les sens du mot, par ces beaux messieurs les pics qui, malgré les grands airs de détachement qu'ils se donnent, saisissent toutes les occasions de manifester eux aussi, l'humeur invariablement mécontente et revendicative des gens de la plaine et des villes. Même là-haut, il est donc impossible d'échapper à cette hargne, grogne ou rogne dont parlent certains bons auteurs ? Vous verrez qu'un jour prochain il se constituera une G.G.M. qui, si les P.P. ⁽¹⁾ ne prennent pas en considération l'avalanche de ses « justes exigences », n'hésitera plus à recourir à la seule arme dont elle dispose : la grève sur le tas.

Voyez plutôt. Malgré tant d'expériences souvent désobligeantes, je m'étais mis en route « gai et content, le cœur à l'aise », comme on chantait du temps du Général ⁽²⁾ — « c'était le bon temps », répète mon pauvre père, qui doit radoter un peu... — pour le Marboré. Est-il, aux Pyrénées, un pic vers lequel monte davantage l'enthousiasme des foules émerveillées. Un ciel d'un bleu de satin, un soleil comme il ne s'en porte plus qu'en Espagne, un coquin de vent, venu de Barbastro ou de Huesca, voluptueux et folâtre à nous donner envie de danser la *jota* avec des petites cousines d'Aragon sur des neiges si blanches que l'on aurait pu croire que c'était jour de lessive chez les amours... A défaut de castagnettes, j'en claquais déjà follement des doigts, tout en sifflant un air adéquat.

Las ! le sifflet, je l'eus brutalement coupé, quand, tout juste venais-je de poser le pied sur cette tête vénérable, j'entendis sortir de ses entrailles une voix caverneuse ⁽³⁾ et qui parlait ainsi :

— Ça, monsieur A. Norac — n'essayez pas de dissimuler votre identité, je

⁽¹⁾ C.G.M. : Confédération Générale des Montagnes ; P.P. : Pouvoirs Publics (N.D.L.R.).

⁽²⁾ D'après nos archives, il s'agirait du général Boulanger, bien oublié aujourd'hui (N.D.L.R.).

⁽³⁾ Si notre libéralisme laisse à nos collaborateurs une entière faculté d'expression, nous croyons devoir faire toutefois certaines réserves sur l'audacieuse anatomie des images d'A. Norac (N.D.L.R.).

vous ai parfaitement reconnu — si je n'ai pas de siège à vous offrir, écoutez-moi debout, mais écoutez-moi bien. Vous ne sauriez nier que, comme tant d'autres malappris, vous vous êtes permis, je ne sais combien de fois, de parler du cirque « de Gavarnie », contribuant ainsi à me dépouiller de mon bien, à me voler *mon cirque* et vous osez, la mine guillerette, vous présenter à moi tout de go ?

« Jadis, monsieur, j'ai connu des gens comme il faut et qui n'avaient garde de dérober à César ce qui n'appartient qu'à César. En premier lieu, M. Ramond (de Carbonnières), cet homme si convenable, qui, décrivant mon cirque, a eu l'honnêteté d'écrire : « Cette belle masse est la partie la plus connue du Marboré ». Et, plus loin : « On se trouve (...) dans le cirque même du Marboré, sur ses neiges inférieures, et en face de ses cascades ».

« Trente-cinq ans plus tard, c'est M. le comte de Vigny qui me traite comme on se doit traiter entre gentilshommes :

« *Roc de la Frazona, cirque du Marboré...* »

« Mais il aura fallu que des fabricants de guides *ad usum Perrichoni*, aussi incapables de gravir jusqu'aux cimes que d'en connaître le nom, trouvent plus commode de biffer un acte d'état-civil authentique et fastueux, et d'y biffer mon toponyme pour y substituer celui d'un village dont le seul mérite est que le crottin d'âne y vaut son pesant d'or !

« J'ai dit, monsieur, et vous prie de me laisser en paix, aussi longtemps que vous et vos semblables ne m'aurez pas rendu mon cirque... ».

A. NORAC.

VIDE...

*Emergeant dans l'azur où grailent les chocards,
Où plane le vautour, l'âme perdue s'exalte.
Fantastique vision des sublimes écarts
Où la roche calcaire affronte le basalte.*

*A ciel ouvert, tant qu'on est proche de la nue,
Que l'on y est tout seul, que l'arête est scabreuse,
Un vertige bénin, une idée s'insinue,
A chevaucher deux précipices qui se creusent :*

*Le cœur brisé, l'esprit sous le boisseau feutré,
Perdre pied ! Choir d'un coup dans l'abîme inflexible,
En frôler la paroi de schiste, et pénétrer
En Dieu, comme le plomb du tireur dans la cible !*

ANDRÉ JOSUAT.

IV^e Congrès International d'Etudes Pyrénéennes

Comme nous l'avons déjà annoncé, ce très important rassemblement scientifique aura lieu à Pau et Lourdes au mois de septembre prochain. Nous en donnons ci-dessous le programme détaillé :

MARDI 11 SEPTEMBRE

- 9 heures : Assemblée Générale de l'Union Internationale d'Etudes Pyrénéennes. — Séance d'ouverture du Congrès (Parlement de Navarre).
10 heures : Conférence inaugurale.
11 h. 30 : Réception à la Mairie de Pau.
14 heures : *Travaux des sections* (toutes les séances de travail des sections se tiendront dans les locaux du Collège Universitaire, Villa Formose, allées de Morlaàs).

MERCREDI 12

- 9 heures : *Travaux des sections*.
14 heures : *Travaux des sections*.

JEUDI 13 EXCURSIONS EN BÉARN

matin : Sortie commune dans la zone industrielle de Lacq.

après-midi : Au choix [A¹] Bayonne - Biarritz - St-Jean-de-Luz.

[A²] Oloron - Lescar - Morlaàs - Montaner.

[A³] Pierre-Saint-Martin - Arette - Lourdios - Bedous - Asasp Oloron.

VENDREDI 14

- 9 heures : *Travaux des Sections*.
après-midi : (Excursion [B]). Départ en car vers Lourdes par Arudy - Laruns - Gourette (montée au téléphérique de l'Amoulat). - Col d'Aubisque - Arrens - Argelès.

SAMEDI 15 (A LOURDES)

- 9 heures : *Travaux des sections* (en particulier réunion de la sous-section des Archives, Musées, Bibliothèques).
11 heures : Visite de l'exposition des cartes et documents pyrénéens de l'Institut Géographique National.
14 heures : Visite du Musée Pyrénéen du Château Fort de Lourdes.
17 heures : Assemblée générale de l'Union internationale d'Etudes Pyrénéennes. Séance de clôture.

DIMANCHE 16

Pour les congressistes qui prolongeraient éventuellement leur séjour à Lourdes, le dimanche 16, une excursion au col du Tourmalet et à l'Observatoire du Pic du Midi de Bigorre est envisagée.

D'ores et déjà le nombre et la qualité des participants et la liste des communications que ceux-ci se proposent de présenter, permettent d'assurer que ce Congrès ne le cèdera nullement à ceux qui l'ont précédé, et que, dans toutes les branches des sciences dont relève l'étude physique et humaine des Pyrénées, il apportera à la connaissance de celle-ci une contribution d'une étendue et d'une richesse considérable.

N.-B. — *Toute la correspondance doit être adressée au Secrétaire Général de l'Union Internationale d'Etudes Pyrénéennes, M. Pierre Barrère, Faculté des Lettres, 20, Cours Pasteur, à Bordeaux.*

Notes d'onomastique gasconne

A propos de l'HISTOIRE des NOMS de BIGORRE

Sous ce titre, M. Osmin Ricau vient de publier une étude (2^e édition, Bordeaux, Imprimerie Taffard, chez l'auteur, 116, Cours du Médoc, in-8° carré) qui, naturellement, si elle porte sur l'origine des noms de personnes, rejoint *ipso facto* celle des noms de lieux et par conséquent l'ensemble de la toponymie gasconne. Son intérêt est donc général et c'est de ce point de vue que nous nous proposons d'en traiter ici.

A la fois écrivain d'oc, essayiste fantaisiste jusque dans ses lettres à la Tristan Derème, peintre-décorateur et dessinateur de vif talent, M. Osmin Ricau, Bordelais d'adoption, est Bigourdan de naissance. Dans ce livre, d'une typographie parfaite, qui se situe à mi-chemin entre le travail scientifique et les vues d'amateur, il soulève des questions passionnantes. De toute façon, il donne beaucoup à penser et à dire, sa méthode — parfaitement valable en soi — consistât-elle à relever dans le *Dictionnaire Béarnais et Gascon*, de Simin Palay, les conjonctions qu'établit celui-ci entre les noms communs et les noms de personne (et de lieu). A quoi le *Dictionnaire Béarnais*, de Lespy et Raymond, qui sent autrement l'aigle, le petit chef-d'œuvre de Lalanne et Bouzet, *Du Gascon au Latin*, enfin *Le Gascon étymologique*, par l'Allemand Rohlf, apportent de précieux compléments. Non moins utiles à cet égard, s'avèrent le *Dictionnaire des noms de personnes*, de Dauzat, et la *Toponymie de la France*, de Vincent. On nous permettra d'y joindre quelque peu de notre expérience personnelle et landaise.

En dehors d'étymologies vraies et plus ou moins faciles, l'étude de M. Ricau appelle quantité d'ajustements, de redressements et de mises au point. Si les erreurs flagrantes y sont peu nombreuses, l'auteur fait souvent preuve d'une confiance excessive ou même imprudente. Sur ses « origines », cinquante pour cent paraissent heureuses, avec de bonnes remarques historiques et folkloriques, d'une intéressante venue, s'il est permis de regretter l'absence d'une table. C'est sur l'autre moitié que nous ferons porter nos observations.

*
**

Autour de *caze* (maison), d'où *casaou* (*casale*, jardin de la maison), M. Ricau veut voir dans *cazères* un pluriel (plusieurs maisons); à *cazala*, Bouzet et Lalanne donnent le sens précis de « enclos de la maison »; Dauzat, de « maison chétive » pour *casaux*.

Tanque désigne une clôture de pieux... ou un marchand de pieux. Mais *Desclaux* a-t-il le radical *pal*, *paou*? On peut en douter. *Navailles* (nouveau pour « terre nouvelle ») est ici rapproché de *novalia* (terres neuves), comme

navères, nabères (naves ?). *Treyt*, nom de personne, peut-il être rattaché à *treytin* (terre défrichée) ? On verra, dans Palay, bien d'autres sens ou formes voisines de ce mot.

Au départ, *Borie* signifie bien « maison rurale isolée » (Dauzat), comme *La Boetie* dérive de « petit bœuf », et *Vaquerie* est le nom d'une tenure à vaches.

Laëns est-il « dans le bourg » et Lahore « en dehors » ? En tout cas, *barri*, n'est pas le bourg, mais la « barre », le rempart qui l'enclôt, d'où « le faubourg » — et celui qui y habite. *Bourgade* est le quartier d'un bourg, le petit bourg. Le Bourg-Neuf s'ajoutait au Bourg-Vieux, Bourg, au contraire, de l'opinion de M. Ricau, était l'agglomération initiale (le « bourgeois » y habitant) et non « hors les murs ».

Cornet veut-il dire « corne », « coin », ou « marchand de cornes » (sinon, diminutif d'« homme trompé » ?...) — *Cloché* peut provenir de « clocher » (de l'église), mais il y a *cluché, cluqua, cluque (tas)*, (sans parler de *clouque*, la poule qui glousse et couve...), et il y a des sens dérivés, Palay donnant encore d'autres significations pour des formes phonétiquement voisines.

Cayré n'est pas seulement l'angle droit d'une place, mais le tailleur de pierre, une maison près d'un roc (de pierre). *Sabathé* est exactement « savetier ». *Lafaille* est-il près du feu de la Saint-Jean (halhe), ou plus simplement un marchand de torches ? Sans parler d'une confusion possible avec *Lafage* (de *fay, hay, fagus*, hêtre) ?

Taste, Lataste, c'est l'endroit où l'on « tâte », l'octroi de chaque petit bourg. Mais *Agulhé* n'a rien à faire avec des aiguilles tâtant ici paquets et colis : c'est le surnom de toucheurs de bœufs à l'aiguillon ; et *Guillem* peut procéder de Guillaume (sinon de *cuilher*, marchand de cuillers ; ou de « cueillir », aller chercher ?)

Penin est donné au sens de chose « qui pend » ; on y verra plutôt « petit bout », « petite chose ». *Escourre* est bien « s'ébouler », mais indique aussi, à l'origine, un courant ravinant le lieu (d'où *Lescury* ?). *Carassus* vient-il de *care* (visage devant) ? Palay donne aussi à ce mot, le sens de « talus ».

Somprou, est-ce « à l'ombre » ? (comme *Hubac* est certainement *opacum*, le versant opaque, ombragé) ; mais d'autres veulent y retrouver le radical *soum*, « sommet ». *Lescure* est-il un endroit sombre ? D'autres veulent y voir une contraction de *l'escuderie* (l'écurie). *Causse* peut nommer un marchand de *caousses* (bas, chausses).

Sarrat, Dussarat, Sarrade, appellent toute une discussion : *sarrat, serra* (serre, hauteur), ou *sarrat* (enclos, endroit serré) ; depuis Dauzat, *Sarrie* (avec l's du gascon du Comminges), vient de *arriou*, ruisseau. D'autres songent, à tort, à *sarri* (isard). *Sarailh*, (d'où *Sarralhé*) paraît bien être « serrurier : Je ne pense donc point, avec Palay, à *sarrailh* (domaine enserré, d'un seul tenant), encore moins à *arrailhes*, éboulis. Quant à *Sarroulhes, Sarrouilles*, Dauzat le rapproche de « lieu de pierrailles », « décombres ».

Si *l'Estrade* (*strata*, jadis voie romaine possible) s'est étendu à grand' route, *soustradje* « soutrage », est autre chose : « litière » (*substramen, substrata*). *Cayre-hourcq* (carrefour) n'a rien à voir avec le radical *cayre*, pierre : c'est le latin *quadrifurcus* (à quatre fourches ; cf. au pays bayonnais et béarnais, encore de nos jours : « Quatre ou cinq cantons »). D'après Palay, *Carrive* est un « chemin creux encaissé ».

Voici qui est plus important : d'Auch à Bayonne et Mont-de-Marsan, les pittoresques *pusterles* ne désignent point spécifiquement un couloir en pente, mais une porte dérobée, de derrière, donc une « poterne » (*posterus, posterula*).

Angos, *angoust* (*angustum*) est bien un passage étroit. C'est maintenant, le sens heureux de *trabesse*, *trouesse* : « chemin de traverse ». *Tapie* est bien un « mur de terre », en pisé ou torchis. *Pistre* n'est pas que *pétrit*, (par ailleurs que signifie *Pétriât* ?), mais plutôt *pite*, *pitangue* (pointe de roche).

Padèle est bien « sablière »; *grèze* « pierre » (de grès). *Marlère* (marnière) a pu se confondre avec *merlère* (racine : merle, nom de personne). *Arrieu-Merlou* est plus que vraisemblablement le « ruisseau des merles », non « de la carrière à marne ». *Trouette*, est-ce bien une petite truite ? Ou *truhète* (petite truhe) plutôt ? *Larré* (*Larrey* ?) vient-il de *laré* (foyer) ou de *darré* (maison en arrière du village ?) En tout cas, je ne vois point un rapprochement valable avec *arouille* (fossé).

Venons-en à ceci, qui est plus grave : *Lavedan* nous est donné comme dérivant de *Bédât* (endroit clos) : Nous y voyons plutôt un nom latin en *anum* (Cf. Vincent, *Toponymie de la France*). — De même pour *Artagnan*, non point, sans doute « plage à gravière », ni *artana* (verveine). *Salles* vient non du latin *cella*, mais du francisque « sal » : on ne saurait y voir « sale » !..., mais « maison de haut rang » (avec salle de réception) si l'on veut, la signification première étant : maison ou petit manoir fortifié au moyen âge.

Montestruc n'est point sans doute le mont où l'on s'est alors donné des coups (*trucs*), mais peut-être le mont d'Astruc (*astruc* : chanceux, heureux; *mal-estruc*, maladroit).

M. Osmin Ricau n'a point davantage trouvé le sens mystérieux d'*Astugue*, mais il veut rattacher *Lesca* à *èsque* (paille, sorte de jonc) : or, le mot vrai est *sesque* (*sesca*, glaïeul des marais) — tandis que *Lesque* est une personne, mince, d'après Bouzet et Lalanne.

Trouillet est rapproché de *droulh* (chêne rouvre) : c'est oublier *troulh* (possesseur de pressoir). *Auba* ne se limite pas à « saule blanc » (*albus*), mais s'applique aux demi-arbres de tout fourré de ce type (*aubarède*). *Saligue* (sau-laie) a pu donner *Saligos*. *Geou* est le gui; il est possible qu'*Augeu*, *Ogeu* soit la plante dite yèble (mot proche du précédent; cf. Géou dans les Landes près de Labastide-d'Armagnac). *Sayous* n'est pas *say* (ajonc), ni « porteur de saie » (Dauzat), mais « personne grasse » (*saginosus*; Bouzet). Faut-il voir dans *Haulon* le « long hêtre » (*haou*, *fagus*), ou *Aulon*, à *l'oum* (endroit à ormes ?). *Aouëlou* est aussi « aïeul » en Lavedan (*abuelo*, en castillan).

Aouséré, d'après M. Ricau, c'est l'érable : nous y voyons l'« oiselle », comme en français. Et je ne trouve nullement le bois (sacré) des tilleuls en *Lu-tilhous* (*tilhous* est « flexible », « tendre »). *Tayan*, *Tajan*, est un nom romain en *an*, autant que « if » (*tatch*). (*Tachon* vient de l'homophone tout différent *Tach*, blaireau : comme il est des « renards ». *Bouscat* et autres noms semblables se rattachent à *bosc*, (bo(u)squet, etc...) et non à *bach*; « buis » (qui a donné Bussières) n'a rien à voir ici. Quant à *Boussagol*, Dauzat le rattache au nom de lieu « Boussac ». *Burguière* dérive bien de *bruc* (bruyère).

Mont-pezat est le « mont pénible » et non le *Mont-bedat* (défendu). Dans *Mont-amat*, je ne me hasarderai pas à voir le « Mont Aimé » ou « d'Amat » (nom de saint ou de personne). *Larribe* est exactement la rive, d'où, nous dit M. Ricau, *Ricau*, *Arriau*, *Darricau* (rive creuse, enfoncée, profonde); mais *ric* est aussi un bout de sillon (cf. Palay, Dictionnaire supplément) si *Darrigues* paraît se rattacher à *arriga* (*Darrigade*, arracheur ?). *Cassagnabère* c'est « la belle châtaigneraie » (non la nouvelle, neuve châtaigneraie). Pour *Gachassies*, notre auteur renvoie à « chêne » (Cassin) : on préférera « gache », dans Dauzat. *Lacau* est-il « canal » ? Dauzat indique *calm* (chaume, haut plateau dénudé).

De Colonque, Caulonque serait-il résulté, si on a voulu y voir « queue longue ». Dauzat renvoyant à « colon, endroit habité de colons, *colonica* » ?

Espo(u)nne est plus précisément un ravin, un précipice. *Cabe* désigne un creux, une grotte (espagnol *cueva*), le sens de « profond » ne faisant que s'y ajouter. *Coutet* est-il à rapprocher de *Lacontre* et de « brèche, faille » ? Dans Palay on trouve aussi « chignon » pour ce mot...

Tuc, turon (deux mots ibères et prélatins, distincts sans doute) ont-ils donné Ducuron selon M. Ricau ? Plus sûrement *Du Thu* (du Tuc). Ici encore, l'auteur rattache *Berducat, Berduquet* (*Perducat* ?) ; d'autres y verront le radical *bêrd* (vert). En tout cas, le célèbre toponyme gascon *La-Técoère* (Técoire) n'a rien à faire en l'espèce : c'est la place attenante au bourg, le jeu de mail, l'endroit où l'on joue aux boules, où l'on pousse aussi la *técou* (boule) ; cf. Amou, en Chalosse, et nombre de villages gascons) : nous apportons ici cette étymologie heureuse.

L'Espiau est un endroit couvert d'épines, et non d'épis. Comme *Breuil* (mot gaulois) signifie « taillis ». *Lanusse* vient bien de « lande » (*lanuch* : terrain à lande très maigre, Palay). *Pourga-lanne* est bien connu (« purger la lande », nom du sarcleur).

M. Ricau recherche dans *pimpou* le bouton d'or (ne serait-ce plutôt le *pimbou*, thym ?) et dans *arrousèle* le coquelicot (qui en tout cas a d'autres noms) : la racine est ici « rose » (sauvage), d'où *Darrouzé* et sans doute *Darroux* (si *D-arré* est la maison « de derrière »).

Les plantes à cailler le lait ont du donner *Caillette*, mais non *Galia* (de Galien), ni *Galiés, Galéré* (de « galler » — latin *gaudere* — s'amuser ; Rue de Galles, rue des maisons publiques, à Bordeaux, ainsi nommée jusque vers 1930).

Etang (étang) vient de « stagner » (*stagnare*, non de *stare*). Quant à la vicomté de Lomagne (il suffit de lire le nom latin de moyen-âge), c'est une aimable fantaisie d'y voir le « pays des ormeaux » (*L'oum*, latin *ulmus*).

*
**

Dans le travail dont il s'agit, le chapitre relatif aux prénoms est particulièrement bien venu ; mais, à nouveau, il ne pêche point par excès de prudence, au contraire : on pourrait dire un peu vulgairement qu'il y a ici beaucoup à boire et beaucoup à manger. *Sentouré* est sans doute Saint-Orens ; *Capra* vient de (Saint) Caprais ; *Epiphane* (jadis) de (Saint) Epiphane plutôt que de l'Epiphanie elle-même. *Jourguet, Jorly*, est bien (Saint) Georges, mais *Bidaillet* dérive-t-il de (Saint) Vital ? Il y a *Bidalhe* (lambrusque, vigne sauvage). *Loubet*, est-ce (Saint) Loup, ou plus simplement et plutôt « Loup » (un homme sauvage, un loup, surnom d'homme farouche). De même, pour *Bonnet* = (Saint) Bonnet, on songera à bonnet — marchands de bonnets tout court. Quant à *l'estelle* = l'étoile, c'est une étoile (un carrefour de chemins rayonnants le plus souvent), non une Sainte-Estelle inconnue chez nous, sinon en Provence avant Mistral. *Cier* est-il (Saint) Cier et non « cendre » (qui se dit avant tout « brase », en Gascogne) ? Dauzat confirme que *Jo(u)rdan* peut avoir pour origine le Jourdain sacré. Il est beaucoup plus douteux que *Crouzat, Crouzet*, évoque les Croisades, mais, tout simplement, les multiples sens de « croix ». Sans chercher un « *miu* » pour mille, que *miugrane* soit la grenade aux mille grains ; mais je ne vois point dans *La Miossens, Mieussens*, ...les mille saints de la Toussaint. *Mariens* ne vient pas de Marie, mais de (Saint) Marianus (ici encore, cf. Vincent). *Magenc* peut vouloir dire « né en mai » ? Palay est à rattacher peut-être à

(Saint) Palais (Pélage, Palayo) beaucoup plus que *Palassies*. Plutôt que Loup, *Lubet* est-il un lunatique, un mal luné (*Luë*, lune). *Germé* est bien Germain, mais Garbaye est l'aiguille de pin, pourquoi alors y rechercher Saint Gervais (d'où le sens de « peu de chose ») plus conjecturalement ? M. Ricau donne *Arnaud-Sanche* pour Arnozan, encore Sanche pour *Senchou*, trouve un Saint Lannes pour *Lannes* (*lane*, la lande, suffit le plus souvent) et un autre saint obscur, Derens, pour *Senderens* (sans songer à *sindères*, radical *Sende*, sentier). *Doat*, *Donat*, est un enfant adopté, mais aussi, de façon plus générale, un « Donné à Dieu », un Dieu donné ou par Dieu donné, dans toutes les acceptations du terme depuis le moyen-âge... Le juron « Corps de Dieu » signifie par Dieu, par son Eucharistie, sans qu'il faille recourir à la Fête-Dieu (du Corps de Dieu), d'où Cor-de-Dieu. *Marc* est bien (Saint) Marc, mais n'a rien à voir avec les innombrables *Marque*, *Marquet*, *Lamarque*, etc... (aux sens divers mais voisins, et nullement hagiographiques (cf. Lespy).

*
**

Dans *padouen* (latin *patentem*), M. Ricau retrouve le « lieu ouvert » (car opposition à *bedat* : défendu, clos), le commun ou communal; il y identifie *pradal*, à tort (= étendue de prés, vaste pré), *pradeu* étant le préau. *Routgé* peut certes être Roger-Barenne, Baretnau (l'endroit clos nouveau). *Bidouze* ne semble point venir de *Vital* (cf. Palay). *Candarré* (même avec une mauvaise graphie) est le « champ de derrière ». *Bayart* peut couvrir des confusions avec *balhart* (orge), ou *bayart* (civière). Manaut, Menaut (d'où *Menauthon*, nous dit M. Ricau) est un homme menu (d'où le prénom). Palay nous livre aussi : manaut = manœuvre qui travaille de ses mains. Et l'on nous parle encore, à ce propos de « manant », au sens de « paysan », avec le sens méprisant que l'homme des villes y attache parfois. En *Lavit* on voit ici Lavigne, mais il y a tous les *Lavie*, au sens à éclaircir (cf. Chemin, Duchemin, Via).

Ladevèze serait un « defendere », un lieu défendu (*bédât*) : Dauzat le confirme, mais il faudrait voir Vincent. *Devise* a le sens de propriétés divisées. Mais que veut dire *Lalère* ? Quant à *Vidou*, faut-il y reconnaître (Saint) Vital, Vidal (cf. Le Frèche et Saint-Vidou, près de Mont-de-Marsan) ? *Poulet*, est toujours petit Paul (« petit poulet) est devenu un terme d'affection, comme « poule »...).

Il est beaucoup de *Merle*, mais *Merillon* a pour source « e(s)mérillon », d'où « homme au regard vif ». *Laur* (labourer, latin *laborare*) a pu se confondre avec « laurier »; on ne saurait y voir *Laas* ni *Dulas* (sur *Belleau*, cf. Dauzat). M. Ricau voit dans *Bruzau*, *Brusou*, une terre émietée, brisée — *Boubée* serait la « boubène » (terre friable du Gers) ce qui est préférable à « bobée » de Dauzat (maladie des yeux !...). *Baubi* est « bègue », *Batby* « en avant de la voie ». Majesté n'est point Sa Majesté royale ou impériale, mais le fermier de la majesque (important impôt communal sur le vin) d'où, aussi, marchand de vin. *Mayenc*, serait « mage », « majeur ». Au compte des enfants successifs (*Dussau* : deuxième), *mayou* a un sens plus général qu'« aîné » (supérieur, etc...). *Setou* (comme *sétine*, *cétine*, avec une faute d'orthographe) est le « septième ». *Tardieu* a aussi le sens de « lent », « en retard ». Edmond, ou plutôt Raymond, a-t-il donné *Mound(ette)* ? *Mazel* est-il toujours le « boucher » ? Nous y verrions plutôt *mas*, maison isolée (Dauzat). *Laveillé* est l'« éleveur d'abeilles » (cf. Dauzat). *Balencie* ne vient pas le moins du monde de Valence, mais qualifie la « vaillance », « un homme de valeur ». *Batailhé* n'est pas un fabricant de sonnettes (au *batalh*, qui bat), mais un tempérament batailleur, querelleur. On renvoie à chanvre pour *Camboué* ? Palay en fait un champ, une terre labourée

(par les bœufs). *Camicas*, *comescasse* se rapproche de *cami*, chemin. *Pigue*, vache bretonne, blanche et noire, a la couleur « pie ». *Blanc* est, d'abord, un homme aux cheveux blancs. Dauzat donne le sens d'*Alquié*. *Béguère* n'est certes pas une vigne au féminin, mais, comme Labéguerie, l'« endroit du viguier » (*bégué*). On nous donne pour *Auribat*, la vallée des forges (*haur*). Mille pardons, au moins pour le petit pays landais de Saint-Geours d'Auribat ! J'y vois le val d'Adour (latin *aturus*), mais je ne l'accepterais nullement pour le « Val d'Or » ! *Beyrie* n'a rien à faire avec un atelier de vitraux ou de verrerie, également rares : j'y vois, avec Bouzet et Lalanne, la « bouverie » (ceci explique seul l'abondance gasconne des *Beyries*). *Desclaux* vient-il de « clous » ? Avec Palay, nous y rencontrons une maison « dans un enclos ». *Bérot* a-t-il les yeux vairs ? Mais, d'après Palay, c'est un diminutif de *bèt* (beau). En *Camélat*, avec Dauzat, nous distinguons un homme « à grandes jambes ». Plutôt que « fils », *fiis* est *fines*, *hinx* (limites). Depuis au moins Philéas Fog de Jules Verne, nous ne songeons nullement à un *Filhastre* (beau-fils gascon), pour Philéas, et nous renvoyons ici aux grands dictionnaires français... *Touton* n'est que « tonton » (« oncle » enfantin). Et tous les Landais du pays d'Arcachon s'appellent cousins, *cousiots* (petits cousins) : ailleurs, le sens est le même, *Pédezert* est simplement au pied du *yert* (latin *erectum*, la croupe couverte de landes).

Quant à *Bordaguibel*, nom basque, il suffit de se reporter aux *Apellidos vascos*, de Michelena, pour voir dans la borde de « guibel » sa partie postérieure. *Pédebidou* reste mystérieux (Bidou, d'après Dauzat serait une marchand de grelots..., l'endroit où il habite). Est-ce Pierre de chez Bidou ? *Mouton*, ou *bélier*, c'est l'appareil (à tête de mouton) qui enfonce les gros pieux. Nous y voyons plus simplement un sobriquet (« doux comme un mouton », etc...). Je reste sceptique, malgré Dauzat, sur Vivés, « gardien de viviers » (*Bibes*, *Vives*, etc...). *Guinle* n'est pas un aigle en cage, mais *guilhe* (cerise). Fenil veut dire « faucheur ». *Féas* (foin) est rapproché de Théas par M. Ricau. Un vieux texte sur les « fenas de fenestres » prête encore à beaucoup de discussions (est-ce tout simplement le foin aux ouvertures (du grenier, de la cabane, etc..., le bétail prenant le foin « aux fenêtres (des cabanes), d'où *fenestres* a pu s'élargir en « cabane à foin » ? Dans *Beau-marie*, M. Ricau voit « bec de lièvre » ; *Menjou*, « petit », « moindre », a pu se confondre avec *Domenjou* (Dominique). Sur *Canet(o)*, renvoyons à Palay (*canet* a été aussi le chanvre en Bigorre). *Caub* est « chauve » dans *Caupenne* (la hauteur chauve). Sur Berrut, on verra Palay. Pour nous, *Bautiaa* est à discriminer de Baudéan, nom de lieu en *an*, le premier restant difficile à expliquer. *Lannemezan* est bien la « lande du milieu », entre Bigorre et Comminges, précise M. Ricau.

*
**

Le paragraphe relatif aux noms de vaches est plein d'intérêt (*Marti*, bœuf « Martin » ; et *Youan* « Jean » ; chacun à sa place dans l'attelage de la charrue). *Mulet* est un bovin brun noir, assimilé par Palay à *mouret*. *Mascaret* est sans doute « tâcheté ». *Couhet* n'est pas « coiffé », mais « dépourvu de cornes » (« aux petites cornes » ; cf. Palay). *Castay* est « brun », exactement « châtain ». *Po(u)lide* est « joliette » (polie). *Houchette*, *houtchète* a les cornes en avant (Palay). *Aubi* n'a rien à voir avec Albine !... mais est « blanche », « blancheâtre » (*Haubine*). *Cardi*, désignerait la vache de teint brun, comme chardonneret (mais celui-ci ne l'est guère, il a au contraire les ailes rayées de rouge, comme la robe d'un cardinal. Pour *Cardine*, Palay donne « vache grise ».

*
**

Il faut quelque imagination ou s'aventurer à l'excès, pour voir dans *couhitte* (limite, confin, *confinia*) *cau hitte*... *Marcadau* est la place du marché, mais non « marque de haut ». *Mounique* n'a sans doute nul rapport avec (sainte) Monique, mais est le féminin de *moune*, *mounic* (singe, cf. espagnol : *mono*, *mona*, etc...). *Bouzigue* est, même loin de chez nous, *bodica* (terre en friche; cf. Palay), si *Boudique* est bien *apoticha* « cellier », « apothicaire » (cf. Bouzet). *Gaillardet* (du diminutif de « Gaillard ») rejoint *guilharet* (guilleret) d'après le chant du moineau. *Azet*, nous dit M. Ricau, est abrité du vent (?). En tout cas, rien à voir avec *aset* (acide) : c'est plutôt un nom de lieu (*Azet*, cf. Vincent). *Soubiran*, *superanus* « supérieur », ne se limite pas à définir une maison en hauteur. Continuant à être souventes fois assez peu heureux, notre auteur rapproche *Biran* de *bira* (*vivare*, tourner) : c'est un nom de lieu en « an » (de *Virius*, *Virianus*, peut-être).

Quant aux noms de bastides, sur Tournay renvoyons au livre classique de Curie-Seimbres (*Rensou*, plutôt que *Ranso*, étant le nom primitif — avec quelle signification ? — *Fleurance* ne peut être que Florence (cf. Milan, Grenade, Pavie, etc...) mais non Florent ou Saint-Florent).

Esquerre est bien connu comme un « gaucher » (et non *esquire*, fabricant de sonnailles !). Par contre, *Peyruquéou* semble bien être « perruquier » et *Panissé*, celui qui fait le pain. *Manestrau* est un artisan (cf. Lespy) et non un « ménestrel », si les deux termes ont pu se confondre (cf. Palay). *Magne* viendrait de (Saint) Magnus, d'après Dauzat ? *Domec* — de *dominicus*, écuyer, petit noble — s'est fatalement confondu avec *Domenjou* (Dominique), *Domecq* ayant aussi le sens de domaine noble. *Belin* ne vient pas de *bayle*, mais de *bélier* (cf. Palay). Plus mystérieux, *mate* était « touffe », « buisson », voisin de *Matiu* (Mathieu-Matti, lonne. Nous ne rapprocherions point pour notre part *Adoue*, *Ladou*, de l'Adour (doux étant un surnom de personne douce; j'en connais à Beylongue, dans les Landes, loin de l'Adour). *Menjou* est « petit », « dernier » (cf. Palay), si le mot a pu se confondre aussi avec *Domenjou* (Dominique). *Bazergues* est un nom de lieu (cf. Vincent). *Molle* (meule, moulin) est à discriminer de « motte ». *Beroy*, joli (et si typiquement gascon) n'a rien à voir de toute évidence avec « Breuilh », sinon par pure fantaisie. *Gaillard* (vigoureux, audacieux, qui a de l'entrain) ne saurait présenter aucun rapport avec « guet », « guetteur ». *Barbe* peut remonter à la populaire (Sainte) Barbe, mais être aussi un homme à barbe. *Roumagère* (fromagère, en Normandie = marchand de fromages) viendrait-il de *Ro(u)mat* (pèlerin de « Rome », ou pèlerin tout court) ou de « lieu de ronces » ? *Mont-espan* est-ce celui d'Espain (cf. Froissart), ou le Mont qui fait peur, de l'épouvante (*espanta*) : ce n'est sûrement pas le mont des pieux (*paous*); encore moins, *Pardailhan*, n'est le parsan où l'on fauche (*dalha*); on y verra un nom romain en « an, anum ». Pour *Antin*, Palay donne bien *antis*, chantier, mais la chose paraît douteuse. *Tuyague* est le *touya*, la « tuie », mais répandu partout, n'a rien en soi de « terre comtale » (cf. aussi *Touyarot*). Mais que veut dire la côte du Mastrot ? *Candau*, *cantaou* est une pente. On ne fera pas provenir *Brugn* de ruche, mais de « Brun », « Brunet », « Brugnou », (cf. Dauzat); *brougna*, c'est encore « vendanger ». *Esco(u)ndeaux*, est-ce la (terre du) Comte ? *Caune* en Languedoc a le sens général de grottes; nous ne nous risquons point, certes, à en tirer *Gonnés*. *Trames-aygues* n'est pas « entre deux eaux », mais bien « au-delà de l'eau » (cf. Lespy, *Trama*); *Raviel* (Praviel ?) vient-il de Gabriel ? mais *Ravier* est un marchand de raves. *Subercaze* nous est cité comme une maison d'au moins un étage; mais c'est encore un lieu au-dessus

de la maison. *Laplagne* peut être valablement rattaché à « plat » (*Laplane*, etc...), bien que Dauzat songe à « la platane » (*la*, l'un de ces changements d'articles définis, comme « *la lèbe* » pour « le lièvre »). *Coral*, *Courau* est le chêne, en chêne (serait-ce en cœur de chêne). M. Ricau fait de Matalen, Madeleine; mais Matèle est la femme de Mathieu, et c'est là Mathurin, dit Dauzat. Si *Guichot* (cf. Dauzat) est un diminutif de *Guiche* (écrit Guissen), qui nous dira le sens de ce dernier nom ?

Suberiou peut bien venir de Saint-Cyprien, si *Suberine* est la fille « aînée » tout simplement. *Esclarmonde*, est-ce « Cla(i)r » et Mundi » (Raymond), la ville des Raymond de Toulouse) ou tout simplement un Clermont, d'où le nom un peu artificiel d'Esclarmonde ? *Brau-hauban*, est-ce *brau* et *auban* ? (*Braou* est « jeune veau », comme il y a *braou*, marais). Dans *Arrou-turou*, je ne vois nullement *turon*, mais « la-ro(u)-ture », un roturier. *Saint-Armou* n'est pas Saint-Amour, mais Saint-Arroman (Romain). *Bonnefoy* est un homme de « bonne foi », sans aller chercher le catholique face au protestant des guerres de religion (même si « par ma foi » est resté un juron). *Mandré*, chasseur de mandres (renards, comme Boup, latin *vulpes*) ? Que non point : Palay donne *mandrét(e)*, personne mince, d'où futé, rusé. *Preguandayre* est un rebouteux, oui, mais qui guérit en disant des prières (voir Palay). *Barquissau* procède-t-il de *barquis*, soufflet de forge ? Dauzat le fait dériver de *barque*. *Honta-gnère* n'est pas « fontaine noire » (ce qui n'aurait pas grand sens) ! mais « fontanier », « puisatier ». *Rouzier* prête à bien des confusions : « roseau » (Dauzat), « roux », « rose », *arrousié* étant même, dans la montagne ossaloise, un gardien de chevaux (rosse, roussin); en tout cas, je n'y verrai point avec M. Ricau, un marchand de chandelles de résine. Il en est de même pour « Caussié », « Causade », pour *Lacaussade*, (La-chaussée), il s'agit de celui qui habite sur « la chaussée » (la rue principale du village, souvent, au dire de Palay). A *Caussé*, Dauzat donne « marchand de chausse »; en tout cas, on écartera ici *causie* (chaux). *Bonnaud*, *Bonnasses*, *Bonassies*, est bon, brave. Nous trouvons très difficilement pour notre part *l'hérété*, *l'her* (l'héritier), dans *De-ler*; Palay donne plusieurs *ler*, à sens divers, aucun n'étant satisfaisant ici. On ne sait si *Ader* est le lieu dit Adé (cf. Palay), ni si *Asté* serait (*h*)*ast* (*aster* à Bayonne, fabricant de lances) (1). Par contre, *Montaner* est bien la « montagne noire » (2). *Chourrère*, petit; (mot vieilli, cf. Palay) est probable dans ce sens. *Martin Pène* = Partim-bène (pour nous est peut-être un surnom : Partons vendre, au marché ?), comme *Rosapelly* (« au poil roux » d'après M. Ricau; on verra plutôt les Noms de lieux de Vincent), demeurent, comme tant d'autres, inexpliqués. Mieux vaut le constater que de recourir à des hypothèses plus qu'incertaines ou à des affirmations risquées.

Il en est trop souvent ainsi dans le travail de M. Ricau, on vient de le voir : que de mises au point n'appelle-t-il, que d'erreurs y sont à relever... Mais, à tout prendre, il constitue un effort utile en une direction peu explorée. Nombre de noms de personne y trouvent des sources exactes, des compartiments de noms s'y dessinent. Du moins pour une part, l'ouvrage peut être un efficace point-de-départ. Et si le côté négatif a dû en être relevé ici, il reste un côté positif dont on ne saurait contester le poids.

RENÉ CUZACQ
Agréé de l'Université

(1) Cf. le travail, pour ici même, de Raymond Ritter, sur *Les armes de la Maison de Gramont* : on y voit que trois flèches figuraient au blason des sires d'Asté (aujourd'hui Aster).

(2) P.S. — *Montaner, Montaner*, abonde en Catalogne. La colline béarnaise, ensoleillée, nullement sombre est *Mont d'Aner* plutôt *aner*, nom = prénom du Haut Moyen Age (cf. Jaurgain et abbé Marseillon).

Lescun, est-ce *obscurum*, obscur (or le village est en plein soleil) ? Pour Astugue, M. Ricau songe à *las tuques, aux tucs*, aux collines; on verra plutôt Asté (cf. Vincent).

Le gersois Z. Baqué y voyait un lieu d'embuscade (truc; mais le radical bas-latin *trudere, trudicare* indique coups, trucs et patacs, si chanceux, mal chanceux, *mal-estruc* vient d'un astre heureux ou maléfique). J'écarte « près du touya » (*tujaquè*), lande à tuie.

Montesquieu est-il Mont-esquiou (du dos ?) (de l'arête, d'une colline). Mont de l'écureuil (*auriolus*, Rohlf) aurait donné Mont-esquiro. J'y vois encore moins Mont des Cerises (*quious, quignous*) et il faudrait *gn*. Je connais *cérilhes, cerisses*, cascade du Cerisey près Cauterets, Seyresses nom de lieu, guignes (cerises sauvages, non *qui ous* qui nous).

Novion, est-ce nuptial, époux (*noubiau* ?). *Sarrasquin* ajoute au radical quelque suffixe en « in ». Sur Tramesaygues, on veut *inter ambas aquas* (cf. Annales du Midi, janvier 1906, bibliographie). Je maintiens mon point de vue.

Henri Heine à Barèges

Le Musée Pyrénéen qui, déjà n'avait pu arriver à temps pour acquérir une lettre du grand poète allemand écrite pendant le séjour de celui-ci à Cauterets (voir « Pyrénées », n° 45, p. 64) n'a pas été plus heureux pour une autre missive de Heine à son « cher Weil », datée de Barèges, le 25 juin 1846, 2 pages in-4°. Du moins d'après le catalogue du grand libraire parisien qui proposait cet autographe au prix de 275 NF, donnons-en le résumé :

« Intéressante lettre. Heine informe son correspondant qu'il est à Barèges depuis le début de la semaine, et c'est là où il a trouvé sa lettre. Il témoigne sa vive reconnaissance pour les sentiments amicaux que M. Weil manifeste à sa femme. La santé de Heine est toujours détestable; pour le reste cela va bien: « ... La vue des beautés naturelles me réjouit l'âme et je me sens assez gai. Je vis ici à l'écart sans voir qui que ce soit ni parler à personne, ce qui n'est pas une perte, vu que regarder et parler me sont difficiles; mon œil droit devient également trouble et la bouche est si paralysée que je ne puis manger. Depuis huit jours, je n'ai pu avaler de viande... » Il espère cependant un grand bien des bains de Barèges et prie son correspondant de lui adresser plusieurs publications. La lettre se termine par un assez long post-scriptum, dans lequel il prie M. Weil de saluer pour lui Friedland, à qui il va écrire et qu'il espère trouver à son retour à Paris. Heine a fait trois belles poésies. Il a lu le commencement de l'article de Taillandier sur Auerbach. Il ne peut oublier entièrement son séjour à Munich et redoute que les Allemands ne veuillent devenir voltairiens ».

" Les Echos Pyrénéens "

Sous ce titre, l'Institut Culturel des Jeux Pyrénéens, dont le siège est à Toulouse — et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, va publier un journal bi-mensuel, qui se propose d'être un panorama de toutes les activités pyrénéennes, d'Hendaye à Cerbère.

Nous souhaitons longue et féconde carrière à ce nouveau confrère.

C H R O N I Q U E S

Pyrénéisme

Sports d'Hiver - Spéléologie - Vie en Montagne

SECOURS EN MONTAGNE

⌘ La médaille d'argent de la Fédération nationale de « Montanisma » a été conférée par le ministère des Sports espagnol à M. Francis Didelin, président du Secours en montagne des Hautes-Pyrénées.

Cette distinction vient récompenser le dévouement dont n'a cessé de faire preuve dans de très nombreuses circonstances M. Didelin pour sauver des montagnards égarés et victimes d'accidents graves dans les Pyrénées.

⌘ Un stage de secours en montagne pour les guides de la Fédération espagnole de montagne sera organisé du 8 au 12 juillet prochain, à Gavarnie, et plus précisément dans le secteur de la brèche de Rolland.

C'est un grand honneur que fait la Fédération ibérique aux Hautes-Pyrénées, au Secours en montagne de ce département et à M. Didelin, son président, qui a été personnellement chargé de l'organisation du stage, car habituellement de tels exercices ont lieu à Chamonix.

A noter que plusieurs guides des écoles de Chamonix et Val d'Isère prêteront leur concours à leurs émules des Hautes-Pyrénées.

SPORTS D'HIVER

⌘ Visite-éclair, par hélicoptère, le 10 mars, de M. Maurice Herzog, haut-commissaire à la Jeunesse et aux Sports, accompagné de M. Roger Moris, « igame » de la région de Toulouse, aux stations de sports d'hiver des Hautes-Pyrénées, mais qui dut être bornée à Barèges et à Saint-Lary, à cause de l'épais brouillard qui rendait impossible l'accès de La Mongie.

⌘ Le 27 avril, sous la présidence de M. Diebolt, à Arette, importante réunion d'information, dont l'objet était de préciser et d'organiser les conditions du développement de la station de la Pierre-Saint-Martin. Un plan quinquennal d'aménagement a été mis au point, ainsi qu'un calendrier pratique des études et les réalisations à effectuer en priorité. L'accent a été vigoureusement mis sur les dispositions à prendre pour faire d'Arette-Pierre-Saint-Martin l'une des stations les plus modernes et les mieux équipées d'Europe. Dès cet été, la commune entreprend d'aménager un parking géant, dont la capacité sera de 2.000 voitures.

⌘ A l'unanimité de ses membres, le syndicat intercommunal de Peyresourde-Balestas, réuni le 27 mars à la mairie de Loudervielle (Hautes-Pyrénées), a décidé la création d'une station de sports d'hiver au port de Peyresourde, sur la route d'Arreau-Cadéac à Bagnères-de-Luchon. Elle se développera de part

et d'autre de la crête nord-sud des Agudes qui sépare les Hautes-Pyrénées de la Haute-Garonne. Les champs de neige seront donc à cheval sur les deux départements, face à ceux de Saint-Lary à l'ouest et à ceux de Superbagnères à l'est. Ils offriront ainsi des pentes d'expositions variées.

Dans une première phase, des téléskis-école seront installés sur le versant haut-pyrénéen à partir de 1.760 m. sur la route du col de Peyresourde. La deuxième phase porterait sur le prolongement de la route jusqu'au départ d'un télésiège conduisant à 2.250 mètres, tandis que d'autres téléskis seraient mis en place sur le versant haut-garonnais.

Dans l'esprit des promoteurs du projet, ces installations iront de pair avec l'implantation de chalets et d'hôtels. Si l'accord sur la cession des terrains a urbaniser intervient rapidement, la première tranche des travaux pourra débuter au cours de l'été qui commence et la station commencerait à fonctionner dès l'hiver prochain.

∴ Au moment où nous paraîtrons, la jeune paloise Annie Famose fêtera ses dix-huit printemps. On sait que, le 2 mars, à Chamousse, elle a magnifiquement décroché le titre de championne de France de slalom géant, précédant de deux secondes la championne du monde de combiné, Marielle Goitschel.

SPELEOLOGIE

∴ Durant l'hiver dernier, le groupe de Pau de la société de spéléologie et de préhistoire des Pyrénées occidentales a prospecté, au cours de quarante sorties, les zones de basse altitude des vallées d'Ossau et d'Aspe.

Dans la région d'Arudy, une trentaine de grottes et gouffres ont été visités, la plupart ne dépassant pas 45 mètres de profondeur. Deux gouffres du bois d'Arudy arrêtés pour le moment à — 70 m., laissent tous les espoirs (forts courants d'air et ruisseau).

A Bielle, le groupe a exploré douze cavités, dont deux dépassant — 40 m.

A Laruns, il a visité une grotte se terminant sur un siphon, et une perte (— 30 m.) non terminée par manque de temps.

A Issor, descente de trois gouffres : celui de Lacoste qui atteint — 125 m. pour 200 mètres de développement, est parcouru par trois ou quatre ruisseaux, et se poursuit, après un puits, par des galeries plus larges.

Dans la région de Saint-Pé, la reprise de l'exploration du gouffre des Moustailous a eu lieu pendant les vacances de Pâques. La chatière terminale a pu être élargie; vingt mètres après se trouve un puits d'une vingtaine de mètres, ce qui porte la profondeur à — 150 m.

L'exploration des gouffres non achevés (Arudy, Issor, Laruns et Saint-Pé) sera poursuivie cet été.

La topographie des cavités a été relevée et des études chimiques et géologiques ont été effectuées sur le terrain.

∴ Quatre jeunes spéléologues, Maxime et Raymonde Félix — le gendre et la fille de Norbert Casteret — Jean-Marie Reboul, d'Aix-en-Provence et Jacques Jolfre de Montréjeau, sont descendus le 8 avril dans le gouffre du « Trou du Vent », qui, avec ceux de Marcel Loubens », de « Pierre », de « Raymonde » et de « La Henne Morte », constitue le réseau hydrique de la Coume Ouarnède dans le massif d'Arbas, au sud de Saint-Gaudens (Hte-Gar.).

Après avoir atteint la grande salle de la cote moins 150, où s'était arrêtée

l'équipe de pointe de l'expédition de l'été dernier, Maxime Félix, sa femme Raymonde, et leurs deux compagnons, découvrirent un nouveau réseau, qui doit être le grand collecteur d'eau du massif.

Après avoir franchi une grande cascade, la « Cascade Laffargue », ils progressèrent pendant 18 heures de 1.100 mètres vers l'amont remontant sur 900 mètres une rivière à gros débit.

Ils ont remarqué que le réseau s'enfonce beaucoup plus loin, et, cet été, lorsque les rivières souterraines seront en décrue, une importante expédition poursuivra l'exploration amorcée ce dernier week-end.

Les spéléologues pensent que les galeries qu'ils ont découvertes peuvent relier les trois grands de la Coume Ouarnède, « Pierre », « Raymonde » et « Le Trou du Vent », formant ainsi un gouffre de 794 mètres de profondeur qui serait alors le second de France.

✻ Peu de jours après, encouragés par ce premier succès, Maxime Félix et Jacques Jolfre s'attaquaient, cette fois en Vallée d'Aure, près de Rebouc (Hautes-Pyrénées), au gouffre de Bassia, connu seulement jusqu'à la cote — 316. Après quinze heures d'effort, ils réussirent à atteindre la cote — 400, découvrant une vaste salle de 120 mètres de long, 30 m. de large et 20 m. de hauteur, dans laquelle coule une rivière assez importante. Cette salle se termine par une chatière très étroite que les spéléologues essaieront de franchir au cours d'une prochaine expédition

✻ Du 20 au 22 avril, quatorze membres du Spéléo-Club de Paris ont tenté l'exploration de la Grotte de Pène-Blanque, près d'Arbas (Hte-Garonne). Cette expédition, quoique fâcheusement commencée — l'un des spéléologues s'étant fracturé la jambe durant la marche d'approche — après avoir reconnu des galeries nouvelles, s'est trouvée stoppée par un puits paraissant atteindre une centaine de mètres de profondeur. Une nouvelle tentative aura lieu le 14 juillet prochain.

✻ Prisonnier de la montagne depuis trois ans, dans une salle souterraine située dans les entrailles du pic Arriazuleta, un chien de berger que son maître croyait définitivement perdu a été retrouvé sain et sauf, en mars dernier, par trois spéléologues espagnols, Julian Larumbe, Jesus Lopez et Francisco Lisarri, d'Estella (Navarre).

Le chien était tombé accidentellement dans une faille où il avait pu survivre en s'alimentant de chair morte et se désaltérant dans les sources souterraines.

Loin d'être revenue à l'état sauvage, la pauvre bête manifesta au contraire sa présence en entendant l'arrivée de ses sauveteurs.

Dès qu'il eut retrouvé la liberté, le chien dévala la montagne pour rejoindre sa place de gardien de troupeau.

D'OURS EN SANGLIERS

✻ Nouvelle histoire oursine à joindre à celles que René Cuzacq a colligées ici même pour le plus vif intérêt de nos lecteurs.

Un jeune berger du hameau de Lhers (Basses-Pyrénées), Jacques Casteignau, 12 ans, gardait un troupeau de brebis, dans une prairie de la propriété paternelle.

Les bêtes, soudain, furent prises de panique et s'enfuirent à droite et à gauche.

A six mètres de lui, Jacques Casteignau aperçut une ourse, accompagnée d'un

ourson. L'un des chiens du jeune berger tenta vainement de faire reculer les plantigrades. L'ourse se jeta sur une brebis et se mit à la dévorer, tandis que l'ourson s'élançait sur le petit garçon.

Celui-ci prit la fuite, échappant de justesse à la colère de l'ourse qui, croyant son petit menacé, était à son tour passée à l'attaque.

Dévalant la montagne, l'enfant vint s'écrouler aux pieds de sa mère, en proie à une frayeur bien compréhensible.

Quelques jours plus tôt, au quartier Brouca, un ours avait mis les montagnards en émoi, en frappant pendant une heure, dans la nuit, à la porte d'une bergerie.

✻ Après avoir abattu un sanglier de 128 kilos et trois marcassins, des chasseurs de Lurbe et Eysus (Basses-Pyrénées), ont réussi peu après à ajouter à leur tableau de chasse, au bois du Bager, cinq marcassins de 50 à 65 kilos.

Dans les halliers d'Issor, une autre équipe a tué un sanglier d'un poids respectable. Enfin, dans les coteaux de Jurançon, c'est une bête de 85 kilos qui est tombée sous les chevrotines.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES DE MONTAGNE

Le Club Alpino Español organise son premier concours-exposition de photographies de montagne (en couleurs ou en blanc et noir), doté de prix importants, en vue d'accroître la connaissance de la montagne et de tout ce qui se rapporte à celle-ci à travers la photographie, et de promouvoir des contacts amicaux entre les fervents des thèmes montagnards de tous les massifs nationaux ou étrangers.

L'exposition aura lieu à Madrid, en octobre prochain.

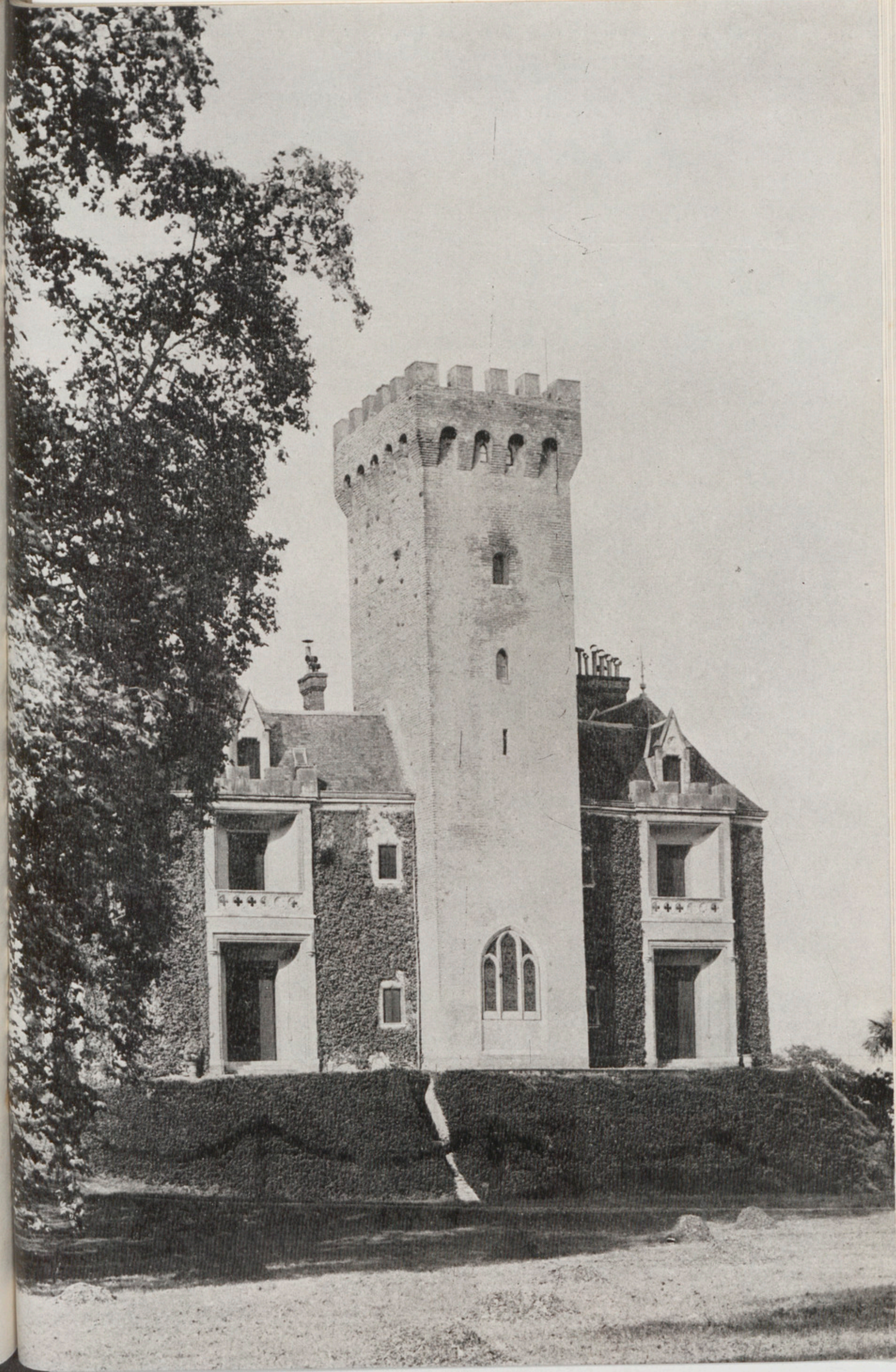
Le concours est librement ouvert à tous les amateurs, à quelques nationalités qu'ils appartiennent.

Les sujets vont de la pratique sportive de l'alpinisme à la géographie humaine (villages, coutumes, etc...).

Les concurrents pourront envoyer trois photographies au maximum, de format 18 × 24 ou 30 × 40, en inscrivant au dos de celles-ci toutes les indications nécessaires. Elles devront être inédites et n'avoir pas reçu de récompense dans des expositions antérieures.

Elles devront être adressées, dûment affranchies, au secrétaire de l'exposition photographique, Calle Mayor, 6, à Madrid, ainsi que toute demande de renseignements complémentaires.

Ci-contre : Demeures historiques pyrénéennes. — CHATEAU DE NAVAILLES (XIV^e-XIX^e s.) à Navailles-Angos (B.-Pyr.). Au vicomte de Gontaut-Biron.





A SAINT-JEAN-DE-LUZ (B.-Pyr.)

Les enfants sur la plage.

(R. RITTER phot.)

Tourisme et Thermalisme

Sports - Fêtes et Jeux - Protection des Sites Vie Économique

NECROLOGIE

Le docteur Paul Sempé est mort, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sa disparition a été vivement ressentie dans les Hautes-Pyrénées dont il était l'une des personnalités les plus marquantes.

Ancien adjoint au maire de Tarbes, conseiller général pendant un tiers de siècle, il a occupé une grande place dans la vie publique de la cité et du département. Pratiquant lui-même les sports les plus variés, athlétisme, rugby, escrime, équitation, il présida avec compétence et dévouement de nombreuses sociétés locales.

DISTINCTIONS

✻ Après M. Roger Moris, c'est M. Gabriel Delaunay qui vient de recevoir la cravate de Commandeur de la Légion d'honneur.

Cette nouvelle distinction souligne les mérites d'un grand administrateur, attentif jusque dans le détail à tout ce qui peut contribuer au bien public de la vaste et magnifique région à la tête de laquelle il a été placé, et où, de ces Pyrénées atlantiques auxquelles il a tant donné de son intelligence et de son cœur à la grande cité au bord du fleuve blond, il ne compte que des amis. Que M. Delaunay, malgré cette modestie profonde qu'il a su conserver dans son élévation, veuille bien nous permettre de faire dans les félicitations que nous adressons au haut fonctionnaire, leur juste et large part aux sentiments que nous inspirent ses rares qualités morales, son sens de l'humain et son noble talent d'écrivain.

✻ M. Félix Barthe vient d'être promu Chevalier de la Légion d'honneur. Actuellement secrétaire général de la Chambre de commerce franco-espagnole de Pau, intime et dévoué collaborateur de M. Louis Sallenave, maire de cette ville, il a longtemps appartenu à la carrière consulaire. Extraordinaire polyglotte, il est essentiellement un hispanisant consommé et l'un des artisans les plus actifs et les plus efficaces des relations qui se nouent chaque jour plus étroites et plus cordiales entre le Béarn et l'Aragon. Notre revue se réjouit donc tout particulièrement de sa promotion.

DANS L'ADMINISTRATION PREFECTORALE

✻ Nous avons été heureux d'apprendre la nomination aux fonctions de préfet « igame » d'Indre-et-Loire, de M. Pierre Trouillé, précédemment préfet hors classe de la Loire-Atlantique. Originaire des confins de la Bigorre et du Béarn, ancien élève du lycée de Tarbes, homme d'une exquise urbanité et d'une vaste culture, M. Trouillé, si sa brillante carrière le maintient trop loin, à notre gré, de ses Pyrénées natales, est demeuré foncièrement attaché à celles-ci.

✻ M. Louis Sènié, secrétaire général des Hautes-Pyrénées, a été promu à la hors classe de sa fonction, tout en étant maintenu à son poste actuel. La sympathie qu'il a bien voulu marquer au Musée Pyrénéen et à notre revue, nous font applaudir très vivement à son avancement.

LE CONGRES NATIONAL DU TOURISME

Le référendum intervenu le 8 avril, ainsi que l'éventualité d'élections législatives au cours des semaines suivantes, ont incité le Comité d'Organisation du Congrès de Biarritz à reculer la date de cette manifestation, un moment envisagée, qui, comme nous l'avions annoncé dans notre précédent numéro, devait avoir lieu du 2 au 6 mai.

Malgré les inconvénients matériels d'une telle décision, elle s'est imposée au Comité, dont les membres l'ont prise à l'unanimité.

Rien toutefois n'est changé dans le programme du Congrès qui aura lieu selon les dispositions prévues, du 24 au 28 septembre.

PARTURIUNT MONTES...

Le 7 avril, à Toulouse, a été présenté le film, intitulé d'ailleurs assez platement « Montagne magique », dont la réalisation avait été décidée en 1960 par le Commissariat général au Tourisme et par les ministères des Affaires étrangères et de l'Education nationale. Doté de crédits interministériels importants et soutenu de manière substantielle par plusieurs conseils généraux, de si grands moyens matériels permettaient d'en attendre beaucoup.

Or, le moins qu'on puisse dire, c'est que la projection de cette bande a suscité ce qu'on appelle, en style de chronique parlementaire, des « mouvements divers » : approbation, parfois chaleureuse, de ceux qui n'ont pas voulu voir plus loin que l'habileté technique du tournage et la qualité figurative des images, réactions, souvent indignées de ceux qui ont estimé que, loin de susciter le désir de connaître les Pyrénées, le film en donnait une impression infiniment peu attirante.

La séquence sur Lourdes, elle, a soulevé la quasi-unanimité des critiques, et provoqué même des protestations véhémentes, les cinéastes ayant eu le mauvais goût d'insister lourdement sur le côté mercantile et vulgaire auquel il est impossible qu'échappe un lieu d'immense rassemblement humain.

« *Nascitur ridiculus mus...* ». Mais il n'y a pas là de quoi rire, surtout s'agissant de quelque chose qui devait, en principe, constituer un véhicule de propagande dans le monde entier en faveur de notre région. Quand on affiche une telle intention et qu'on demande tant d'argent aux contribuables pour la réaliser, ne faudrait-il pas, au moins, consulter les compétences locales avant de donner à tort et à travers des tours de manivelles ?

APRES LE « VICHY CATALAN » UN VICHY DU NEBOUZAN ?

Sur la mi-avril, la rumeur a commencé à se répandre, les échos s'en sont rapidement multipliés et, des premiers contreforts pyrénéens ont volé, sinon de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame, du moins, de banque en banque jusqu'à celle qui porte le nom opulent de Rothschild et jusqu'aux comptoirs de M. Onassis (Aristote).

Pensez donc : M. Salomon, propriétaire des sources et de l'établissement thermal, se trouverait comme l'âne de Buridan entre les présents que lui tendent ces personnages cousus d'or. Va-t-il repousser ceux d'Artaxerxès ou bien déclamer :

Timeo Danaos et dona ferentes ?

On ne sait encore; mais on peut être tranquille : quand on a la chance de

s'appeler Salomon, on ne peut qu'avoir du jugement à revendre. D'aucuns vont jusqu'à prétendre que, suivant en cela l'exemple de son illustre patron, M. Salomon, songerait à couper l'enfant en deux parties égales, afin de satisfaire jusqu'à 50 % les intentions de chacun des deux sollicitateurs.

Et l'on dit — que ne dit-on pas ? à tel point que chaque propriétaire d'Encausse veille sur ses terrains, comme si la poule aux œufs d'or y gloussait déjà, et refuse d'en vendre un seul millimètre carré... — que l'on construira une usine d'embouteillage capable de traiter 300.000 bouteilles par jour, des hôtels grandioses, des villas luxueuses ; que l'établissement thermal sera rénové ; que l'on installera un casino magnifique (et l'on n'aura pas à se creuser la cervelle pour trouver la super-vedette du gala d'inauguration : Maria Callas, bien entendu) ; bref que l'Encausse de demain sera « aménagée à l'échelle des grandes stations thermales françaises ».

Que Jupiter et Jéovah associés fassent qu'il en soit ainsi ! Car enfin on se demande pourquoi Encausse n'est plus Encausse, celle qui reçut jadis la reine Margot — et aussi (cela on ne le sait pas, mais moi je le sais...) le duc d'Epernon et César de Vendôme, le fils de Henry IV et de Gabrielle d'Estrées ?

LES ROUTES DU CIEL

Des « Viscount 708 » d'Air-Inter viennent d'être mis en service sur la nouvelle ligne Paris-Pau. Ce type d'avion pressurisé, équipé de quatre moteurs à turbo-propulseurs développant 1.600 CV pour une vitesse de croisière de 500 kilomètre-heure, transporte de 54 à 108 passagers. Un service de cars permet l'atterrissage à Ossun ou à Pau, comme les départs dans l'une ou l'autre de ces villes. On sait qu'une liaison quotidienne est organisée ainsi : les mardi et samedi, le départ se fait de Tarbes, Lourdes, Ossun.

Une liaison supplémentaire sera mise en place. Parti d'Orly le dimanche dans la soirée, le « Viscount » fera le retour pour être à nouveau à Paris-Orly à 8 h. 30 le samedi en partant de Pau à 6 heures. Orly supplante Le Bourget dans la nouvelle ligne, ce qui permettra un gain de temps et de meilleures conditions dans le cas des liaisons internationales.

On voit l'intérêt de cette nouvelle formule. Sa réalisation est due à l'action incessante de la Chambre de commerce de Pau qui a voulu doter la ville d'une ligne aérienne rationnelle, témoignage vivant de son expansion.

En 1961, l'aérodrome de Pau-Uzein a accueilli 14.500 appareils ; il a été chargé dans le même temps 740.000 kilos de fret. La transformation de la piste qui verra sa longueur portée de 1.500 mètres à 2.100 mètres, permettra d'accueillir les quadricoptères. Les dépenses seront de l'ordre de 100 millions ; elles permettront de classer l'aérodrome en catégorie B, c'est-à-dire immédiatement après les aéroports de classe internationale.

✻ Avec 60.931 passagers civils, dont 55.699 étrangers, le trafic de l'aéroport de Tarbes-Ossun-Lourdes a été, en 1961, le plus important depuis l'année du Centenaire des Apparitions. Le développement qu'ont donné, cette année, les compagnies aériennes européennes à leurs lignes régulières sur Lourdes doit entraîner, pour 1962, une très sensible augmentation du nombre des personnes transportées au départ et à l'arrivée d'Ossun qui, avec un bilan en progression constante, est devenu un important facteur de l'économie haut-pyrénéenne.

Lorsque l'on sait que l'an dernier 800 avions se sont posés à Ossun, on peut prévoir que ce chiffre sera, cette saison, largement dépassé.

En effet, déjà 700 avions sont prévus entre avril et octobre.

Ils appartiennent aux Compagnies suivantes : Aer-Lingus, Sabena, Air-Inter, B.U.A., Starways, Dan-Air.

Ces appareils, en provenance de Dublin, Barcelone, Lisbonne, Corck, Paris, Toulouse, Biarritz, Bruxelles, Londres, Liverpool, Manchester, Newcastle, etc... doivent sensiblement approcher déjà en passagers, fret et courrier, voire transit, le chiffre total de l'an passé.

✱ Le 2 avril ont été officiellement inaugurés à Lourdes les bureaux de la compagnie Aer-Lingus, la grande société irlandaise de transports aériens, qui rappelons-le, se classe en tête du trafic avec la Cité mariale. La cérémonie a revêtu un éclat particulier, du fait de la présence de S. Exc. M. Mac Donald, ambassadeur d'Irlande à Paris, entouré par M. Mac Grath, préfet des Hautes-Pyrénées, par S. Exc. Mgr Théas, par les représentants du Conseil général et de la Municipalité lourdaise, par M. Urbain Cazaux, président de la Chambre de Commerce, et de nombreuses autres personnalités.

Disons encore que, le 5 mai, à l'occasion de l'inauguration de la ligne régulière (également desservie par les appareils d'Aer-Lingus) Cork-Lourdes-Barcelone, une délégation irlandaise, conduite par le lord-maire de Cork et par le vicaire général de cette ville, et comprenant une dizaine de journalistes et de représentants d'agences de voyages, a fait l'objet de brillantes réceptions à l'aéroport d'abord, ensuite à Lourdes.

LES ROUTES TERRESTRES

On continue à en parler beaucoup, ce qui est bien; mais, pour quelques-unes, leurs projets et même leur réalisation cheminent — c'est bien le cas de le dire — lentement mais sûrement, ce qui est mieux. Cependant, si elles font l'objet d'une émulation dont on ne peut que se féliciter, sur le plan local certaines rivalités se font jour, dont on ne doit pas exagérer l'importance, mais dont il faut parfois regretter qu'elles donnent naissance à des informations hâtives et qu'il convient par conséquent de n'admettre que sous bénéfice d'inventaire.

A nous en tenir à ce qui est d'ores et déjà acquis ou décidé de façon positive, nous croyons pouvoir faire pour nos lecteurs le point de la question, très sommairement, sans doute, en raison de la date tardive à laquelle nous sont communiqués les renseignements nécessaires — et tout particulièrement le rapport remarquable à la fois par son ampleur et par sa précision, aussi bien que par la clarté de l'exposé et par la pertinence des vues qui y ont présidé, que M. le Professeur Jean Sermet, à la demande de M. le Président Sarra-mon, a présenté à la Conférence des transports du Sud-Ouest, réunie à Bayonne le 25 mai, c'est-à-dire à une époque à laquelle la composition du présent numéro de notre revue touchait à sa fin — mais suffisante dans l'immédiat.

Pour ce qui est des routes transpyrénéennes — le rapport de M. Sermet ne s'applique qu'à celles-ci — voici ce qu'il est actuellement permis de dire.

— Route de Prats de Mollo (Pyrénées-Orientales) à Molló et Camprodón (province de Gerona) par le col des Ares (1.610 m.) : son achèvement peut être prévu pour l'été de 1965.

— Route d'Aragnouet (Hautes-Pyrénées) à Bielsa (province de Huesca). Nous ne reviendrons pas sur ce qui a été déjà écrit ici même au sujet de cette liaison franco-espagnole et sur son importance certaine. Bornons-nous à indiquer qu'aux premiers jours d'avril on a pu annoncer officiellement que le gouvernement espagnol avait adopté le projet de financement des travaux de cette route sur son territoire. Cette voie, qui franchira la frontière en tunnel

(l'entrée de celui-ci, côté France, s'ouvrira à la cote 1.676 m. et la longueur de la percée sera de 3.012 m., dont 1.750 en France) sera achevée en 1965.

— Route de Larrau (Basses-Pyrénées) à la vallée de Salazar (province de Navarre) par le col de Larrau (1.550 m.), au-dessous duquel elle passera par un court tunnel de 130 m., et le parador de tourisme qui sera prochainement construit sur le versant méridional du pic d'Orhy, au-dessus de la forêt d'Iraty. L'état actuel des travaux et les crédits ouverts permettent d'espérer, là encore, l'inauguration de cette route pour l'été 1965.

— Route d'Arette (Basses-Pyrénées) à Roncal (province de Navarre) par le col de la Pierre Saint-Martin. On sait que, du côté français, desservant la nouvelle station de sports d'hiver, elle a atteint la frontière. Sur le versant espagnol, le cours des choses s'avère malheureusement beaucoup plus lent. On espère toutefois que la route pourra également être mise en service sur la totalité du parcours, en 1965.

Quelques mots maintenant au sujet du projet de route Luchon-Vénasque. Si souhaitable que soit cette liaison, la solution la plus pratique pour sa réalisation demeure en discussion, des objections très sérieuses étant présentées au tracé en tunnel sur une longue distance par la Glère, tel que la presse quotidienne en a fait état. Nous aurons donc l'occasion et le temps d'en reparler.

Quant à la route Gavarnie-Ordesa — la plus importante sur le plan du tourisme — la Société d'Etudes des routes transpyrénéennes, constituée le 19 janvier 1962, multiplie, sur les recommandations de la Commission des Pyrénées, les contacts entre les services techniques des deux pays en vue d'assurer au projet — dont le tracé par la terrasse Bellevue et un tunnel de 2.700 m. de longueur sous le port de Boucharo, paraît bien être définitivement fixé — des caractéristiques homogènes en son ensemble.

En toute dernière minute, nous sommes heureux d'apprendre que M. Urbain Cazaux a obtenu l'inscription au Plan de ce projet capital.

Pour terminer ce tour d'horizon, indiquons qu'un autre projet, celui de la route des lacs, du pont de la Gaubie (Barèges) au lac d'Orrédon) continue de recevoir l'aide financière aussi étendue que possible du Conseil général des Hautes-Pyrénées.

INFORMATIONS DIVERSES

⌘ Le Conseil général des Basses-Pyrénées s'est prononcé, par 23 voix contre 10, contre le projet d'établissement par E.D.F. de la centrale de la chute de Coarraze.

⌘ La seconde manche du championnat de pêche au saumon, se déroulera à Navarrenx, du 8 au 13 juillet, époque idéale pour opérer à la mouche.

⌘ Aux premiers jours de mai, après avoir présidé à Biarritz la réunion de la Commission permanente du Comité régional d'Aquitaine, M. Sainteny, haut-commissaire au Tourisme, a été convié par les parlementaires du département à visiter le premier tronçon présentement réalisé et du parcours encore à l'état de piste de ce qui constituera un jour la route reliant le Pays Basque au Béarn par les cimes. Après une réception à Saint-Jean-Pied-de-Port, le cortège officiel a effectué en jeep l'ascension vers les crêtes, puis, par la Soule, a gagné le Béarn.

Au cours de cette journée, M. Sainteny s'est principalement intéressé au développement, dans les montagnes des Basses-Pyrénées, des stations de sports d'hiver.

✻ A la semaine gastronomique de Bâle, M. Robert Laporte, de Biarritz, a été l'ambassadeur de la cuisine basque, et il n'a pas manqué d'initier ses collègues suisses aux spécialités de sa région. Mais là ne s'est pas bornée son œuvre de propagande. Le réputé traiteur fut, en effet, deux fois interviewé à la radio. On lui a demandé de répondre, en basque, à des questions posées en allemand !

D'autre part, dans la Ruhr, à Krefeld, Bochum, Essen, Dusseldorf, la « Semaine du Sud-Ouest », festival gastronomique et folklorique, a connu un succès étourdissant. Notre région y était notamment représentée par M. Alex de Coulomme-Labarthé, conseiller général, maire de Salies-de-Béarn, et par une délégation landaise. Ce fut l'occasion pour les Rhénans d'apprécier hautement le jambon de Bayonne, le foie gras des Landes, l'armagnac, et d'applaudir aux danses basques et à la projection du film « Retour aux Pyrénées ».

✻ La ville de Saint-Jean-de-Luz héberge à partir de la mi-juin, quarante lycéens suédois, de 15 à 18 ans, répartis dans des familles.

✻ De nombreux Conseils municipaux des villes du Sud-Ouest ont émis le vœu que l'on revienne aux dates d'autrefois pour les grandes vacances scolaires. La différence entre les dates de l'école primaire et celle des lycées, l'impossibilité de louer un mois plein hors du mois d'août chèrement, en effet, les familles de difficultés qu'un minimum de sollicitude leur eût épargnées.

✻ Grâce aux démarches d'un jeune professeur français de l'Université de Québec, M. André Labarrère, le documentaire : « Retour aux Pyrénées », qui a obtenu au festival de Munich, le grand prix du court-métrage de la catégorie, va être projeté sur de nombreux écrans du Canada, ainsi qu'à la télévision canadienne.

✻ A Font-Romeu, le Festival de la Sardane, plus attractif que jamais, réunira 800 danseurs, et sera uni à une grande confrontation des folklores des terres de soleil : Provence-Espagne.

La Vie Cultuzelle

NOS LIVRES

J.-A. CATALA et Bernard LAVIE. — *Le Béarn de Charles de Bordeu* (Pau, Collet, Marrimpouey, 1961-1962, in-8°).

— Ce livre, si attendu, nous est parvenu trop tard, au cours du tirage de notre précédent numéro, pour qu'il nous soit possible de faire autre chose que d'en annoncer brièvement la publication.

Je ne veux pas mâcher les mots, modérer l'éloge : ce livre est un grand livre. Il ne constitue pas seulement la réparation que méritait un très noble écrivain, injustement méconnu, l'hommage enfin rendu à une œuvre dont ses admirateurs, jusqu'ici trop rares, savaient la grave beauté et l'émouvante vertu : encore est-il à la fois le monument qui commémore la gloire d'un art et d'une pensée qui, se voulant dignes de leur vocation et de leur expression, se refusèrent avec la plus exemplaire abnégation aux habiletés et aux concessions qui auraient pu leur assurer l'audience de la critique et leur ouvrir les voies du succès, et une anthologie, composée avec une telle intelligence, éclairée de commentaires si riches, que, si elle est suffisante en elle-même et par elle-même, elle constitue la plus déterminante invitation à relire Charles de Bordeu, ou à le lire tout entier.

Dans l'ensemble d'une œuvre dont l'harmonie est le caractère premier, le choix des textes était difficile. Il a été pourtant fait par le R.P. Bernard Lavie de façon à satisfaire pleinement les fervents les plus exigeants de cette œuvre.

Ordonné sur ces grands thèmes : « La Vallée d'Ossau », « Le pays d'Abos », « Images du Béarn », « Vie quotidienne et coutumes », « Un béarnais : Bordeu par lui-même », le classement de ces extraits est heureux. Peut-être aurait-il convenu d'y ajouter un titre : « Dieu et le destin de l'homme » ; mais la méditation de Bordeu a été trop constamment dominée par ces sujets essentiels pour qu'ils ne soient pas présents dans les maîtresses pages réunies ici.

Outre de précieux inédits, un fragment révélé de *L'Inquiétude antique*, des lettres à Francis Jammes et à Georges Planes, ce livre comporte une introduction très pertinente de J.-A. Catala, qui a établi, sous la forme chronologique, avec des citations très opportunément rattachées aux dates et aux circonstances, un tableau intitulé « Charles de Bordeu en son temps, l'homme et l'écrivain », opéré de très intéressantes « confrontations » entre la pensée de Bordeu d'une part, et d'autre part celle de Camus, de Duhamel, de Dunoyer de Segonzac, de Maurice de Guérin, de Toulet, de Valéry et de Vigny, réuni « le pour et le contre » de jugements sur l'écrivain, dressé un « essai de bibliographie » très consciencieux, multiplié les illustrations documentaires, dont beaucoup reproduisent des autographes, de Bordeu évidemment, mais aussi de Jammes, de Mallarmé, de Gide, de l'abbé Brémond. Une « somme » où l'on va, avec le plus vif plaisir d'esprit, de découverte en découverte, où l'on trouve jusqu'au palmarès de lycéen du sage d'Abos : il montre que, contrairement à une opinion trop courante, il n'est pas indispensable de commencer par être un cancre pour devenir un maître.

R. R.

Pierre DE GORSSE. — *Le poète Jasmin à Luchon* (extrait de la « Revue de Comminges », 3^e trimestre 1961). — Dix pages seulement, mais fort intéressantes, où l'auteur de *Reines en Vacances* et d'*Aimables inconstantes*, délaissant momentanément son riche harem (fort heureusement ouvert avec libéralité aux amateurs !) d'ombres galantes, a dit, et fort bien dit, tout ce qu'il est possible de savoir sur le passage du célèbre coiffeur-poète à Luchon en 1851. Parmi l'inédit qui s'y trouve révélé, il faut signaler l'amusante réponse, sous forme de quatrain, de Jasmin au toast que lui porta le député-maire de la cité thermale.

R. R.

Constant LACOSTE. — *Les chemins de Saint-Jacques en Béarn : à la recherche de la voie de Provence* (extrait du « Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau », Imprimerie Commerciale des Pyrénées, Pau, 1962, in-8°). — Poursuivant ses très consciencieuses recherches dans des directions fort intéressantes, M. Lacoste nous donne aujourd'hui le résultat de l'enquête minutieuse qu'il a réalisée pour établir le relevé de tous les vestiges encore subsistants — et qui mériteraient d'être préservés de dégradations, voire de destructions, qui risquent de les faire disparaître totalement avant peu — des gîtes ouverts aux pèlerins sur l'un des quatre grands chemins qu'ils pouvaient suivre pour traverser le Béarn, la route de Provence, venant d'Arles, et qui, par Toulouse et Auch, conduisait au Somport. On peut regretter que cette étude ne soit pas accompagnée d'une carte, mais les indications si utilement réunies par l'auteur permettraient de la dresser aisément.

R. R.

Jean ROBERT. — *Lettres inédites d'Aquitains - Le Tarusate Saintourens* (extrait du « Bulletin de la Société de Borda », Auch, Cocharaux, 1961, in-8°). — Le lien qui unit les travaux imprimés dans cette brochure, réside dans le fait que c'est en Avignon, dans les recueils de la collection d'autographes Requien, à la belle bibliothèque municipale, que M. Robert, érudit de la meilleure école, a mis la main sur les documents qui lui en ont livré la matière. Sous le premier titre, sont publiés diverses lettres missives et autres pièces originales,

d'intérêt sans doute très inégal, mais dont plusieurs ont une réelle importance historique, notamment des lettres des maréchaux de La Force et de Gramont, du cardinal de La Valette, et de Pierre de Marca. Quant à celles de Jean-Baptiste Saintourens, polygraphe infatigable et esprit curieux de tout, adressées à un pépiniériste de Tarascon, elles sont relatives à la culture de l'arachide et du chêne tauzin.

R. R.

Pierre LAFOURCADE. — *Lourdes, notre Cité* (Lourdes, Imprimerie Lacrampe, 1961, in-8°). — M. Lafourcade, bibliothécaire-archiviste de la Ville était aussi qualifié par son savoir que désigné par son amour de sa cité, pour écrire ce livre qui, dans le minimum de pages, contient tout l'essentiel du passé et du présent lourdaïs. Sans appareil d'érudition, qui serait hors de propos ici, mais avec toute la précision souhaitable et sur le fondement d'une documentation de première main, il a réussi à donner une vue d'ensemble très exacte d'une longue et glorieuse histoire, sans oublier pour autant d'évoquer les légendes qui éclairent d'une lueur poétique l'obscurité des origines du château fort et du village abrité sous l'inexpugnable rocher. Comment la bourgade est devenue, au cours des siècles, une ville, c'est ce que M. Lafourcade a montré de manière très concrète. Ainsi en arrive-t-on au « fait » de Lourdes, sobrement relaté, et au développement urbain prodigieux qui en fut la conséquence, dont l'étude complète ce que l'auteur qualifie avec modestie d'« esquisse de l'évolution » qui a fait de la bourgade étroitement murée la vaste Cité mariale ouverte sur ses sanctuaires et sur le monde...

Des reproductions de lithographies romantiques et des photographies d'un très vif intérêt documentaire, ainsi qu'un frontispice orné du blason en couleurs de la ville, une présentation générale très soignée enfin, contribueront à assurer à ce très utile petit livre, sérieux certes, mais alertement écrit et qui se lit avec agrément, tout le succès qu'il mérite.

R. R.

NOS AUTEURS

Maurice ANDRIEUX. — *La vie quotidienne dans la Rome pontificale au XVIII^e siècle* (Paris, Hachette, 1962, pet. in-8°). — Dans cette collection heureusement conçue et qui réunit maintenant un grand nombre d'ouvrages dont beaucoup sont excellents, l'auteur des *Médicis* et de *Rome* nous donne un tableau, très fouillé dans le détail et très vivant dans l'ensemble, de la *dolce vita* romaine aux temps les plus indulgents de la souveraineté pontificale. Entre les innombrables itinéraires païens ou chrétiens, historiques ou archéologiques, artistiques ou littéraires qui peuvent être suivis à travers le passé immense de la Ville Eternelle, celui-ci, s'il apparaît évidemment secondaire, n'en est pas moins curieux et, par son pittoresque et ses plaisantes surprises, il plaira infiniment aux lecteurs friands de « petite histoire » ; celle qui se déroule ici est d'ailleurs un envers particulièrement séduisant de la grande...

R. R.

Rosa BAILLY. — *Qu'on est heureux sur les quais de Paris* (Paris, Editions Durassié, 64, Boulevard St-Germain, 1962, in-8°). — Parce que son lyrisme prenant, toujours léger et profond à la fois, s'élève de lui-même en ses lointaines traversées humaines le chant de Rosa Bailly est allé de la Pologne au Maroc, de l'Anjou au Berry, et tout particulièrement du Béarn à nos Pyrénées. La page de garde rappelle les titres de toutes ces belles œuvres poétiques, y ajoutant ces proses non moins vivantes et féminines : *Paysages pyrénéens* et *Sous les glaciers du Lys*.

Cette fois, les vers de Rosa Bailly — suite en *ré* majeur — célèbrent Paris à merveille, adaptés aux quais de la Seine et au paysage urbain, à la grandeur intime de la Ville comme à ses jardins inclus ou proches, Tuileries, Luxem-

bourg, Vincennes, Saint-Cloud, Boulogne, Versailles. A l'instar de la noble cité, la finesse parisienne s'y noue au rythme classique et aérien, dans la même grâce ou beauté profondes, si vraies et si discrètement rayonnantes. Anatole France en eût été ravi. Que dire de mieux ?

RENÉ CUZACQ.

F. KRÜGER. — *El mobiliario popular en los países románicos* (« Annales del Instituto de linguística de la Universidad nacional de Cuyo, Facultad de filosofía y letras, Mendoza, Argentine, tome VII, 226 pages, gr. in-8°, 28 planches, 9 photos). — Autour du professeur Krüger, avant 1939, l'Institut allemand des études romanes de l'Université de Hambourg avait multiplié de très intéressants fascicules sur les Pyrénées et les Landes. Si F. Krüger enseigne aujourd'hui à Mendoza, la méthode n'a pas changé : elle unit la linguistique à la science étymologique et au folklore ; la répartition géographique s'étend cette fois sur toute l'aire des pays de langues romanes. En attendant les armoires, coffres des chambres anciennes, tables, mobilier de cuisine, c'est ici une étude des sièges rustiques, vrais petits trésors pour nos Musées régionaux, avec mille remarques curieuses. Au hasard, je note les billots primitifs, troncs où l'on s'asseyait, les escabeaux et tabourets à trois ou quatre pieds, taillés à la serpe, les blocs de pierre, les petits sièges sans dossiers, les escabeaux et bancs de tables, si importants jadis. Voici encore les bancs à dossiers pliants, les bancs en pierre, (plus tard en ciment), les bancs fixes de la cheminée, le coffre à sel (au sec près du foyer ; on en faisait la provision dans un petit sac pour de longs mois).

Les chaises à dossiers divers ne se propagèrent qu'aux XVIII^e puis XIX^e siècle (auparavant on n'en trouvait que dans les seuls châteaux et hôtels). Parfois cependant un fauteuil, siège de luxe, était réservé à l'aïeul. Qui parle encore de l'archibanc du foyer, surmontant son coffre, réservé à l'autorité du chef de famille, où venait s'asseoir le propriétaire visitant sa métairie ?

Dans cette vaste synthèse on trouve à glaner quant à nos pays : *souquet* (petit siège de bois au coin du feu, souche) ; *picaté*, billot où l'on fendait le bois, en faisant des « bûches » ; *trubès du pays de Barèges*, ou escabeau tripode et arrondi ; chaises de bois primitives du Béarn ; bergères paillées ; *gauye* ou *ipartaulki* (en basque), poutre du milieu de la cabane du berger en montagne où l'on s'asseyait aussi, archibanc du pays de Foix à panneau plein, et bras, avec marchepied.

De l'archibanc du chef de famille dérive le petit meuble du foyer à dossier réversible : d'où aussi le *cicélu* basque (avec dossier se rabattant, pour former petite table pour trois ou quatre personnes, avec souvent un coffre au-dessous).

Tout ceci est extrêmement précieux, et l'étude si curieuse et si méritoire du professeur Krüger ne servira pas seulement à nos Musées, elle intéressera vivement tous ceux qui, dans l'humble mobilier rustique des temps passés, recherchent l'origine des choses, et reprennent le vers fameux de Lucrèce : *Felix qui potuit rerum cognoscere causas...*

RENÉ CUZACQ.

Joseph PEYRÉ. — *Les remparts de Cadix* (Paris, Flammarion, 1962, in-12°). — Voici le deuxième épisode, si attendu, de l'aventure cavalière et héroïque de ce lieutenant — à présent capitaine — de Saint-Armou, cadet de Béarn, diable à quatre et bourreau des cœurs — toutes les qualités de la postérité de Henry IV et de ses compagnons d'épopée ! — dont *Les lanciers de Jérez* nous avaient, l'an dernier, conté avec tant de couleur et d'intensité dramatique, le rôle au cours de la première campagne d'Andalousie par l'armée impériale, campagne si désastreusement terminée par la capitulation du général Dupont à Bailen (voir « Pyrénées », n° 46, p. 120).

C'est encore en Andalousie que M. Joseph Peyré nous transporte avec Saint-Armou, durant les opérations de guerre qui, deux ans après Bailen, conduisirent les soldats de Napoléon jusqu'à ces murs de Cadix, qui devaient demeurer le dernier refuge des tenants de l'Espagne indépendante, et ce second acte de cette histoire, constamment liée à l'Histoire — et il faut admirer le soin apporté par le romancier à brosser, autour de la fiction, un décor plein de vérité — n'est pas moins dramatique et moins captivant que le premier.

Dans un brillant article de « Sud-Ouest », René Cuzacq a si parfaitement mis en lumière tout ce que M. Joseph Peyré a fait passer de souvenirs de son Béarn natal, et de l'âme même, rustique, noble et fière, du sol ancestral, dans la suite de son récit, que je m'en voudrais de toute paraphrase qui serait ici superflue. Je me contenterai donc, après les critiques qui ont déjà proclamé le relief, le mouvement et la vie de ce beau livre, d'en louer la ferme et précise écriture, et la maîtrise qui y préside au déroulement et aux péripéties de l'action.

Faut-il ajouter qu'une fois de plus l'auteur de *Sang et Lumières* de *La Passion selon Séville*, de *Guadalquivir*, du *Pont des Sorts* — pour ne citer que quelques titres — fait preuve dans les *Remparts de Cadix*, de son incomparable connaissance des choses et des gens d'Espagne ? Avec lui, pas de ces « andalousades » d'une désolante banalité, dont trop d'écrivains de chez nous, ont hélas ! abusé... Le drame ne perd rien, bien au contraire, à ne point sacrifier à l'opérette.

A ce deuxième épisode, un autre viendra s'ajouter dans quelques mois. Ramènera-t-il Saint-Armou vers ses Pyrénées avec le tragique reflux des Aigles ? Ce ne serait pas impossible. En tout cas, sur quelque chemin que nous devions rencontrer encore le beau sabreur béarnais, nous pouvons être certains que, victorieux ou vaincu, il conservera jusqu'au bout son panache chevaleresque.

R. R.

Cahier des Saisons. — (Numéro 29, consacré à Jean-Louis Curtis, par R. Kanters, M. Nadeau, M. Galey, D. Aury, D. Bourdet, R.M. Desnues, Marcel Jouhandeau, Angus Wilson, André Fraigneau, E. Boudot-Lamotte, M. Faure, M. E. Coindreau, M. Schneider, J. de Ricaumont, G. Delmain, J. Brenner), Paris, Julliard, 28 avril 1962, in-8°). — Après le n° 13 (très partiel quant à notre auteur) des mêmes *Cahiers*, ce portrait multiforme de Curtis pourra paraître un peu diffus : il est cependant un ample et mérité hommage à l'auteur orthésien, doté de sa bibliographie jusqu'à 1962. Au jour le jour, nous avons dit tout le bien qui convenait de cette œuvre, notamment ici même. Nos auteurs ne sont pas seulement guidés par l'amitié, mais par le talent dont ils nous entretiennent. M. Curtis a l'art étincelant du dialogue, une acuité psychologique pénétrante, une langue admirable et toute classique s'appropriant choses et personnes, un intellectualisme digne du XVIII^e siècle. On souligne ici ce « bain de jouvence » qui est le sien. Non point qu'il faille chez lui chercher, de 1944 à 1962, la peinture de toute une société à la façon de Balzac ; simplement et le plus souvent celle d'une partie de la jeunesse d'aujourd'hui, plongée dans les drames de notre temps, non sans tâtonnements et recherches. Jeunesse souvent échappée de nos collèges religieux plus que de nos lycées (les premiers pas toujours flattés, y compris celui de Moncade à Orthez), beaux éphèbes lancés sur le pavé de Paris ou de Saint-Germain des Prés, au milieu des situations diverses et de ces jeux de l'esprit. La poésie profonde des premières œuvres cède même parfois la place à trop d'artificielles facettes, et un certain voltairianisme reste latent. Le style demeure incisif et d'une ironie souvent féroce. (notre auteur n'est-il pas professeur agrégé d'anglais ?). M. Curtis, par delà d'évidentes déformations, cherche cependant parfois à s'inspirer de l'idéologie

de ses héros successifs, le plus souvent peints en sympathie intellectuelle. Cette introspection psychologique s'entrecoupe d'ailleurs des incessants apartés, de l'auteur. On songe aux meilleurs libellistes du XVIII^e siècle et aux chroniques piquantes du temps, avec leur grain d'érotisme. Au fond, que M. Curtis le veuille ou non, il s'agit avant tout de l'évolution de quelques jeunes intellectuels bourgeois — et la matière reste assez limitée. Leurs attitudes sont souvent, au-dedans et au-dehors, celles de l'auteur lui-même.

Ces *Cahiers* ne donnent point l'article attendu sur M. Curtis et le Béarn. Par delà ce bizarre pseudonyme à l'américaine, ce fils de la petite bourgeoisie d'Orthez (jusque dans l'une des écoles du meuble béarnais dont Raymond Ritter dira quelque jour la solidité et la beauté, celle du meuble d'Orthez), reste malgré tout attaché à notre terroir, par l'empreinte de sa finesse profonde comme de cette ironie des choses, si le sourire local s'exacerbe trop souvent ici. Ni le collège d'antan ni la petite société orthézienne ne furent d'abord très flattés, plus tard entrevoyait-on quelques repentances, la vie apportant peu à peu ses leçons de sagesse. Bayonne et son Lycée, Biarritz apparaissent de-ci, de-là, ou des noms comme Arrégui, Donnadiou, etc... Orthez était chez Pierre Lasserre Sault-de-Béarn (Sault-de-Navailles est tout proche); chez M. Curtis, il est devenu Sault (en Labourd !).

La sympathie de l'un des auteurs de ce numéro des *Cahiers* veut rapprocher M. Curtis et Orthez de M. François Mauriac et de Malagar : rapprochement aussi faux matériellement que moralement. Montherlant est une autre des admirations de M. Lafitte, s'il dépasse notre auteur évidemment. Certes, l'œuvre si littéraire (parfois même un peu trop) de M. Curtis est en soi assez peu béarnaise; mais ni la province natale ni ce délicieux et somnolent Orthez n'en sont absents, loin de là. Comment M. Curtis aurait-il pu s'abstraire de ses origines, et de cet Orthez dont Raymond Ritter a si bien dit le passé et le présent. Heureuse Orthez... : certes, sur les sommets, elle peut s'enorgueillir d'un Francis Jammes ou d'un Pierre Lasserre. Sans atteindre évidemment à ces noms illustres, excellent ouvrier des lettres et écrivain remarquable s'il est fatalement plus limité, M. Lafitte-Curtis continue à faire le plus grand honneur à sa ville natale et au Béarn. Fût-il négligé par les *Cahiers des saisons*, ce point de vue se devait de figurer ici

RENÉ CUZACQ.

Charles LAPOUDGE. — *Poésies nouvelles* (Monte-Carlo « Regain », 1954, in-12°); *Le Roman de Gaucelin et Amicie* (Rodez, Subervie, 1959, in-12°); *Sonates de Soleil* (Rodez, Subervie, 1959, in-12°). — La poésie, quand elle mérite vraiment ce nom, n'accuse jamais dans la fuite du temps ce vieillissement qui est la loi inexorable des œuvres de l'homme éphémère. Parce que M. Charles Lapoudge est un vrai poète, je n'aurai donc aucun scrupule à signaler dans ce bulletin bibliographique les poèmes qu'il m'a fait l'honneur de m'offrir, encore que leur publication remonte à 1954 et à 1959.

Son recueil, *Poésies nouvelles*, lui a mérité, en 1955, le prix Sully-Prudhomme, de l'Académie Française, permet d'apprécier les aspects étonnamment variés de son talent, qui, de la grâce de la chanson, peut s'élever jusqu'à un lyrisme aux envolées lamartiniennes, et qui se joue avec un bonheur égal sur les thèmes les plus divers. C'est, par exemple, l'artiste, sensible à la musique, au mouvement et à la couleur qui, dans la « Sardane » — impression rapportée de la place de la Loge, à Perpignan — a transposé à merveille la cadence si particulière de la ronde catalane. Que si, en Catalan qu'il est, M. Lapoudge a rencontré là une inspiration venue de la tradition ancestrale, il n'a pas moins bien célébré d'autres terres et d'autres cieux, des volcans morts d'Auvergne aux cimes et

aux vallées de la Bigorre et de Béarn, en de courtes pièces qui enferment l'essentiel de paysages immenses.

C'est bien un « roman » au sens ancien du mot, dans lequel M. Lapoudge a conté, en octosyllabes, la tragique histoire d'amour de Gaucelin et d'Amicie. Pastiche, si l'on veut, mais d'une réussite certaine et d'un sentiment émouvant.

Les *Sonates de Soleil* révèlent l'accent de la maturité et manifestent une plénitude qui porte le chant plus haut encore, jusqu'aux transes de « Nous seuls », jusqu'à la vision de « L'Epopée des Morts ». Et, dans ce jardin poétique que de beaux vers à cueillir au passage, que l'on respire comme des fleurs enchantées, tel celui-ci :

Elle avait mis son cœur sur l'épaule du soir...

R. R.

ACADEMIE DES JEUX FLORAUX DE TOULOUSE

Au palmarès des concours nous relevons notamment que le Grand prix de poésie Fabien-Artigue, de 100 NF, a été attribué à Mme Aliette Audra, à Paris, pour son recueil *Le lendemain des jours*; le prix Pujol (prose occitane), à Mme Raymonde Tricoire, à Dun (Ariège), pour son ouvrage *Porga, porga, dins la gorga*; le prix Maury (prose française) à Mlle Suzanne Grézaud, à Toulouse, pour *Un village de la plaine ariégeoise : Montaut (1732-1815), Etude démographique, économique et sociale*.

Au concours des Fleurs Traditionnelle, le laurier de Vermeil, grand prix de l'année, a été décerné à M. Claude Rivière, à Bordeaux, pour son poème *Chant royal*.

ACADEMIE DE BEARN

Au fauteuils laissés libres par la mort de Léon Bérard et d'Ernest Gabard, ont été respectivement élus MM. Jean-Louis Tinaud, sénateur des Basses-Pyrénées, président du Conseil général de ce département, délégué de la France à l'O.N.U., et le poète et imagier bien connu, Paul Mirat.

D'autre part, la compagnie a élu membre correspondant Mme Dina Lanfredini, professeur à l'Université de Florence, auteur d'une remarquable étude sur le Comte de Guiche.

Elle a décidé d'accorder son patronage à la manifestation qui se déroulera à Cauterets en 1963 pour rendre hommage à la mémoire du poète Joan Maragall.

Enfin elle envisage de faire apposer à Pau un médaillon perpétuant les traits de son président regretté Léon Bérard.

✻ La session de 1962 de l'Institut d'Etudes françaises pour étrangers, des Universités de Bordeaux et Toulouse, aura lieu à Pau, du 15 juillet au 26 août. Outre l'enseignement proprement dit de notre langue, elle comportera six grands « colloques », de nombreuses conférences, enfin des excursions très variées à travers Béarn, Pays Basque, Bigorre, et à Saint-Sébastien.

On sait que cet Institut qui, d'année en année, attire un nombre toujours plus grand de jeunes gens et de jeunes filles de toutes nationalités, est placé sous la haute direction de M. Jean Loiseau, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Bordeaux, directeur du Collège universitaire des Lettres de Pau. Toutes demandes de renseignements ou d'adhésions doivent être adressées à l'administrateur de l'Institut, M. Pierre Dudouit, Inspecteur honoraire de l'Enseignement primaire, Villa Formose, Allées de Morlaàs, à Pau.

✻ Un « ziphius cavirostris » ou mesoplodon, espèce de baleine à bec (mesurant 5 m. de long et pesant deux tonnes), qui avait eu la mâchoire fracassée en heurtant un navire, a été rejeté mort par la mer sur la plage de Bidart (Basses-Pyrénées). Le Musée de la Mer de Biarritz possédant déjà un squelette de cet animal fort rare, celui de son congénère a été envoyé au Muséum national, à Paris.

✻ « Lo Gai saber », revue de l' « Escola Occitana », dirigée par M. l'abbé Salvat, vient de publier un numéro spécial consacré à Philadelphe de Gerde et réunissant une gerbe de textes remarquables.

✻ Dans « Les Landes à Paris », notre excellent collaborateur René Cuzacq vient de publier deux intéressantes études sur « Huysmans et les graisserons landais » et sur « La véritable histoire de Ganich de Macaye » ainsi qu'un ample « Tombeau de Pierre Benoit ».

✻ A la Société Ramond, de Bagnères-de-Bigorre, M. Deprès a présenté une remarquable communication relative aux séjours du poète espagnol Mor de Fuentes à Bagnères, en 1826 et 1833.

✻ La télévision française vient de faire connaître au grand public l'Institut des nuages de Campistrous, sur le plateau de Lannemezan, en se rendant sur place, le 10 mai, pour y tourner un documentaire de 20 minutes, destiné à prendre place dans la série « Visa pour l'avenir ». A cette occasion, pour la première fois en 1962, a été allumé le « météo-tron » avec ses cent brûleurs consommant 1.000 litres de mazout à la minute. La diffusion de ce documentaire a été réalisé le 18 mai.

✻ Dans l'église d'Audignon (Landes), édifice des XII^e et XI^e siècles, qui retenait déjà l'attention des archéologues, le curé, M. l'abbé Rousseau, a fait une découverte qu'il ne faut pas hésiter à qualifier de sensationnelle. Ayant été amené, pour tenter de remédier aux dégâts qu'y causaient les rongeurs, à déplacer un panneau du retable en bois doré du XIV^e siècle, décorant le maître-autel, il a ainsi mis à jour le magnifique retable gothique en pierre, remontant au XIV^e siècle. Lorsque le dégagement complet et la restauration de ce monument auront été menés à bien, le patrimoine artistique de nos régions se trouvera enrichi d'une pièce de premier ordre, d'autant plus remarquable que les retables de cette époque sont plus rares en France.

✻ Un cultivateur de Saubens, près de Muret (Haute-Garonne), qui labourait, a découvert les os en bon état de six squelettes.

Bien que l'emplacement fût celui d'un camp romain, il semble plutôt s'agir de squelettes d'Albigéois en cantonnement à cet endroit avant la bataille de Muret (1213).

INFORMATIONS DIVERSES

✻ Nous apprenons avec regret la mort de :

— M. Martial Caumont, le réputé statuaire tarbais, directeur de l'école des Arts, de Tarbes, à l'âge de 84 ans.

— M. Jean Etchepare, de Jaxu, jeune écrivain basquisant dont les débuts semblaient pleins de promesse, décédé à l'âge de 24 ans.

— Don Nazario Oleaga, de Bilbao, avocat et basquisant de grand renom, membre de l'Académie basque « Eskualzaïndia », à l'âge de 77 ans.

✻ M. le chanoine U. Bergerou, supérieur honoraire du collège de l'Immaculée-Conception à Pau, membre de l'Académie de Béarn, érudit consommé, pour qui

l'histoire du XVII^e siècle dans sa province n'a plus de secret, a été promu chevalier de la Légion d'honneur.

:: Vacante par la mort de Jean Ithurriague, la direction du Musée basque de Bayonne, a été confiée à M. Jean Haritschelar, de Saint-Etienne-de-Baïgorry, qui succède en outre au regretté professeur Lafon comme titulaire de la chaire de langue basque à la Faculté des lettres de Bordeaux.

:: Le premier cours d'histoire de l'Aragon a été inauguré à la chaire « Zurita », de Saragosse, et professé par MM. A. Canellas López, A. Floristán, A. Beltrán Martínez, J. M. Lacarra de Miguel, J. Carruana, C. Corona Baratech, F. Solano Costa et A. Serrano Montalvo. Il a pris fin le 23 avril

:: Dans le cadre du jumelage Pampelune-Bayonne, un concours littéraire est ouvert entre les deux villes.

Pour l'année 1962, ce concours doté d'un prix de 10.000 pesetas et de 1.000 NF et d'un deuxième prix de 5.000 pesetas et de 500 NF portera sur des sujets à caractère historique intéressant les deux cités, leur monographie en vue de permettre la constitution d'un fond culturel propre aux deux provinces. Les sujets choisis pourront concerner : l'histoire de la pelote basque, des personnages illustres des littératures régionales à l'exclusion du roman et de la poésie.

Seront admis tous travaux se rapportant à la province de Navarre et au département des Basses-Pyrénées (histoire, économie, critique littéraire, sociologie, folklore).

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser au secrétariat général des Mairies de Pampelune et de Bayonne.

Remise des ouvrages au plus tard le 1^{er} octobre.

:: Du 2 au 10 septembre, se tiendra à Biarritz un colloque international de stratigraphie dont les travaux porteront sur l'étude de terrains paléogènes, c'est-à-dire de la première époque du tertiaire.

Ce congrès est organisé par le Centre de recherches scientifiques de Biarritz.

:: Un important colloque des facultés de droit de Saragosse, Barcelone et Valladolid, pour l'Espagne, de Bordeaux, Toulouse et Montpellier, pour la France, a eu lieu à Bordeaux et à Pau.

La Vie Religieuse

GUERISONS A LOURDES

Le Comité médical international de Lourdes s'est réuni le 20 mai à Paris, sous la présidence du docteur Lance, président de la Société médicale Saint-Luc, et médecin de l'hôpital Saint-Louis.

S. Exc. Mgr Théas, évêque de Tarbes et Lourdes, assistait à la séance.

Deux guérisons ont été reconnues « médicalement inexplicables ». Il s'agit d'abord du cas de M. Edmond Gaultier, de Lisle, près Vendôme (Loir-et-Cher), qui a été guéri d'une méningo-encéphalite infectieuse et traumatique, le 7 octobre 1960, à la basilique Saint-Pie-X.

L'autre cas retenu est celui de Mme Berthe Bouley, originaire de la Côte-d'Or qui, après plusieurs années de maladie, a vu disparaître, en 1952, les signes d'une sclérose en plaques. Pour une troisième guérison, survenue chez une jeune fille belge, le Comité médical a demandé un supplément d'information.

BIBLIOGRAPHIE MARIALE DE LOURDES

✠ En 1958, Lourdes a célébré de façon grandiose le centenaire des Apparitions. Avec Mgr Laurence, la sagesse de l'Eglise attendit jusqu'en janvier 1862 pour se prononcer sur l'authenticité de celles-ci. C'est un second centenaire, celui de cet acte décisif, qui a été célébré au début de 1962 sous la présidence de S. Em. le cardinal Lefebvre, archevêque de Bourges, entouré d'évêques de nos régions.

Si la commémoration précédente avait vu la floraison de livres très divers en valeur et en intérêt, cette fois, voici — paru peu avant le dernier centenaire — un joyau sur lequel nous voudrions attirer toute l'attention qu'il mérite : il s'agit de l'ouvrage du Révérendissime Père Norbert Calmès, abbé des prémontrés de l'abbaye de Saint-Michel de Frigolet, et de ses collaborateurs, *Commémoration des Apparitions de Lourdes* (Société des éditions d'art La Couronne, 10, rue Timbaud, Paris, XI^e; édition ordinaire : 100 NF; édition de luxe, 3.000 NF).

Cette synthèse de premier ordre est une œuvre littéraire et historique exceptionnelle : à la fois chaude et lumineuse, présentée avec le plus grand luxe, y compris son iconographie, qui fait notre durable émerveillement.

Les pages qu'y a écrites M. Pierre Lafourcade, archiviste de la Ville de Lourdes, y brillent d'un éclat particulier. Après l'abbé Laurentin, voici retracées les origines familiales de sainte Bernadette, dont le père, François, portait le béret bigourdan — frère du béret gascon et béarnais comme de notre béret basque — puis les Apparitions, la vie de la Voyante, la création de la Cité mariale autour de la Grotte sainte qui en est comme l'ombilic, la construction des trois sanctuaires, des piscines, du calvaire, puis les pèlerinages, les guérisons devant la foi et la science, les multiples aspects du bienfait spirituel et catholique de Lourdes et le rayonnement de son centre mariologique. Tout ceci composant un mémorial sans pareil, où il faut seulement regretter que toutes les transformations récentes, dues à Mgr Théas soient un peu dispersées, au lieu d'être regroupées — à commencer par la basilique Saint-Pie-X — dans l'objectivité totale, désormais possible.

D'autre part, une note variée d'actualité réunit d'admirables témoignages, souvent émanés de nos évêques. Outre les mille détails précieux que l'on relève incessamment dans ces pages, il faut encore signaler le chapitre que M. le chanoine Salvat a écrit en languedocien sur Lourdes et l'Occitania. N'est-ce pas en gascon bigourdan que la Vierge parla à Bernadette ? L'inscription de la Grotte : « Que soy era immaculada councepciou » le rappelle à tous. Cette langue pyrénéenne, dans laquelle l'illustre poète de sa terre, Philadelphe de Gerde, la chanta, on eût aimé pouvoir la lire ici.

« Pyrénées » (1952 p. 166) a parlé de la première statue de Notre-Dame de Lourdes, en sa réalisation (combien humaine, pour Bernadette, malgré ses indications) et en ses approximations, avec la seconde et actuelle statue placée dans la Grotte, toujours par le sculpteur Fabisch, et qui, depuis le 4 avril 1864, a été reproduite à des millions d'exemplaires par la piété catholique. De même, en 1955, dans le « Bulletin de la Société historique et archéologique du Gers », on a cherché à découvrir le sens possible du nom de Massabielle. Notons encore — l'ouvrage en disserte congruement — que c'est un Bayonnais, Henri Durant — qui revit dans le Bulletin de la société historique locale bayonnaise de 1894 — qui fut l'architecte de la basilique. C'est au Pape Jean XXIII que fut offert récemment le troisième et avant-dernier autel de la grotte sacrée, pour être placé aux jardins du Vatican (cf. la « Documentation catholique » 1960-1961). Il est indiqué que ce fut Bayonne qui fit le premier pèlerinage à Lourdes; il

aurait fallu dire « par le train », aussitôt que le rail eut atteint la Cité mariale.

Mais ce ne sont que vécilles, car, au total, cet admirable ouvrage est un chef-d'œuvre de vérité et de beauté.

✠ M. l'abbé Laurentin et les RR. PP. Dom Billet et Dom Galland, sous le titre : *L'enquête épiscopale, le jugement épiscopal* (Paris, Lethielleux, 1962, 2 vol, in-8°; prix : 17,50 NF et 27 NF), viennent de publier le cinquième tome du monumental *Lourdes, Documents authentiques*, dont notre précédente chronique a déjà largement entretenu nos lecteurs. Soulignons, dans cette somme, tout ce que des recherches immenses nous livrent d'inédit. Parmi les notes médicales jointes, relevons celles du professeur Pierre Mauriac, ex-doyen de la Faculté de Médecine de Bordeaux, et celles du médecin palois, si lettré, aussi bon savant que bon écrivain, le docteur Lucien Cornet.

Ainsi continue de s'édifier cet ouvrage de base, capital et de tout premier ordre.

RENÉ CUZACQ.

CHEZ LES SERVANTES DE MARIE

Au couvent de Notre-Dame du Refuge, à Anglet, a eu lieu l'élection d'une nouvelle supérieure générale de la congrégation des Servantes de Marie et de son Conseil.

De nombreuses religieuses étaient venues non seulement de France, mais aussi d'Espagne et de la République argentine.

C'est la R.M. Thérèse-Agnès qui a été élue et son élection a été proclamée par Mgr Gouyon, évêque de Bayonne.

La nouvelle supérieure générale est originaire d'Uhart-Cize. Elle est la sœur du Chanoine Iriartegaray, supérieur des missionnaires d'Hasparren, ainsi que de la supérieure de l'orphelinat Saint-Léon, à Bayonne. Jusqu'ici, elle était supérieure de la communauté des Bernardines d'Anglet.

LOURDES... EN HOLLANDE

Arriver, le soir, à Valkenburg — ou, si vous préférez, Faulquemont — à l'est de Maastricht, ne demander à ce lieu, d'ailleurs plaisant, de villégiature, qu'un peu du calme qui, aux Pays-Bas, n'existe plus, hélas ! que dans les peintures de Vermeer, de Pieter de Hoch ou de Terburg, et y être littéralement obsédé par le nom et par les images de Lourdes, telle est la surprise qui nous attendait là-bas, si loin des Pyrénées...

Innombrables y sont les boutiques de « souvenirs ». Or, dans chacune de ces vitrines, une large place est invariablement faite à des figurines de Bernadette en extase aux pieds de la Vierge, ou de celle-ci seule, dans de petites grottes formées, pour le moins bizarrement — en ce Limbourg aussi éloigné de la mer qu'il est possible en Hollande — et, il faut bien le dire, horriblement — mais ne voyons que l'intention — de coquillages marins.

En franchissant l'une des deux portes qui s'ouvrent dans les restes des fortifications médiévales de la ville, on lève les yeux et on voit, au-dessus de l'arc brisé, une statue de Notre-Dame de Lourdes.

Enfin, au pied du monticule qui sert de socle aux ruines du château fort, c'est un hôtel, flambant neuf, qui porte, en énormes lettres rouge vif, cette enseigne : « De Grotte van Lourdes »...

Entre tant et tant d'exemples du rayonnement prodigieux et toujours accru de la Cité mariale, celui-ci n'est-il pas particulièrement démonstratif ?

H. C.

DU PRINTEMPS A L'AUTOMNE 1962

SPECTACLE
"SON ET LUMIÈRE"

au Château-Fort de Lourdes

"GLOIRES DE LOURDES"

Un spectacle de son et de lumière
de PAUL ROBERT-HOUDIN

Texte de RAYMOND RITTER

Musique de MAURICE THIRIET

Orchestre des Concerts COLONNE
et chœurs Y. GOUVERNE
sous la direction de PIERRE-MICHEL LECONTE
avec :

ANDRE DASSARY

et les voix de :

GEORGES CARMIER, PATRICE GALBEAU, JACQUES GRIPEL,
GAÉTAN JOR, GENEVIÈVE MOREL, JEAN PEMEJA,
CLAUDE PERRIN

avec :

PIERRE HIEGEL et NELLY DELMAS

Mise en ondes : GUY DELAUNAY

SPECTACLE TOUS LES SOIRS A 22 HEURES TRÈS PRÉCISES
OUVERTURE DES PORTES A 21 H. 30

Très important :

Ne pas se présenter place des ascenseurs, la seule entrée
se trouvant Rampe du Fort, en bas de la Rue du Bourg.

Le Directeur Général : URBAIN CAZAUX, à Barèges (Hautes-Pyrénées)

Le Rédacteur en Chef : Raymond RITTER, 35, av. Gaston-Phœbus, Pau. Tél. 27-79-94

D.L. : 2^e trim. 1962 - N° 1859 - Juin 1962

IMPRIMERIE MARRIMPOUEY JEUNE, 2, PLACE DE LA LIBÉRATION - PAU

Visitez

LE MUSÉE PYRÉNÉEN
DU CHATEAU-FORT
—DE LOURDES—



Dressée dans son armure de pierre sur le rocher d'où elle contemple à la fois mille ans d'histoire et le sanctuaire insigne qui parle d'éternité, la citadelle où passèrent les légions romaines, les Maures et les Anglais, est devenue l'un des musées de folklore les plus attachants et, à bon droit, les plus visités du monde entier.

Autour du donjon évocateur, entre les murs crénelés et jusque sur la terrasse fleurie, on s'enchanté d'y découvrir, avec un intérêt sans cesse accru et un plaisir toujours renouvelé, tout ce qui fait le charme, la noblesse ou la beauté des Pyrénées immenses, de la préhistoire à l'art populaire, des sciences naturelles aux sports et aux jeux locaux, de la tradition ancestrale aux grands pèlerinages d'aujourd'hui.



Ouvert tous les jours de l'année

Ascenseurs